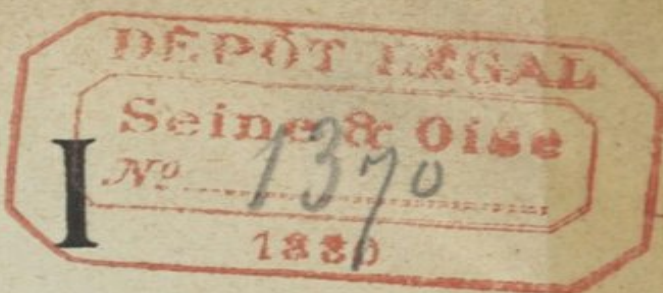
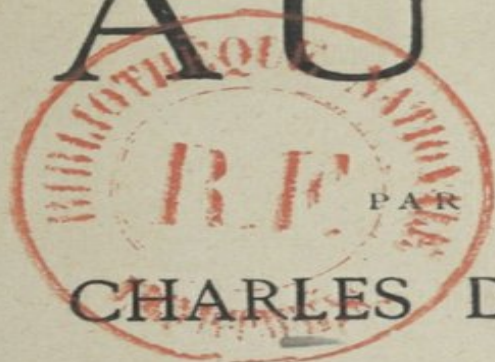


MOI



ET

L'AUTRE



CHARLES DIGUET



PARIS

JULES ROUFF, ÉDITEUR

14, CLOITRE SAINT-BENOIT, 14

—
1880

Tous droits de traduction réservés.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

POÉSIE.

BLONDES ET BRUNES.
L'ÉPOPÉE PRUSSIENNE.
SONNETS AMOUREUX.

ROMANS.

UN CŒUR DE CRÉOLE.
LES AMOURS DE LA DUCHESSE.
AMOURETTE ET AMOUR.
LA VIERGE AUX CHEVEUX D'OR.
AMOURS PARISIENS
TROIS FEMMES MARTYRES.

ÉTUDES ET VARIÉTÉS.

TABLETTES D'UN CHASSEUR.
SOUVENIR DE MONACO.
NOTICE SUR LES IMPRIMEURS.
LES JOLIES FEMMES DE PARIS.
STATUETTES PARISIENNES.
HISTOIRE GALANTE DE HENRI IV.

SOUS PRESSE.

LE LIVRE DU CHASSEUR.

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.

MOI
ET
L'AUTRE
CHARLES DIGUET



PARIS
JULES ROUFF, ÉDITEUR
14, CLOITRE SAINT-BENOIT, 14

1880

Tous droits de traduction réservés.

MOI ET L'AUTRE

I



A jeunesse s'est en partie écoulée en province. – Jusqu'à l'âge de vingt ans, j'y ai vécu de cette vie grise toute de demi-jour, si rassérénante pour ceux que la fièvre de Paris a brûlés, desséchante au contraire pour ceux auxquels un certain gaspillage de forces est nécessaire pour arriver à la santé. Comme tant d'autres, j'ai vécu cette vie, sans trop d'impatience, au milieu d'amitiés froides et blafardes qui n'ont jamais creusé de profonds sillons dans mon cœur. C'est peut-être à cause de cela même que je suis entré de plain-pied dans la vie réelle sans regarder dans le passé où je n'avais pas trouvé par trop d'épines ; mais par contre, point de fleurs dont le relent vous revient

sous la forme de souvenir en vous faisant à votre insu bâtir l'avenir avec les pierres de ce qui n'est plus. Je n'avais pas de ruines pour m'abriter comme quelques autres ! Ceux-ci sont-ils les déshérités ou les bénis ? Les souvenirs de la jeunesse ne sont-elles pas des tentes où l'on aime à se reposer quand le soleil brûlant vous frappe au cerveau et vous fait las avant d'arriver au but ! Toujours est-il que j'entrais en pleine vie humaine, fort naïf en espérances, et rempli de toutes ces forces qui n'attendent qu'une occasion pour se dépenser.

Alors, j'ignorais toute ma puissance, chère et aimable puissance qui, comme la boîte de Pandore, laisse échapper tous les maux et tous les bonheurs. On ne compte jamais les millions que l'on a dans le cœur, que lorsque, inconscient, on les a semés sur la grande route ! Las ! il n'y a plus de retour ! Mais, bien heureux sont ceux qui se souviennent des beaux jours où ça et là ils ont semé ce précieux capital qui ne porte intérêt que lorsque, plus tard, on descend la colline. Je n'avais donc pas à me souvenir et, semblable aux peuples heureux, mes vingt ans n'avaient point d'histoire !

Toutefois, ce qui est vrai pour la fourmilière humaine, n'est pas applicable à l'individu. Et s'il n'est pas bon de lire trop tôt dans le livre du cœur, il est quelquefois fatal de n'y lire que trop tard. Ni jamais ni toujours, dit le proverbe.



II



ORSQUE j’eus fini mon droit dans la petite ville de C..., mon père, que mon titre d’avocat, cet innocent brevet d’homme d’État, avait enchanté, m’engagea à me faire inscrire au plus vite comme stagiaire dans ma ville natale. Il n’avait qu’un fils, et il rêvait dans l’avenir une place de conseiller général, si pas la députation. L’expérience de chaque jour lui démontrait qu’il suffisait d’être avocat pour songer à gouverner le pays. Son ambition pour moi n’était donc pas plus exorbitante que celle des autres. Il pensait comme la masse et la masse ne croit jamais avoir tort. Ceux seulement qui ne veulent pas se laisser aller au courant sont regardés comme réfractaires. Je fus un de ces réfractaires. Le métier d’avocat me répugnait absolument. Nous étions en 1863 et le genre se discréditait chaque jour dans mon esprit depuis que l’individu s’accentuait à tout propos, soit comme législateur, soit comme tribun, soit comme souteneur de nouvelles couches sociales. Ne voulant point non plus refuser nettement à mon père et briser d’un seul coup son rêve, bien pardonnable, hélas ! je demandai un an pour réfléchir. Pendant cette année, je voyagerais et j’apprendrais ce qu’on n’apprend généralement point à l’école. Bien qu’à regret, mon père souscrivit à ma demande, certain, disait-il, que je ne voudrais point rendre inutiles les sacrifices qu’il

avait faits pour moi. Pour m'encourager, ou plutôt afin de corroborer ses propres espérances, il fit miroiter à mes yeux quelques-unes de ces jeunes filles de notre ville qui sont ce qu'on appelle en province de bons partis. En peu de temps, je fus au courant de toutes les fortunes de la ville. Mlle B..., aux Ursulines, était un très sage parti, car elle était orpheline et devenait maîtresse de sa fortune en se mariant ; elle n'avait qu'un oncle, et cet oncle, riche et octogénaire, l'établirait sa légataire universelle. M^{lle} V..., si je voulais attendre et me créer une position, – ce qui ne pouvait manquer d'arriver fort vite avec mes relations, – était encore plus enviable et son père n'hésiterait pas à la donner à un homme considéré déjà et dont la place était marquée parmi les gloires du pays. M^{lle} Z... était fille unique, avait un oncle chanoine, ce qui pouvait m'être fort utile. Enfin, je n'avais qu'à choisir. J'entrais dans la vie par la grande porte, la porte la plus fréquentée au guichet de laquelle il n'y a pas de contrôle. Mon excellent père voulait pour moi sa propre vie, sans trouble comme aussi sans lutte. Il faisait de moi la couronne de sa carrière, et cette ambition modeste, mais subite, qui contrastait si fort avec les goûts que je lui avais connus, était en quelque sorte justifiée par le courant que la société tout entière traversait. Au bourgeois gentilhomme avait succédé le bourgeois homme d'État. Mais, ce n'était point l'orage politique qui devait agiter et troubler mon existence. La tourmente devait venir du cœur.



III



A tourmente ne se fit pas attendre. J'avais Pâme prédisposée à subir violemment les premières impressions qui s'offriraient à elle. Mon cœur, développé dans une sorte de continence, grâce beaucoup plus à l'atmosphère indifférente dans laquelle j'avais vécu qu'à sa propre nature, avait soif d'une vie plus active. Alors je n'aurais su formuler mon désir, désir inconscient qui se déguisait sous la bizarrerie si commune : envie de connaître. Aujourd'hui que le passé se définit nettement à ma pensée, je puis dire que cette soif inavouée mais lancinante qui m'obsédait, c'était le but de toute créature : aimer et être aimé ! Dans cette ville que je connaissais peu, l'ayant quittée pour faire mes études, il ne me semblait même pas que je pusse trouver cette satisfaction que souhaitait mon âme. La société à laquelle me présenta mon père, et qui était de la meilleure, ressemblait à toutes celles de province. Quelques jeunes femmes à demi fanées avant d'avoir trente ans, des jeunes filles pour beaucoup desquelles la jeunesse ne devait jamais fleurir, sans harmonie dans la voix, aimables d'instinct comme les fleurs qui ne demandent que le soleil pour s'ouvrir, mais restreintes et ternes par ordre, s'inspirant du regard maternel pour paraphraser un oui ou un non, des mères surveillant ces brebis et

chroniquant sur l'avenir, spéculant sur le nouvel arrivant et prenant des notes en leur infaillible mémoire pour en causer le soir avec leurs maris. Ceux-ci, pleins de suffisance, fiers d'avoir trouvé la vie mâchée ; empesés comme il convient à des époux et à des pères ayant charge d'enfants, grivoisant parfois avec les femmes hors d'âge afin d'être appelés en petit comité « mauvais sujets. » Du reste, s'occupant beaucoup plus de commerce et des petits cancons que de la femme pour la femme. Parmi toutes ces jeunes filles, conduites en lisière jusqu'au jour de leur mariage, il en est qui ne demanderaient certes pas mieux que d'obéir à leur nature et de devenir des femmes charmantes. Mais l'atmosphère ! Et que dirait la province ? Mon père me les avait fait voir, ces oiseaux blancs, et j'avais souri. Je n'ai jamais eu de goût pour les fleurs sans odeur. Au milieu de ces gens austères, je dus passer pour ascète. Ce diorama à lanterne fumeuse me laissait d'une froideur qui ne ralentissait pas le zèle des mères, mais qui pouvait sembler du dédain pour ces pauvres jeunes comparses du mécanisme social dans les départements. Hélas ! si je n'étais pas dévoré par l'enthousiasme, je n'avais aucun dédain pour ces créatures nées à l'ombre et destinées à vivre heureuses dans l'ombre. Peut-être une d'elles eût-elle fait mon bonheur ! Aurais-je fait le sien ? Quoi qu'il en soit, ma destinée ne le voulait pas. A l'accueil qu'on me fit, par la suite, j'augurai promptement que j'étais classé parmi les non-valeurs. Mon père prenait grand'peine de cela, et son chagrin réel atténua beaucoup le plaisir que je prenais à voir ces petites comédies de la pêche au mari comme aussi de la pêche à la dot, car j'en voyais autour de moi qui rivalisaient d'ardeur et de grosses finesses pour se faire adjuger telle héritière. Cependant cette diplomatie, paraît-il, est de bonne morale, puisque les mères élèvent fils et filles dans ces principes. Un événement subit me tira de ce monde intransigeant et rapace : mon père mourut après quelques jours seulement de maladie. Cette perte augmenta encore le vide que j'avais dans le cœur. Je passai l'hiver dans le plus profond isolement, cherchant l'ombre dans l'ombre. Puis, laissant le vieux serviteur de feu mon père à la maison afin de garder le nid, je quittai cette ville qui ne m'avait rien donné, peut-être par ma faute, et je me mis à voyager. Toutes les aspirations anciennes se ravivaient.



IV



E sentais un besoin colossal de commencer ma vie. Or, la vie ne commence que le jour où l'on aime, peu ou beaucoup, mais où le cœur rencontre un partenaire. Pour quelques-uns, le début est un alphabet charmant de ces rêveries sans consistance, mais toutes parfumées, qui nous mène plus tard à la belle langue de la passion. Pour d'autres, la saison est hâtive et la floraison féconde ; du premier coup l'aube de ce clair jour s'embrase de grandes clartés chaudes et engendre l'orage. Pour ceux-là, ils cueilleront peut-être encore des fleurs sur le tard ; mais ces fleurs ne seront que le regain, empourpré toutefois par les brûlants rayons d'antan. Les premiers jouissent sans souci des primeurs de la floraison du cœur ; les derniers ne trouvent dans les beaux jours d'automne qu'un reflet de leur journée d'été savourée au printemps et qui chasse encore la neige de leur hiver. Lesquels sont les plus heureux ?

On était aux derniers jours d'août. J'avais parcouru toute la côte normande et je m'étais installé pour quelques jours à Trouville qui regorgeait de monde. Passer de l'isolement absolu à la vie tumultueuse, au milieu d'un va-et-vient continu, coudoyer des milliers d'individus auxquels on est inconnu, passer des journées entières dans une société

hétérogène agitée et bruyante sans rencontrer une main amie, c'est continuer son isolement, et le cœur demeure comme par le passé enseveli dans sa solitude. Les liaisons dans les villes d'eaux sont faciles pour ceux auxquels plaisent ces commerces aisés, agréables, qui importent fort peu dans la vie. On se rencontre au bain, à la promenade, à l'hôtel, au Casino, et l'on se prend de cette sympathie éphémère évanouie dès le lendemain quand les nécessités vous séparent souvent pour toujours. Si d'aventure on se retrouve, souvent ce rapprochement, dû au hasard, ne laisse pas davantage de traces. Tel individu a fait partie de votre paysage, comme vous vous avez ornementé dans une certaine mesure la vue de la plage ou tel concert. Vous êtes l'un et l'autre, l'un pour l'autre, un arbre de la route parcourue, et c'est tout ; s'il arrive de revoir l'arbre on se ressouvient de la route. Je passai mes journées mêlé à cette foule rieuse et tapageuse, si occupée dans son oisiveté. Comme elle, je me trouvais fort affairé. Les jours s'écoulaient bien remplis depuis l'aube jusque longtemps après le couchant. C'étaient : la promenade du matin, le bain, le déjeuner, la promenade, la réunion sur la plage, le dîner, le Casino et les excursions. Je suivais avec un certain intérêt cette vie factice très fatigante. L'esprit se distrayait, mais le cœur demeurait dans sa somnolence habituelle.

Le soir, alors que cette journée laborieuse dans sa viduité était finie, que les hôtels se remplissaient, j'avais coutume de longer le rivage, allant au hasard, sans but, seul avec ma pensée souvent sombre, écoutant la plainte monotone de la vague qui, comme une âme en souffrance, ressemblait au bruissement incessant et plein d'appétits inconnus de mon cœur. Quelquefois je ne m'arrêtais qu'en voyant les quelques feux d'un village lointain. Il était tard, la nuit était avancée et la mer murmurait toujours sa plainte, et mon cœur, plus ardent à battre, à mesure que le calme extérieur augmentait, bondissait toujours dans ma poitrine et bramait douloureusement. Je rentrais.

Une de mes promenades les plus affectionnées était la route qui mène de Trouville à Honfleur. A partir de Villerville, un petit port de pêcheurs, le chemin s'encaisse entre des haies énormes odoriférantes ; de temps à autre le terrain s'exhausse, la verdure s'échancre, et vous avez une échappée de la mer. Quelques pas plus loin, vous êtes de nouveau en pleine campagne. A

droite et à gauche, des vergers dont l'herbe haute et épaisse monte à moitié des troncs des pommiers. Au sein de cette végétation luxuriante, sans tristesse aucune, je ressentais des impressions ineffables. Çà et là de petits cottages isolés, baignés de verdure et comme imprégnés eux-mêmes de la sève salubre des grands arbres, faisaient mon envie. Qu'il ferait bon, me disais-je, vivre ici ! Et je marchais toujours, regrettant le vide de mon âme que le charme du paysage accroissait encore en alanguissant ma pensée. On rencontrait bien des promeneurs ; mais de cohue, point. La rêverie pouvait aisément tracer son sillon sans crainte d'être importunée. On ne se heurtait qu'au bruissement de la vie heureuse. Je chérissais cette solitude, mille fois moins solitude que celle de mon âme. Mon regard, en fouillant les haies, les prés, les massifs de verdure et l'air bleu, peuplait ma pensée d'une foule de visions. Je commençais à analyser l'inquiétude qui lassait mon être. Je voyais clairement quel était le motif de toutes ces lassitudes indéterminées et de tous ces caprices non justifiés. Le cœur a, comme le corps, une puberté. Ce nouvel état arrivait tard pour moi, la transition allait être d'autant plus brusque. Si je ne crois point à la fatalité dans le sens absurde du mot, je pense qu'à côté de la grande destinée pour laquelle l'homme est créé, il en est d'autres que j'appellerai secondaires et auxquelles on échappe difficilement, surtout quand l'homme inoccupé ne les aperçoit pas afin de se raidir contre elles. Cette route que je parcourais fréquemment, préférablement à toute autre, allait laisser dans ma vie un souvenir ineffaçable. Était-ce par instinct qu'involontairement je me portais de ce côté ?



V



N était à la fin d'août. Aux premières aubes matinales, j'étais parti de Trouville, longeant la mer jusqu'à Villerville. Je montai le rocher où se trouvent les ruches humaines qui forment ce hameau, et après une courte halte, je m'enfonçai dans la vallée pour retrouver le chemin d'Honfleur. Au tiers de la route, sur la gauche, à travers une large futaie, on aperçoit derrière des massifs d'un vert plus clair une de ces jolies maisons à briques rouges, à clochetons, sans architecture précise, que les bâtisseurs modernes ont mises à la mode. Ce n'est point le château, ce n'est point la maison ordinaire : on l'appelle pavillon, nom aimable qui peint bien son aspect de banderole rouge et noire, émergeant du milieu des bosquets. – Sur la droite, une large pièce d'eau, couverte de feuilles de nénuphars, serpente et semble, d'un côté, contourner l'habitation. A gauche, une pelouse, que les jardiniers classiques trouveraient fort mal entretenue, car elle est couverte de pâquerettes. Çà et là des bouquets d'Eucalyptus aux feuilles vert-de-gris. La nature exubérante brochait sur le tout avec ses sauvageries poétiques et ses irrégularités primesautières. Pour entrer, une simple barrière peinte en vert, scellée dans

deux piliers en briques rouges. Plusieurs fois j'avais vu *ce retiro*, mais pas plus que d'autres il n'avait fixé absolument mon attention. Tout ce parcours de prédilection avait pour moi des enchantements vagues mais non précis. C'était en quelque sorte une lumière diffuse semblable au malaise moral de mon âme. Ce jour-là, je vis et remarquai les moindres détails de ce délicieux coin de nature qui semblait se dévoiler pour la première fois. Mon œil fouillait ces feuillages balancés par le vent ; il s'égarait plaisamment dans ces bouquets fleuris et jusque dans cette maison inconnue. Un immense désir de pénétrer dans cet enclos m'envahit. La barrière était ouverte et on ne voyait personne. J'entrai. J'avais à peine fait une trentaine de pas dans cette futaie que des aboiements furieux me rappelèrent à la réalité ; débusquant soudain d'une allée, un superbe chien des Pyrénées se dressa devant moi. Ses allures peu rassurantes me firent faire un pas en arrière. Mais à mesure que je reculais, le molosse avançait, l'œil étincelant et fixe, la crinière hérissée et redoublant ses aboiements. Il ne fallait point songer à faire volte-face ; de plus, d'une seconde à l'autre, ce terrible chien pouvait me sauter à la gorge. La seule chose praticable était de ne point détacher mon regard du sien, ce que je fis. Tout d'un coup il recula d'un pas et regarda vers un bouquet de magnolia. – On l'avait appelé. Presque au même instant, je vis s'avancer une femme encore jeune, élégamment vêtue. Elle tenait à la main un bouquet qu'elle venait de cueillir. D'une voix si harmonieusement timbrée et si pleine de charmes que je l'entends encore, elle appela Lionne. La bête rompit l'arrêt sous lequel elle me tenait et bondit vers sa maîtresse. Celle-ci le flagella amicalement avec des branches de son bouquet et s'avança vers moi.

– Vous n'avez pas dû être trop rassuré, me dit-elle, car ma Lionne a, en vérité, des airs bien peu engageants. C'est que, voyez vous, ajouta-t-elle, c'est à elle seule qu'est confiée la garde de cette habitation, ce qui parfois la rend peu polie.

Je m'excusai de mon mieux en disant que Lionne avait fait son devoir et m'avait fort à propos rappelé que la curiosité est un vilain défaut.

– Je fréquente souvent cette côte, lui dis-je, et plusieurs fois déjà, en admirant ce cottage si bien encadré, j'ai été pris du désir d'y entrer. Cette

fois, l'occasion, l'herbe tendre, et aussi quelque diable me tentant, j'ai succombé.

– Puisqu'il en est ainsi, reprit-elle, je vais réparer l'impolitesse de Lionne et lui faire voir que vous n'êtes pas un ennemi de la maison.

J'aurais eu mauvaise grâce à refuser. La belle inconnue me fit les honneurs de cette villa champêtre avec une grâce exquise. J'avais donc jusqu'alors entrevu des femmes et des poupées ; pour la première fois, je voyais une femme ! Quelques secondes avant, nous étions inconnus, et l'urbanité pleine de grâce et de familiarité de cette femme aimable me mettait tout d'un coup sur le pied d'une connaissance. Point de réticences, de réserves prudentes ou prétendues telles ; point de mise en scène calculée pour chercher à produire un effet. Le hasard lui avait fait rencontrer sur le seuil de sa demeure un passant curieux, et, sans arrière-pensée, franchement, elle se faisait le guide de ce passant, sans se demander quel était ce passant. Si le décor extérieur avait frappé ma vue, l'ordonnancement intérieur était d'un charme bien autrement puissant. Une femme seule avait pu présider à la toilette de ce fouillis de verdure. Que d'imprévu, que d'échappées de lumière et comme de sentiment ! Mais, à mesure que ma curiosité de passant se satisfaisait, une curiosité bien plus vive encore s'emparait de moi. Depuis quelques minutes, je vivais dans l'atmosphère de cette belle recluse, si recluse il y avait, et je me demandais quelle était cette femme ! Un paysage, quelque beau qu'il soit, longuement contemplé, a quelque chose de mélancolique lorsqu'il n'est pas animé par une créature humaine. Alors il semble que la vie manque par un côté. La communication directe avec Dieu paraît interrompue ; et cette espèce de solution de continuité finit par désoler l'âme. Il vous faut, par la pensée, peupler ce coin de nature. J'avais nettement compris cette petite féerie de la nature improvisée ; il restait celle qui animait de sa vie rayonnante cette retraite inconnue jusqu'alors pour moi. Elle était près de moi, causant, débitant ces mille riens que l'on peut dire avec un inconnu, et elle donnait une couleur à ces mille riens. Toutes les indiscretions d'une imagination vagabonde étaient donc pour elle. Elle seule peuplait cette oasis juchée comme un nid dans une falaise. Mais que pouvais-je demander à cette femme ? Payer par des questions sa courtoisie ! Elle aimait la campagne et

la mer ; elle venait toutes les saisons passer l'été sur cette côte, et c'était là qu'elle avait planté sa tante ! Que pouvais-je, que devais-je savoir de plus ? De temps à autre, je jetais les yeux, éperdu, sur cette beauté à la fois fière et douce, et je me surpris une fois à ne pas répondre à une parole qu'elle m'adressait, absorbé que j'étais dans ma pensée. J'aurais volontiers abrégé cette promenade improvisée ; un sentiment que je ne m'expliquais pas me rendait plus timide alors que vraisemblablement j'aurais dû être plus à mon aise avec elle. Quant à elle, c'était la femme dans toute sa grâce, dégageant en paroles le charme dont elle était douée, sans savoir qu'elle le répandait à profusion. Je pris enfin congé. Sous la haute futaie qui conduit dans l'enclos, elle me dit :

– Si le hasard vous fait de nouveau refaire cette route, et que le désir de visiter ce verger vous reprenne encore, Lionne vous fera un meilleur accueil, soyez-en sûr ! N'est-ce pas, bonne bête ? ajouta-t-elle.

Pour réponse, Lionne se dressa et appuya ses grosses pattes sur le beau bras blanc de l'inconnue. Celle-ci la caressa et me donna le sourire pâle de l'adieu.



VI



DIEU ! Pourquoi pensai-je déjà au mot au revoir ? N'étais-je pas le passant parmi tant d'autres passants ? N'était-elle pas l'inconnue parmi tant d'autres inconnues ? C'est ainsi que la foule se forme. Depuis trois années, j'avais passé très près d'un nombre infini d'inconnues, et jamais une fois je ne m'étais demandé si l'inconnue se retournerait. Qu'avait de romanesque cette rencontre fortuite ? Rien assurément ! Elle était aussi bourgeoise que possible, et les faiseurs de romans ne l'auraient certes point choisie pour leurs combinaisons. Cependant cette causerie de quelques minutes avec cette femme augmenta tout d'un coup le tumulte qui régnait depuis longtemps déjà dans mon âme. Je touchai du doigt le mal qui me rongait. Je ne pouvais vivre l'âme vide, sans amour, sans espérance. Aller devant soi dans la vie sans y voir un asile, un cœur pour s'abriter, c'est l'anéantissement moral avant la dissolution physique. La solitude du cœur est affreuse ! Or, à l'heure présente, tous mes désirs inavoués, pour ainsi dire inarticulés, et par cela même inféconds, se dressèrent âpres et mordants. J'avais la soif d'aimer ! Or, cette inconnue qui s'était subitement trouvée sur ma route, eh bien ! je l'aimais déjà. Je l'aimais vaguement et comme dans la pénombre ; mais je l'aimais, ou plutôt je la préférais à toute

autre. Dût ma passion être méprisée, dussé-je me meurtrir et échouer avant de prendre le large, il me fallait voguer vers ce phare, lumineux sans doute pour bien d'autres que pour moi. Cette femme fixait les incertitudes de mon cœur ballotté et circonscrivait mes aspirations.

Cette route charmante que tant de fois j'avais parcourue, m'arrêtant pour ainsi dire à toutes les pierres, fouillant du regard tous les buissons, m'extasiant sur ses impromptus magiques, je la fis ce jour-là sans rien voir, isolé dans ma pensée, me souciant fort peu de ce qui me charmait encore le matin même. La configuration d'une femme était entrée dans ma vie. Tout le monde extérieur n'ayant point rapport à cette forme flottante, perçue dans le diorama vivant qui m'entourait, n'existait point. Mais, que cachait cette forme ? Qu'était cette femme qui absorbait mon esprit ? Je rentrai à Trouville et je m'enfermai à l'hôtel. Tout le reste du jour je vécus avec moi-même, me nourrissant de ce souvenir. Je ne me sentais plus seul. Je pensais à quelqu'un. Mon désir était défini. Déjà, avec les frêles pièces d'un passé de quelques secondes, je bâtissais un avenir. Qu'allait-il être ? Y aurait-il seulement un premier chapitre à ajouter aux premières lignes du prologue ? L'homme qui a longtemps vécu seul a généralement plus de ressort dans la volonté que ceux qui ont gaspillé leurs facultés aux mille riens de la vie ordinaire. Quand cette volonté est mise au service d'une passion, d'autant plus profonde qu'elle est unique et, quelquefois, la première, elle se triple et cela sans déperdition de forces pour l'individu. J'avais vu : la passion était née. Mais il fallait revoir cette inconnue dont l'image déjà remplissait, sinon mon cœur, du moins mon esprit. Mais comment ? Attendre tout du hasard ? Il y avait trop d'impatience dans mon désir pour m'en remettre aux occasions fortuites. Ceux qui ont vécu presque isolés au sein même de leur famille, et dans leur enfance et dans leur jeunesse, comprendront seuls cet empressement de l'âme à voler au-devant de celle qu'elle croit devoir être née sa sœur. C'est la clarté fugitive qu'entrevoit celui qui a passé toute une nuit sombre à chercher sa route. Il lui faut à tout prix revoir cette clarté, qui est pour lui la vie, au milieu des ténèbres. Or, tout avait été ténèbres au dedans comme autour de moi. Pendant deux jours, je parcourus la plage à toutes les heures et en tous sens. J'allai au concert, au bal, partout où je supposais que je dusse rencontrer l'inconnue. Si elle venait s'enfermer l'été

dans ce nid de verdure, ne devait-elle pas souvent prendre sa volée pour revoir ce monde de plaisir auquel, je n'en doutais point, elle appartenait. Je regardai toutes les femmes qui égayaient d'une façon si pittoresque la vie quotidienne de la station balnéaire, et je ne la vis pas. Entre cent je l'eusse reconnue dans la plus brillante réunion. N'était-ce pas la première femme que j'avais regardée, en ayant vu tant d'autres ? Il y avait à Trouville un certain Georges d'Argynes, garçon de trente à trente-huit ans, que l'on rencontrait à chaque pas, et que j'avais un peu connu dans la petite ville de D..., où je faisais mon droit. De loin en loin, je l'avais revu, mais sans m'en faire une relation. Il était fort lancé, disait-on ; attaché à un journal auquel il envoyait des nouvelles du *high life*, il courait les villes d'eaux. Toujours très affairé, il causait à tous et de tout. Il saluait le prince de X..., s'inclinait devant la duchesse A..., se plaçait à la table des célébrités, soupait avec les actrices, tutoyait les filles, avait ses entrées partout, en un mot, était très répandu. Je ne dis pas qu'on l'appréciait dans le sens réel de l'expression, mais on le trouvait un garçon précieux. Décoré d'un ruban gagné à la suite d'un voyage de souverain, il portait sur ses cartes un casque de chevalier, ce qui fait bien auprès de la valetaille. Très au courant du petit scandale du jour ; inventant au besoin des nouvelles pour paraître bien informé, il avait toujours à la bouche un renseignement prêt sur tous et sur toutes. Que de fois j'avais pris en pitié ce métier de fureteur, d'inquisiteur-joli cœur, dont les aimables révélations font sourire le Parisien au réveil, et donnent si souvent lieu à des drames qui, pour être parfois invisibles, n'en sont pas moins poignants. Tout à coup, je me pris à penser à ce pionnier du journalisme contemporain : le sot métier, ordinaire refuge d'impuissants doués d'une flexibilité extrême de caractère, m'apparut subitement sous un nouveau jour. Georges pouvait et devait connaître cette femme qui touchait, par un côté au moins, aux élégances de la vie. Cette espèce de policier mondain avait subitement acquis à mes yeux une importance réelle. Et cependant j'hésitais à lui demander un renseignement qui allait peut-être en faire comme un complice. Lui aussi ne chercherait-il pas à connaître cette femme, l'objet unique de mes préoccupations ! Comment ne pas le faire participer à mon secret en le questionnant ? La passion l'emporta, et je me liai avec lui. Un déjeuner en fit les frais. Je l'emmenai en promenade à

Villerville, et l'engageai à venir avec moi sur cette route de Honfleur. J'agissais comme un collégien. Arrivés devant l'ermitage de mon inconnue, nous nous arrê tâmes, et je lui demandai s'il savait à qui il appartenait. Je ne viens jamais par ici, me dit-il, le véritable monde ne dépasse jamais Villerville. Sa réponse me froissa plus qu'elle ne me donna de dépit. J'en étais pour mes frais d'investigation ; mais elle venait de jeter comme une défaveur sur celle que je brûlais de revoir. N'était-elle donc point du monde cette femme charmante dont la voix, le regard avaient fait sur moi une si profonde impression ? Nous continuâmes notre route quelques pas encore, et nous revînmes vers Trouville. A quelques cents mètres du cottage, une calèche nous croisa ; une femme occupait seule la voiture. C'était elle ! Je la saluai ; j'étais profondément ému. Nul doute qu'elle n'eût reconnu le passant, car elle me répondit avec une inclinaison de tête presque amical.

– Ah ! me dit Georges, vous connaissez cette femme ?

J'étais fort embarrassé de répondre.

– Oui et non, répondis-je. Je l'ai entrevue au bal à Trouville, et j'ai causé avec elle ; mais je ne sais pas son nom.

– Elle n'habite aucun des hôtels de la plage, ajouta Georges, car je l'aurais rencontrée.

Il se retourna, et vit la voiture s'arrêter devant la barrière verte que je connaissais si bien. La dame en descendit et disparut sous la futaie. Comme la voiture revenait à vide, nous sautâmes dedans pour revenir à Trouville. En sa qualité d'indiscret patenté, Georges s'enquit au cocher de ce que pouvait être cette jolie inconnue. L'automédon ne la connaissait que pour l'avoir déjà ramenée deux fois de Trouville au Chalet. Une fois, elle était accompagnée d'un monsieur d'un certain âge. Il avait charge de venir la prendre le lendemain à deux heures pour la conduire à Trouville. Voilà tout ce qu'il en savait. Elle viendrait le lendemain, je la verrais. Mais viendrait-elle seule ? Quel était cet homme qui l'avait accompagnée ? Déjà la jalousie m'étreignait le cœur.



VII



E lendemain, à l'heure du bain, je la vis sur la plage. Je me présentai résolûment à elle. Elle me reçut avec cette grâce facile qui est comme le parfum extérieur de certaines femmes. Après une demi-heure de conversation banale, je n'étais point un ami ni une connaissance, mais je n'étais pas non plus un inconnu. Il y avait soirée dansante au Casino. Je m'y rendis un des premiers ; j'étais sûr d'y rencontrer celle dont l'image déjà remplissait mon cœur. Elle y vint, parée plus encore de ces charmes ambients qui, ainsi qu'une lumière diffuse, se répandaient autour d'elle, que de sa beauté rayonnante. Pour tous, elle fut une étoile ; pour moi, elle était déjà plus que ce diamant qui étincelait sans souci des clartés qu'il projetait à profusion ; c'était un rayon puissant dont la chaleur réchauffait mon âme. Le comprit-elle alors ? Je ne la quittai point. Les danses se succédaient ; mais, les froids quadrilles ne me satisfaisaient point. J'aurais voulu que la soirée ne fût qu'une suite de valse. Alors seulement elle était bien à moi ! Sa taille avait des ondulations qui me faisaient frissonner : son sein frôlait ma poitrine, sa tête toute remplie de suaves langueurs s'inclinait sur mon épaule, et je voyais dans ses yeux des rêves inassouvis ; dans ce tournoiement, rapide mes genoux rencontraient les siens et la traîne de sa robe nous enveloppait

les jambes à tous deux comme un velum mystérieux. J'étais fou d'amour ! Comme elle allait partir, l'orchestre préluda à une nouvelle valse : c'était la valse des fleurs de Ketterer, ce délicieux motif qui caresse tour à tour toutes les fibres du cœur et de l'âme et vous jette le délire aux sens comme le vent d'été jette des bouffées de parfum. J'obtins d'elle qu'elle ne partirait qu'après. Dans ce balancement cadencé, composé de poésie et de senteurs, je sentis tous les tressaillements intimes de l'être aimé. Point une fois nous ne nous arrêtâmes et les lourdeurs de ce corps en ma possession que j'emprisonnais avec force de peur qu'il ne m'échappât, ravivaient avec frénésie les ardeurs du tourbillon. Je lui jetai toute la flamme de mon cœur dans mon regard et pressant sa main, je lui dis tout ce que ma bouche n'osait et ne pouvait prononcer. Depuis, j'ai bien des fois entendu cette valse magique et chaque fois je me suis reporté à ce soir d'enivrement et j'ai comme senti de nouveau le parfum qu'elle exhalait. Que de fois, depuis, séparé d'elle, je me la suis fait jouer, cette valse, pour posséder à nouveau cette femme comme je la possédais alors, car elle fut mienne. De tous les magnétismes celui de l'amour est celui seul qui rencontrera le moins de distraction... L'amour violent a son fluide absolument comme la foudre ; il est actif et pénétrant comme cette dernière. Ses bizarreries sont les mêmes ; sa soudaineté et son influence sont identiques. Le cœur réellement possédé d'amour se trouve doué d'une puissance telle qu'il finit par communiquer sa passion au cœur le moins préparé à la subir. Son action devient absorbante, elle terrasse l'insoumis ainsi que le magnétiseur le fait pour le sujet qui alors devient sien. Toutefois, à l'encontre du magnétisme animal dont l'efficacité n'a de résultat qu'autant que la volonté supérieure est en contact avec la volonté obéissante, le fluide de l'amour une fois versé poursuit son chemin à la façon des termites. Le regard et la pression de main ont été son fil conducteur ; mais ce fil ne se rompt plus et la solution de continuité n'existe pas. L'amour passionné se communique quelquefois par la force absolue de la volonté. Il est alors plus ductile que le plus ductile des métaux. J'aimais cette femme d'une passion folle, tenace et dévorante ; pas un instant je ne m'arrêtai à l'idée qu'elle ne pouvait pas m'aimer. Pendant cette soirée entière, je l'enveloppai de l'amour qui me dévorait et cet amour brûlant, inconsideré, chauffa ce cœur peut-être si calme la veille

et me le donna. Ainsi qu'une plante qui retire sa feuille sous le rayonnement soudain d'un soleil trop vif, une froideur un peu affectée, mais qui ne dura qu'un moment, m'apprit que j'étais entré dans sa vie. Elle reprit son abandon charmant et son regard ému m'en avoua plus que sa parole n'eût osé faire. Il était tard et je ne voulais pas la laisser retourner seule dans une voiture jusqu'à Villerville. Cependant, je n'osais lui demander de l'accompagner. Elle vit mon embarras.

– Voulez-vous, me dit-elle, me conduire jusqu'à l'hôtel des *Roches Noires*. J'y passerai la nuit et demain je serai rendue ici pour recevoir mon mari ; car, ajouta-t-elle en riant, c'est demain samedi et par conséquent le train des maris.

La difficulté était tournée pour elle et pour moi ; pour elle, elle évitait un long tête à tête délicat et peut-être pénible après l'aveu tacite de ma passion ; pour moi, j'étais si heureux que le prolongement du bonheur que je souhaitais cependant, eût comme amoindri l'expression de mon amour. Je lui avais, d'une façon brûlante, témoigné toute la puissance de ma passion, je ne pouvais songer à lui dire simplement et aussi intimement seul avec elle pour la première fois, je ne pouvais, dis-je, lui dire que je l'aimais. Elle le savait ; je l'aurais offensée en le lui disant. Tous les bonheurs de l'amour lorsqu'ils sont trop soudains écrasent et annihilent l'homme. J'étais heureux et elle me rendait plus heureux encore par cette combinaison improvisée. Ne la reverrai-je pas encore le lendemain ? Sans moi, elle fût retournée le soir au chalet. Elle restait pour fuir ce tête-à-tête, j'étais donc quelqu'un pour elle. Je la quittai sur les marches de l'hôtel. – A demain, me dit-elle, peut-être nous rencontrerons-nous !



VIII



E lendemain, je n'eus garde de manquer au train des maris. J'avais hâte de voir cet homme inconnu dont ma passion me faisait déjà un ennemi. Ce n'était point l'ennemi que je redoutais, c'était l'homme. Etait-ce l'homme de cette femme ou n'en était-il que le mari ? Je me mêlai à cette foule joyeuse de femmes, d'amis, de sœurs, de mères, de filles, venues les unes par affection, les autres par curiosité, les autres par devoir, quelques-unes en se disant : une journée ennuyeuse est bientôt passée et faisant contre fortune bon cœur. On pouvait, aux chuchotements, aux rires, au parler bref des amis, de ces messieurs, deviner si M. X... ou M. V... était attendu avec plaisir. Ce tableau de mœurs contemporaines était d'un grand intérêt pour moi. N'étais-je pas moi-même sur le point de devenir acteur dans cette comédie des passions humaines ! J'entrais en lice et je regardais déjà pour mon propre compte. *Elle* arriva bientôt ; calme, sans insouciance apparente ; mais aussi sans attitude zélée. Plusieurs femmes ouvrirent leur cercle pour la recevoir, sans toutefois qu'aucun homme s'approchât d'elle avec intimité. Enfin, le sifflet se fit entendre ; le train entra en gare. Ces différents groupes se dispersèrent et tous les yeux se dirigèrent simultanément vers la descente. Je m'approchai si près d'elle que je la coudoyai ; elle se retourna

et me jeta ce bonjour amical que la bouche d'une femme sait paraphraser de tant de manières. J'attendais donc aussi quelqu'un ? je mentis et je dis oui. En conscience, je ne mentais pas, car j'attendais la même personne qu'elle. Le flot des voyageurs rompait ses digues. Il régnait une confusion charmante. Toutes les femmes fouillaient du regard ce torrent poudreux faisant irruption. Pour moi, je ne m'attachais qu'à un point ; je suivais son regard, j'explorais l'expression de son visage pour l'instant où ses yeux le découvriraient. Cet instant redouté autant que souhaité ne tarda point. Une rougeur imperceptible pour d'autres que pour moi, qui l'observais, nuança ses joues pâles. Cette rougeur voisine de l'émotion me fit mal. Était-ce le bonheur de le revoir qui troublait de la sorte, cette figure d'un calme si accompli ; était-ce parce qu'elle me sentait auprès d'elle ? La veille, pendant la valse, je l'avais vue pâlir sous sa paleur habituelle et je l'avais sentie troublée presque dans le fond de son être. Ce ne pouvait pourtant être la même émotion. Un homme de taille moyenne, la figure un peu couperosée, portant lunettes, le cou court, l'air satisfait, parut. C'était lui ! Il vint vers sa femme, l'embrassa au front, en lui disant du même ton dont il aurait demandé le cours du 3 % : « Bonjour Blanche, tu vas bien ? » Il salua à droite et à gauche quelques personnes arrivées comme lui par le train et entraîna sa femme. Celle-ci, cependant, ne s'éloigna pas sans avoir répondu par un regard presque affectueux dans sa profonde bienveillance, à l'air anxieux et mécontent que je laissai paraître. J'avais vu le mari, l'homme ne m'effrayait nullement. Comme tant d'autres, elle s'était, sans doute, mariée sans amour, comme sans regret du passé qu'elle laissait derrière elle. Ou la physionomie humaine mentait effrontément ou cet homme que j'avais vu n'avait jamais pu répondre aux aspirations que toute femme bien douée apporte en naissant. Cet homme avait toutes les allures d'un spéculateur à outrance pour lequel « les affaires » sont le dernier mot de la vie. Qu'était pour lui cette femme charmante ? Je devais l'apprendre plus tard.



IX



A passion brûlante qui corrode le cœur tout en décuplant sa puissance ne peut vivre dans les attermolements. Qu'est-ce qu'un sourire ; qu'est-ce qu'une parole affectueuse de l'être aimé quand l'être aimé n'a point donné davantage ? Quelques gouttes d'eau sur une terre brûlée qui augmentent encore son aridité aux endroits où elles tombent ! Je m'étais épris d'une femme sur la route de laquelle le hasard ou plutôt mon étoile m'avait jeté ; et presque instantanément je l'avais aimée. J'ignorais quel était le nom de cette femme, si elle appartenait à un autre, si elle était courtisane ou la femme chaste avec toutes ses pudeurs. Je l'aimais ; il me fallait non seulement le lui dire, mais être aimé d'elle ou la fuir. Mon amour, elle le connaissait. Il me fallait la revoir ; mais non pas la revoir comme une belle indifférente qui égrène les sourires sur tous et à toute heure parce que, comme la rose, son rôle est d'embaumer là où elle se trouve ; il me fallait la revoir comme mienne ou comme le récif inabordable contre lequel non seulement les efforts mais la vie même viennent se briser. Que m'importait qu'elle fût madame Werner, la femme très en vue d'un agent de change plus en vue encore, d'un de ces spéculateurs qui manient des millions, font courir, et sont, en un mot, à notre époque, les fermiers généraux au petit pied ? Je l'avais vue sans

savoir son nom, la femme m'avait révélé à quoi tenait le vide de mon cœur, je voulais m'attacher aux pas de cette femme.

C'était Blanche que je connaissais ; c'était Blanche dont j'étais amoureux fou. Je pris le parti de lui écrire. Bien que le mot amour ne fût pas tracé, ma lettre toute entière en était la paraphrase passionnée. Je ne lui parlais que d'elle, et, sans demander un mot de réponse ni un rendez-vous, je signalai. Deux jours après, je lui envoyai un simple billet dans lequel je lui disais que je me présenterais chez elle le jour même dans la soirée.

Cette brutalité d'action ne m'aliénerait-elle pas ce cœur que je souhaitais si fort de posséder et pour lequel j'aurais donné ma vie ! Je jouais sur une seule carte ma plus chère espérance.

Profondément ému je pris la route de Villerville. Serais-je reçu ? L'idée du contraire ne m'obséda qu'au moment où je franchissais la petite barrière verte. Cependant, elle m'avait dit elle-même que si jamais l'envie me reprenait de visiter son enclos, Lionne ne m'accueillerait plus d'une si sauvage façon. Mais alors, j'étais le passant, tandis qu'à présent, j'étais l'ennemi de son repos qui, par violence, semblait vouloir s'introduire dans la place. Je me fis annoncer ; elle était là. Sans se faire attendre, elle vint au-devant de moi et me tendit la main avec cordialité, comme belle l'eût fait à un ami qu'elle eût vu la veille. Aucune rougeur n'avait passé sur son visage pâle. Il n'y avait rien en elle d'affecté : elle était elle comme le jour où je la vis pour la première fois. Avec ce tact exquis qui n'appartient qu'à la femme qui n'en a point que le nom et le revêtement extérieur, elle sut débarrasser ce premier moment d'entrevue d'un embarras mutuel qui eût pu me rendre ridicule si elle n'eût pas envisagé la profondeur de ma passion, ou si seulement elle eût été une coquette. Ce fut elle qui prit la parole la première.

– Vous m'avez écrit que vous viendriez me voir ce soir ; et, je vous ai attendu. Sans cela, ajouta-t-elle, je serais à Trouville.

Puis, abordant de face le point dangereux de la situation, elle reprit vivement :

– On lit quelquefois mal, et vous avez craint que votre lettre ne fût pas comprise ; est-ce cela ?

– Vous avez tout compris, lui dis-je, ma folie, ma déraison peut-être. Mais, vous ne soupçonnez pas jusqu'où va l'étendue de cette folie.

– Jusqu'à enlever mon mari ?

– De grâce ! lui dis-je, ne plaisantez pas avec cette passion brûlante. Faites-moi sentir votre colère pour ce que j'ai osé faire, chassez-moi, mais ne souriez pas sur ma misère. Le rire en cette occasion messied à une femme telle que vous. Dès l'heure où je vous ai vue, vous avez pris fatalement possession de mon âme, absorbé tout mon être. A votre insu je me suis donné à vous sans espérance, sans souci de l'avenir. Cela a été parce que cela devait être. Une soirée entière je vous ai eue à moi seul, oubliant le monde, ne songeant qu'aux voluptés dont, insciemment, vous inondiez mon cœur. Au milieu de toutes les femmes qui ont passé devant mes yeux depuis que j'ai l'âge d'homme, c'est vous seule que j'ai regardée, et plus jamais mon regard ne s'est séparé de votre image. Elle est toujours présente à ma vue, et la nuit, et le jour, au milieu de la foule indifférente que je coudoie, et aussi dans la solitude. Le hasard a tout fait. Vous m'êtes apparue à l'heure où mon cœur, encore vierge de tendresse et d'amour, attendait le rayon de soleil pour s'épanouir. Vous avez été à la fois et le rayon brûlant qui m'a réchauffé et la rosée qui a plu sur mon âme. Pourquoi m'en vouloir de ce fait ? L'astre chauffe tout ce qui se trouve devant lui, la rosée pleut sur l'herbe comme sur les fleurs. Ne regrettez pas le rayon, ne regrettez pas la goutte d'eau. La fleur est faite pour fleurir et pour embaumer. Tant pis pour celui dont la tête faiblit sous son parfum capiteux. Blanche, je me suis enivré de l'amour que vous m'avez inoculé. Je n'ai pas été raisonnable, j'ai trop bu à la coupe. Le coupable, c'est moi. Je n'ai aucun droit de crier à l'injustice si le rayon devient glace ; ma destinée aura voulu qu'il en soit ainsi. Blanche, vous saviez tout cela avant que ne je fusse ici. Il ne faut pas longtemps à une femme pour connaître la passion qu'elle inspire. Vous avez tout deviné, il y a quelques jours, pendant cette valse qui jamais ne sortira de mon souvenir. Vous remplissez mon être, et, si je suis le passant pour vous, vous resterez l'image adorée bien qu'impalpable qui, soudainement, a éclairé ma route. Blanche, si vous savez tout, si vous l'ordonnez, le passant ne repassera plus, vous ne le

reverrez pas ; mais lui vous reverra et, sans que vous le sachiez, éclairera sa route à la clarté de vos yeux.

M^{me} Verner qui s'était assise sur une causeuse en face de moi, releva ses yeux qu'elle avait baissés par degrés. Un combat se livrait dans son âme ; mais aucun trouble ne l'agitait extérieurement ; son regard conservait cette affabilité confiante qui rendait son abord d'un si parfait attrait.

Qu'allait-elle faire en face de cette passion soudaine, qui se déclarait si nettement et sur la sincérité de laquelle elle ne pouvait se faire illusion ? feindre une colère que son cœur ne partageait pas, m'expulser fièrement de chez elle ? N'était-ce pas déceler une certaine frayeur de sa part ! La femme qui fuit d'une façon aussi ouverte l'homme dont elle est aimée avoue facilement sa faiblesse et sent bien que son cœur est bien près de la démentir. Persifler cette fougue inhabile d'un cœur épris ! ce moyen vulgaire des coquettes et prudes à la mode, ne pouvait être le sien. D'ailleurs elle n'eut pu longtemps jouer avec le sarcasme, sa langue n'était pas faite pour siffler l'ironie, elle était trop femme pour cela. Puis n'avait-elle pas été elle-même émue pendant cette fameuse soirée, n'avait-elle pas senti que je connaissais l'état de son âme ; n'avait-elle pas eu spontanément un élan vers l'homme présent à l'heure où son cœur débordait ; le fluide de ma passion ne l'avait-il pas touchée ? Or, elle ne s'indigna ni ne se prit à sourire en vertu effarouchée ; elle me tendit la main et me dit simplement ces mots : « Vous serez notre ami ! » C'était peu, c'était beaucoup. Je portai sa main à mes lèvres. Je ne pensais qu'à une seule chose, c'est que je la reverrais. J'aurais voulu rester, et j'avais hâte de partir. Étrange nature que la mienne ! Je désirais rester sur ce bonheur qu'elle me jetait ainsi qu'un fruit savoureux pour apaiser ma soif ; mais à chaque seconde que je restais en plus, je sentais que je fouillais déjà dans ce bonheur pour le retourner sur toutes les faces, que je pressurais à outrance le fruit et que j'allais le jeter à terre comme inutile. Il me fallut une force suprême pour ne pas la presser dans mes bras. Je partis. Elle devait venir sur la plage le lendemain, et le dimanche suivant je me retrouverais avec elle au chalet où elle donnait à dîner à quelques amis. Il serait là, mais que m'importait ? Elle aussi serait entourée ; mais je lui parlerais, et comme aux autres, elle me tendrait la main !



X



LUS la passion est grande, plus en quelque sorte en ses débuts elle paraît devoir se contenter des infiniment petits. Les bribes de l'amour lui suffiront, du moins elle le pense ! Un serrement de main, un regard, un mot banal pour tous et auquel elle attachera une portée, tout cela suffira à combler ses aspirations ! Et notez qu'en pensant de la sorte la passion est comme la conscience, elle ne se ment pas à elle-même. Elle croit ce qu'elle dit, elle croit ce qu'elle pense. L'objet de toutes ses complaisances est alors tellement idéalisé, il l'absorbe d'une façon si complète qu'elle s' imagine que la vue seule de cet objet satisfera tous ses désirs. Le caprice, à son début, sollicite la possession absolue ; la passion vraie et comme débordante ne songe qu'aux minces détails. Celle-ci commence par où l'autre finit. Toutefois ces modesties, ces réserves premières que l'amour violent semble s'imposer de lui-même sont l'espace d'un éclair. Ce sont des gouttes d'essence alcoolisée qui activent l'incendie. Vous aviez demandé un seul regard : spontanément, il faut que ce regard concentre tous ses rayons sur vous ; il ne peut se distraire sous aucun prétexte ; et, s'il lui arrivait cette faute irrémissible déjà, car l'incendie se propage avec une rapidité effrayante, il vous faudrait la main. Bientôt, il vous manque le baiser ; le

baiser du front a succédé au baiser de la main, il vous faut dans l'instant d'après le baiser des lèvres sur les lèvres :

Osculetur me osculo oris sui.

Ce travail aussi rapide qu'inconscient qui métamorphose les âpres et insatiables désirs, la première satisfaction donnée au cœur aimant, se fit en moi. Au lendemain du jour où j'avais forcé en y entrant la vie de cette femme, je la considérais absolument comme mienne ; et quand je me trouvais le dimanche au nombre de ses hôtes, auprès de son mari, mon bonheur de la veille se changea immédiatement en souffrance. J'étais jaloux de cet homme qui était chez lui. Peu ne s'en fallait que je ne l'accusasse dans mon for intérieur de me voler mon bien. Le mari m'accueillit avec cette politesse tudesque qui vise à l'urbanité et qui n'est que le billon de la courtoisie. C'était le portrait du juif de Francfort, ce petit homme à l'œil de fouine, à la face ronde quelquefois rougeaude, aux lunettes équivoques, court, ramassé, en un mot le prototype du marchand de lorgnettes. Ces hommes-là, soit qu'ils vendent réellement des lorgnettes, soit qu'ils griffonnent des brochures et des livres, soit qu'ils fassent des affaires en s'affublant du titre de banquier, soit qu'ils aient maison montée et donnent des soirées, soit encore qu'ils aient une femme distinguée, tous ces hommes-là ont un but. La lorgnette, le livre, la banque, la femme même sont le prétexte et souvent le moyen. Tous ils se connaissent ; à un moment donné, ils ne font qu'un. Je ne connus à fond M. Werner que plus tard ; alors, je le regardai comme un homme bouffi de suffisance, buvant les hommages que l'on rendait à sa femme. Blanche pouvait être fidèle à un pareil homme ; mais elle ne pouvait l'aimer. Sa nature fine devait être constamment en révolte avec cette enveloppe burlesque qui était le vêtement fatal d'une personnalité égoïste.

M^{me} Werner me fit les honneurs de sa table et me plaça à sa droite. Était-ce le hasard, était-ce avec intention, elle avait la même toilette qu'elle portait au bal du Casino, cette soirée pendant laquelle, au milieu de tous, je la possédai seul, vivant de son souffle et lui communiquant les effluves de mon brûlant amour. Je me grisai de ce détail, insignifiant s'il n'était que

l'effet du hasard, je ravivai le passé et sans trop songer à l'état présent, je le rivai à l'avenir. J'avais peu de goût pour la conversation générale qui me distrayait de la pensée dans laquelle je me complaisais ; je ne pus faire cependant sans y prendre part. M. Werner parlait d'une expérience de tir qui venait d'être faite au polygone de Vincennes ; je citai à ce propos le nom d'un mien ami qui était officier d'ordonnance du général R..., auquel l'Empereur avait confié une étude de ce genre. A ce nom cité en passant, M. Werner me regarda par-dessus ses lunettes, et depuis ce moment-là il eut pendant le reste de la soirée une déférence extrême pour ma personne. Sans aucun doute, ma mince personne grandissait de quelques coudées par cette connaissance. Mon hôte avait, à n'en pas douter, un penchant pour les individus en vue. Je devais apprendre plus tard les motifs de cette considération subite en ma faveur ! C'était ce qu'on pourrait appeler une considération par ricochet.



XI



UE m'importait l'homme ! Vers Blanche convergeaient toutes mes pensées, tous mes désirs, et mon amour l'isolait de son entourage comme du reste du monde. Quinze jours après cette présentation que je pouvais regarder comme officielle, M. et M^{me}

Werner retournaient à Paris où je ne tardai pas à me rendre. Je voulais vivre de sa vie de chaque jour. Blanche habitait un hôtel, avenue des Champs-Élysées : elle recevait et allait beaucoup dans le monde diplomatique. Je ne tardai pas moi-même à me trouver mêlé à ce monde, et présenté par M. Werner lui-même, je fus invité à toutes ces fêtes où il se rendait avec sa femme. Ce monde officiel me fatiguait et m'ennuyait ; mais je voyais Blanche, et cette vie surmenée, pour laquelle j'étais si peu fait, me semblait un faible mal pour le bonheur que j'éprouvais à me trouver avec elle. Peu à peu j'avançais dans son intimité et je sentais qu'elle venait vers moi fatalement ainsi que je l'avais souhaité. Obéissant à sa nature féminine, réservée et discrète, elle comprimait les élans sous lesquels par instants son cœur bondissait ; mais lorsqu'il m'arrivait de l'enlacer dans mes bras pour une valse ou lorsque simplement je tenais son bras appuyé sur le mien quand je la reconduisais à sa voiture, alors je sentais la lutte de cette âme dévorée du besoin d'aimer, et que la destinée avait rivée à un être qui, tout

en la comprenant fort bien, s'en paraît uniquement comme d'un joyau mondain. Alors je m'apercevais qu'elle se rejetait dans son rêve insaisissable, – ce rêve de toutes les femmes qu'une espèce de politique sociale a courbées sous des lois conventionnelles, – ce n'était plus la grande dame régnant sur tous de par son regard ainsi que par sa démarche, c'était la femme dans ce qu'elle a de plus tendre comme de plus décent, cherchant à se compléter par un amour partagé : un frère pour son âme, un amant pour sa jeunesse. Chose bizarre, il me semblait que j'avais pour elle autant de respect que d'amour. Je la souhaitais tout entière de toutes les forces de mes désirs passionnés, et je me complaisais parfois à respirer le parfum de cette coupe sans chercher à la vider. Jamais elle ne me parlait de son mari. Une fois seulement, répondant à une opinion mondaine que j'exprimais fort indifféremment sur le banquier, elle me répondit : – M. Werner est ce qu'appelle le monde un homme très fort !

Toute son âme, toutes ses souffrances, je l'appris depuis, étaient résumées dans ces mots. Un soir, dans un salon semi-officiel où l'on avait parlé politique et où la diplomatie française, plus en nombre qu'en qualité, avait fait preuve de cette jactance et de cette suffisance, ces défauts inhérents à notre caractère vantard, Blanche ne put s'empêcher de me jeter ces mots : « Pauvres Français ! » Tout occupé de mon amour, je m'appliquai ces paroles, que du reste elle chercha, avec son tendre et charmant langage, à me faire oublier, et je m'assombris. Je devais aussi dans la suite comprendre la signification de cette courte interjection que sa belle âme avait laissé échapper ! Bien souvent, cette phrase m'est revenue aux oreilles et dans des circonstances atrocement lugubres ; encore elles me reviennent et peut-être, hélas ! longtemps encore seront-elles de saison !

Certain soir, pendant un bal de l'ambassade d'Autriche, M. Werner s'approcha de moi et me pria obligeamment de vouloir bien reconduire sa femme à son hôtel ; il devait, en sortant du bal plus tôt que de coutume, se rendre dans une autre soirée où sa femme ne se souciait pas d'aller. J'acceptai cette mission avec empressement. Le banquier me serra la main, et je le vis s'éloigner avec l'officier d'ordonnance, mon ami, auquel je l'avais présenté depuis quelques jours. Tout heureux, j'allai trouver Blanche pour l'informer de ce que venait de me dire son mari. M. Werner l'avait

prévenue. Ce soir-là, elle était éblouissante. Dans ce fouillis de beautés étincelantes qui étaient comme la fleur des belles fêtes de ces dix dernières années, elle avait fait sensation. Mais mon orgueil n'était point là. Ce frémissement flatteur qui accompagnait son entrée et sa sortie au milieu des fêtes me touchait peu, j'adorais dans la femme ce que les autres, ou du moins la masse, n'y percevait point. Une petite heure après le départ de M. Werner, je prenais le bras de Blanche et, traversant les salons les moins populeux, je l'entraînais jusqu'à son coupé, dans lequel je pris place auprès d'elle.



XII



ELLE avait dansé, elle sortait d'une atmosphère étouffante, elle avait à la main un monstrueux bouquet de violettes de Parme, duquel émergeait une gerbe de tubéreuses. Toutes ces odeurs mêlées à la sienne, qui se dégageait capiteuse et enivrante au-dessus des autres, me montaient au cerveau. J'étais comme ivre ! Je gardais dans mes mains sa main gantée, dont les frissons saccadés me mordaient l'épiderme à travers la peau parfumée. De l'ambassade à l'hôtel, le trajet fut des plus rapides ; je tenais encore la main de Blanche, quand le valet de pied ouvrit la portière. Nous n'avions pas échangé une parole. Elle monta la première, je la suivis.. Un grand feu brûlait dans l'âtre du boudoir contigu à sa chambre à coucher. Elle congédia la femme de chambre qui se tenait à ses ordres pour la mettre au lit, en lui disant qu'elle l'appellerait. Elle était restée debout. A peine les portes furent-elles fermées qu'elle s'avança vers le canapé-divan qui faisait face à la cheminée, toujours encapuchonnée dans sa sortie de bal en damassé blanc bordé de plumes d'autruche. J'étais appuyé sur un coin de la cheminée. Sa figure, un peu pâle d'habitude, avait des teintes roses que faisait encore ressortir la blancheur du camail qui l'enveloppait. Ses yeux, comme toujours, humides, étaient affolants de nonchaloir. Elle enleva ses

longs gants, puis, tout d'un coup, par un geste rapide, elle ouvrit sa sortie de bal, doublée en merveilleux rose, et se laissa tomber sur le divan. Ce fut comme une vision de chair nue ! Ses bras entièrement nus, sa gorge fièrement découverte, sur laquelle aucun bijou ne venait contrarier la lumière, étincelaient. Une ombre de corsage sans ornement aucun, de cette couleur indécement appelée cuisse de nymphe émue, que le rose vif du pallium confondait à s'y méprendre avec la chair qu'il modelait scrupuleusement et avec une suprême perfection, depuis les hanches jusqu'à la flamme des seins, faisait apparaître le buste dans une nudité absolue. Elle était éclatante !

Ainsi elle avait été sous les yeux de quinze cents personnes ; mais je ne l'avais point vue telle, dans un cadre semblable et aussi somptueusement triomphante !

Quand je sortis de l'hôtel, l'air que je respirais était à lui seul une jouissance.



XIII



E n'entrerai point dans tous les détails de cette passion qui, pendant dix-huit mois, occupa exclusivement mon âme. C'est l'histoire de toutes les passions heureuses, qui semblent ne devoir jamais finir, ou du moins, dont on n'envisage pas le terme, et qu'un coup de foudre inattendu, comme un choc en retour, anéantit soudainement. Ces passions ont cela d'enviable qu'elles ne sont pas mortes par la satiété ; elles sont comme ces hauts arbres pleins de sève que foudroie l'orage ; ils tombent comme des titans qui, dans l'avenir, ne se relèveront plus ; mais, dans leur chute, ils conservent leur puissance d'apparat ; la maladie, la langueur ne les ont point atteints. Ils ont été touchés du fluide à cause de leur altitude.

Depuis que j'ai tant vécu en quelques années, j'ai pris en pitié ces amours qui semblaient devoir être éternelles et qui, comme de vieux vêtements usés, s'en vont par lambeaux. Je plains ces malheureux qui voient leurs illusions s'effeuiller comme les arbres d'une forêt aux premiers jours de novembre. La passion que la foudre touche ne meurt pas ; elle revit dans ses souvenirs, et tous ses souvenirs tressaillent à de certaines heures. A cette heure encore, ils me repassent clairs, fulgurants, charmants, éclairant un passé disparu, mais sans mélange aucun. La passion que la destinée a

frappée de la sorte est comme enterrée en sa verte jeunesse et sans avoir pâli sous l'étreinte du mal. C'est la jeune fille couronnée de roses que la mort touche au milieu des chauds baisers de l'aimé. La mort en la frappant la galvanise en sa beauté comme dans son bonheur, et la froidure du suaire ne la métamorphosera pas pour les yeux amoureux de son amant. Blanche était la beauté dans ce qu'elle a de rayonnant et d'enchanteur ; elle fut pour moi la femme dans ce qu'elle a d'enivrant et de consolateur, grâce à ses tendresses infinies. Ma jeunesse s'était passée comme desséchée, ainsi que je l'ai dit au début de cette relation ; en un mot, elle n'avait pas existé. Cette femme me révéla à moi-même. Tout ce que j'ai de bon aujourd'hui, si j'ai quelque chose de bon en moi, je le lui dois ! Nos deux natures, du reste, étaient faites pour s'entendre. Je ne peux mieux comparer cette nature d'élite qu'à celle de la reine martyre, de touchante mémoire. Comme Marie-Antoinette, elle était Autrichienne ; comme cette grande figure, elle possédait à un haut degré les qualités essentielles de la femme : bonté, douceur et une grande élévation d'esprit. Aimable, gaie, elle avait avant tout un besoin extrême d'amitié et d'intimité. Son idéal eût été la vie à deux. Mariée, à seize ans, à M. Werner pour des raisons de convenance, elle fut loin de rencontrer le rêve de toutes ses aspirations. Sa vie fut une vie de fêtes ; mais ce ne fut point la fête de son cœur ; et plus elle avançait vers le plein jour de sa beauté, plus la femme avec toutes les lumières qu'elle projette refoulait dans le lointain la femme jeune, folle, inconsciente, plus elle sentit ce vide. Je comblai ce vide, et l'un et l'autre nous nous enveloppâmes dans notre amour. Hélas ! l'heure de la vie tourmentée allait sonner. Blanche avait, elle, des pressentiments que notre bonheur était près de finir ! Plusieurs fois, je l'avais trouvée non point sombre, mais d'une affection si touchante et si voisine de la tristesse, que je m'en étais ému. Cependant le nuage avait vite fui et, instantanément, je la retrouvais tendre et abandonnée, heureuse de me voir heureux, et oubliant ses pensées pour le bonheur qu'elle goûtait elle-même. Un jour, elle qui jamais, ainsi que je le dis, ne me parlait de son mari, m'annonça que, la veille au soir, M. Werner avait beaucoup parlé de moi, et qu'il lui avait, à plusieurs reprises, fortement conseillé de m'engager à me marier. Je me mis à rire.

– Et vous, Blanche, lui dis-je, êtes-vous de cet avis ?

– Moi, me dit-elle, je dis oui et non ! Si je songe à moi, je réponds non ; si je pense à vous et au bonheur réel dans lequel je voudrais vous voir pour toujours, je dis oui.

Cette conversation, moitié sérieuse, moitié gaie, se prolongea, et elle en arriva à me dire que si je me mariais, c'était elle qui me marierait ; qu'elle connaissait une jeune fille tendre, bonne, jolie, orpheline, et qu'à celle-là seule elle céderait sa place.

– Non sans larmes, ajouta-t-elle, mais par devoir et à cause de la profondeur de mon affection.

– Est-ce bien sérieux, cela ? lui demandai-je.

– N'en parlons plus aujourd'hui ; car je ne me suis pas encore habituée à cette idée, et cependant il le faudra !

En disant cela, elle me saisit les deux mains ; puis elle reprit fiévreusement :

– Vous souffrirez, cela est certain, mais moins longtemps que celle qui retombera dans l'isolement duquel vous l'avez tirée. Un amour nouveau, plus chaste, purifiera peu à peu celui qui brûle votre cœur, tandis que moi !... L'homme peut avoir plusieurs amours... alors que la femme n'aime qu'une fois ! C'est peut-être à cause de cela que son amour est plus profond quand elle aime sincèrement. Vous avez connu l'amour profane, l'amour païen avec ses enivrements, ses folies ; vous connaîtrez l'amour chrétien avec ses élévations, ce grand apprentissage de l'amour de Dieu !... A vous la meilleure part !

Ses yeux me parurent humides : elle était comme transfigurée. Elle jeta ses bras autour de mon cou et m'embrassa avec passion.

– Pauvre Blanche, soupira-t-elle !

Et elle s'enfuit dans sa chambre, me laissant confondu de ce que je venais d'entendre. Il n'y avait pas à en douter : de gros nuages menaçaient le bleu de mon horizon, et je touchais à la seconde période de mon existence.



XIV



E ne pouvais pas douter de l'amour de Blanche et, à l'heure même où elle semblait me réveiller de mon rêve, je sentais encore toutes les tendresses de la femme passionnée ; à n'en pas douter, son âme m'appartenait en entier, et elle voulait uniquement consolider mon bonheur. J'étais trop aveugle pour penser que le bonheur pouvait être ailleurs que dans ma liaison intime avec cette femme. Bouleversé donc par cette conversation que je commentais de toutes les façons, je fus trois jours sans venir à l'hôtel. Fatigué moi-même de cette lutte que je me sentais trop faible pour continuer, j'accourus. Quelle joie véritable elle manifesta en me revoyant ! Certes, elle n'avait point cessé un instant de m'aimer, et cette absence insolite lui avait fait de la peine. Mais, comme toute femme, la plus généreuse, la plus désintéressée dans son affection est femme avant d'être héroïne, elle me sut gré en son cœur de cette bouderie pour ce qu'elle m'avait dit. Une femme consent à marier son amant, et même à lui donner sa fille ; mais elle veut être regrettée. La nature humaine est là et ne dépouille jamais entièrement ses faiblesses. Blanche déploya tous les trésors de son affection pour panser la blessure qu'elle m'avait faite, et il ne fut plus question de mariage. Quinze jours après, elle me pria d'être chez

elle le lendemain à deux heures, afin de l'accompagner dans une longue course qu'il était urgent qu'elle fasse. A l'heure précisée par elle, nous sortions de l'hôtel. Les chevaux, touchés, partirent au grand trop et nous menèrent au couvent des Oiseaux. Blanche voulut que je descendisse avec elle. Elle donna son nom à la sœur tourière et, précédé par elle, je me trouvai dans le parloir. Mme Werner était un peu émue et plus pâle que d'ordinaire. Cette visite soudaine dans un couvent ne laissait pas non plus que de me surprendre. Je ne voulais cependant pas l'interroger ; mais il se passait quelque chose d'anormal. Quelques minutes après, une belle jeune fille blonde, et qui paraissait avoir dix-huit ans, se précipitait dans les bras de Blanche. Je m'étais mis un peu à l'écart, lorsque M^{me} Werner se retourna vers moi et, s'adressant à la jeune fille :

– M. X..., un de nos amis, ma Jeanne !

Je remarquai que Mme Werner me présentait à Jeanne sans me la désigner par un mot appellatif. Je devais la connaître de nom et savoir quels liens l'unissaient à Blanche. La jeune fille considéra avec un certain étonnement le nouveau venu, qu'à son entrée elle n'avait point remarqué ; puis son enjouement naturel et la joie de se trouver avec M^{me} Werner lui rendirent cette sérénité lumineuse, apanage de sa beauté éclatante. C'était la poésie blonde ! Elle n'avait pas encore le parfum pénétrant de celle qui eût pu passer pour sa sœur aînée ; c'était le bouton qui promettait une fleur exquise. Un sentiment de jalousie rétrospective s'empara de moi. Si j'avais connu Blanche jeune fille ? me disais-je, et un regret indicible me mordit au cœur. Toutefois, ce déchirement, causé par la jalousie, passa comme un éclair, et je me replongeai dans mon amour, contemplant Blanche enveloppant de ses tendresses cette pure jeune fille, encore inconsciente des passions qui, d'un jour à l'autre, pouvaient tourmenter son cœur.

Lorsque M^{me}. Werner sortit.

– A quand, ma mère ? demanda Jeanne.

– A bientôt, répondit Blanche, et alors pour sortir ensemble et ne plus nous séparer

Ce mot de mère, prononcé de la sorte à l'improviste, jeta une confusion extrême dans mes idées. Jamais Mme Werner ne m'avait dit qu'elle eût une fille. Cependant, sa nature droite ne pouvait se prêter à un subterfuge dont

l'utilité m'échappait absolument. Cette fille était-elle son secret, ou plutôt celui de son honneur ? Cela ne pouvait être ; l'amour absout tout, et Blanche dans son amour n'eût pas manqué de me révéler ce secret. Croyait-elle que je l'en aurais moins aimée et que mon amour eût tombé avec l'estime ! La passion véritable n'a point de ces subtilités, et je croyais à sa passion comme en Dieu. D'autre part, elle avait à travers nos tendresses laissé tomber le mot mariage. Sans m'en prévenir, elle me conduisait vers cette jeune et séduisante créature. Était-ce une comédie et en plus la carte forcée ? De nouvelles tortures assaillaient mon âme. J'étais remonté dans le coupé de Mme Werner, et la voiture avait repris son trot que mon esprit comme halluciné se perdait dans les méandres inextricables d'une situation morale des plus douloureuses. Je ne voulais point l'interroger. Pour elle, elle semblait sinon heureuse du moins allégée d'un poids énorme. Cette jeune fille, liée d'une façon si intime à sa vie, était-elle donc un mystère ? Pourquoi dans ces abandons fréquents, dans lesquels elle me livrait jusqu'aux plus profonds replis de son cœur, n'avait-elle jamais prononcé le nom de Jeanne ? Sans que je puisse bien en déterminer le motif, les perplexités qui au fond n'eussent point dû me troubler se changèrent en aigreur, et, d'une chose fort simple, je fis une préméditation de m'être désagréable.

Ce fut Blanche qui rompit la première le silence :

– Serait-ce la vue de ma chère Jeanne qui vous rend si sombre ? Car vous ne dites rien et je sens une agitation profonde en vous.

Je cherchai une impertinence et je fus amer.

– Je pensais, lui dis-je, que bien heureux il sera celui qui épousera cette jeune fille !

– Certes oui, me répondit-elle ; car Jeanne est aussi bonne que belle !

Il me semblait ne pas l'avoir atteinte assez violemment au cœur, et j'ajoutai :

– Est-ce que vous ne m'avez pas manifesté l'intention de me marier ? Ce serait à merveille, car je me sens un goût subit pour cette chaste créature. Je la regardai profondément, mais sans qu'une lueur de passion traversât mon regard. J'étais calme et d'une apparence froide. Je l'avais blessée. Elle me prit la main et levant ses yeux prêts à pleurer, elle me dit :

– Si vous saviez ce qui se passe en moi !

– Ce qui se passe en vous ! répondis-je. Il se passe que vous êtes dévorée d'inquiétude de savoir comment me découvrir ce que jusqu'alors vous m'aviez caché, de me le faire accepter, puis de me faire servir à des projets occultes.

En ce moment, la voiture entra à l'hôtel. Je descendis, et après l'avoir saluée je me retirai.



XV



'ÉTAIS mécontent de M^{me} Werner, j'étais mécontent de moi-même.

Blanche, au milieu de la passion qui m'attachait à elle, m'avait parlé mariage, ce qui implicitement entraînait une rupture, de plus elle avait un secret pour moi, en outre je l'avais bénévolement froissée !

Avait-elle deviné que c'était la profondeur de ma passion pour elle qui me rendait injuste ? Peut-être, demeurée seule, pleurerait-elle sur la dureté de mon cœur et ce qui est pis encore pour la femme qui aime, sur l'indifférence de ce cœur. Avait-elle pris au sérieux cette exclamation de dépit en faveur de Jeanne ? Ne lui avais-je pas dit nettement l'impression que la jeune fille avait faite sur moi ? Y verrait-elle un regret du passé ou une espérance d'avenir ! Peut-être avait-elle, dans l'abnégation de son amour, entrevu un bonheur réel pour moi ; mais elle était femme, et tout d'un coup avait-elle deviné une rivale dans cette jeune fille qui l'appelait sa mère et qu'elle aimait ? Qui eût pu me révéler l'état de son âme ! Je ne l'avais pas quittée d'une heure que j'aurais voulu courir à son hôtel, jeter entièrement ce masque de convention que le dépit m'avait fait prendre et éclaircir ce mystère. Cependant, je passai deux jours sans retourner aux Champs-Élysées, brûlant du désir de me jeter aux genoux de Blanche et

redoutant en même temps une explication devenue désormais inévitable. Jusqu'alors, je n'avais jamais songé un seul instant que je dusse un jour me séparer de cette aimable femme. Jamais je ne m'étais demandé si cette passion, qui faisait le charme de ma vie et m'absorbait de telle sorte que le reste du monde s'annihilait autour de moi, finirait un jour !

Quand le calme est sur mer, qui donc songe au naufrage ? Je vivais au jour le jour, comme ces millionnaires qui ne croient devoir jamais voir le dernier écu de leur fortune et la dépensent follement en fils prodiges sans souci du lendemain. J'avais toujours plongé à pleines mains dans les trésors de mon bonheur, sans me soucier que ce bonheur, je le volais aux lois sociales et qu'il pouvait, pour cette cause-là même, crouler d'un jour à l'autre. Nous étions l'un et l'autre assez dotés par Dieu pour fournir la plus longue carrière de la vie humaine ; il y avait dans nos deux cœurs des trésors de tendresse assez profonds pour que le gaspillage même ne parvînt point à les tarir. Le monde a ses heures funèbres comme la vie ! Chose étrange et pour ainsi dire comme agencée par le destin, pendant les deux jours que je passai sans aller voir M^{me} Werner, je fus obsédé par deux images bien distinctes et qu'un même lien semblait devoir river à ma destinée : celle de Blanche et celle de Jeanne. Tout en songeant à la première, cette figure d'une passion si vraie, si profonde, la seconde m'apparaissait dans le nuage comme l'idéal que jamais souffle humain n'a contaminé, et, malgré moi, une comparaison s'établissait dans mon esprit. Je pensais à la passion volée, et mon esprit se reposait avec délices sur cet objet nouveau riche aussi sans doute de trésors d'amour, sur cet objet obombré d'une chasteté divine, inconscient des passions et qui ne demandait peut-être qu'à brûler pour une passion vive et éternelle. Le dirai-je ? cette comparaison, importune à certains moments, rassurante dans d'autres, s'établissait par instants aux dépens de Blanche ; et cet effet peut se résumer par ces mots, dont les périphrases ne sauraient déguiser la brutalité : « J'avais possédé l'une ; mais ce bien n'était pas le mien propre, tandis que j'aspirais à l'autre et qu'elle pouvait être mienne dans le sens le plus absolu ; qu'en un mot, je pouvais être pour elle l'initiateur à l'amour. » Conséquence logique de notre destinée terrestre au sein même des passions, recherchant l'idéal ! Or, l'idéal n'est-il pas cette chose à laquelle nous

n'avons pas touché et après laquelle nous courons insatiables. *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* ! Le désir effréné d'un amour idéal qui perce à travers nos plus grands écarts, dirait-on, n'est-il pas une image de notre destinée extra-terrestre ? Puis, lorsque mon imagination s'était complu dans la contemplation de cette belle jeune fille, réservée sans doute pour un amour sacré, ma pensée se rejetait vers cette sœur en amour qui avait déjà bu à la coupe et qui m'avait donné le meilleur de son être. Alors, il s'échappait de mon cœur des cris de désespéré, et je lui disais : Blanche, c'est toi seule que j'aime ; à toi toujours. Et, comme si ma contemplation idéale de l'instant d'avant eût été un crime, je la rejetais loin de moi, comme une pensée coupable ! Mais, comme les pensées vraiment coupables qui font frémir les âmes saintes et semblent s'acharner à se présenter devant elles, la pensée de Jeanne revenait implacable, persistante, et je retombais dans la contemplation muette. J'allais de l'une à l'autre, injuriant ma nature et m'insurgeant même contre la société. De bonne foi dans ma lutte, j'en venais à me dire : Si Jeanne te fût apparue la première, tu brûlerais pour Blanche. Ce raisonnement logique de notre misérable nature me calmait un peu, et de nouveau je faisais en mon cœur des protestations à celle qui m'avait sacrifié sa vie. Toute cette espèce de contradiction survenant tout d'un coup dans ma passion n'est qu'apparente ; les désirs, les plus incohérents, sont eux-mêmes la logique la plus irréfutable de notre nature imparfaite animée du souffle divin. Mon cœur appartenait à Blanche, mais, malgré moi, mon aspiration était pour Jeanne, et mon imagination sans cesse vagabondait de l'une à l'autre. Un malaise moral indéfinissable s'était emparé de moi, et Blanche avait été cause de tout cela, en jetant brusquement dans ma vie le mot mariage, et presque aussitôt, sans me prévenir, en faisant surgir cette belle jeune fille. Le mot mariage, elle l'avait prononcé : la découverte, subite pour moi, de Jeanne était-elle le corollaire de sa pensée ? Le troisième jour, je me rendis avenue de l'Impératrice.

– Enfin ! s'écria Blanche en me voyant.

Puis plus bas :

– Vous m'avez fait souffrir ! Elle était pâle, une préoccupation réelle jetait un nuage sur son front d'ordinaire si calme.

– Blanche, lui dis-je, il se passe quelque chose d’anormal que je ne puis m’expliquer. De grâce, ne me laissez point dans le doute ! Dites-moi tout, à moi, celui qui de votre vie a fait la sienne. Blanche, tu sais combien je t’aime ! parle, je t’en conjure, il le faut ! Au nom de notre amour, je t’adjure, dis-le-moi, quel malheur nous menace ?

– Ah ! me répondit-elle, si tu le veux, le malheur ne frappera que moi, et ce sera une consolation pour moi seule. Ah ! si tu voulais, comme je bénirais Dieu !

Toute ma passion pour cette femme était revenue profonde et vraie. Il n’y avait plus de mirages dans mon esprit : c’était elle seule et bien elle que j’adorais.

– Mais je t’aime, ajoutai-je avec transport, et depuis que j’ai senti mon amour partagé, j’ai trouvé ma vie la plus belle qu’aucune.

– Cher cœur, le soleil de notre amour est à son couchant !

– Pourquoi ? Comment, lui demandai-je, serais-tu fatiguée de mon amour ? Parle, réponds ! Personne ne me séparera de toi ! Je t’aime de toute la puissance de mon âme. Ma Blanche, un mot, et tire-moi de cette incertitude où quelques paroles de toi m’ont plongé.

J’étais à ses genoux, tenant ses deux mains et les yeux fixés dans les siens. Ses belles lèvres prometteuses s’avançaient enfin vers moi quand la porte s’ouvrit.

C’était M. Werner !



XVI



ous fûmes l'un et l'autre frappés comme par une étincelle électrique. Quel travail s'opéra instantanément dans mon esprit, je l'ignore ; mais pressant encore ses mains et conservant la même posture, je jetai ces paroles à la tête du mari :

– Vous voyez, je sollicitais la main de Jeanne.

Un frisson parcourut tout le corps de Blanche, elle pâlit encore sous sa pâleur. Je l'avais frappée au cœur. Elle s'était remise et, comme toute femme en pareil cas, avait reconquis son calme extérieur. Elle répondit par une inclinaison de tête à ma sortie. Dès lors elle était à la tête de la situation. Quant à moi, j'avais donné tout ce que je pouvais donner et, comme hébété de ce que je venais de dire, je n'avais plus la force de balbutier quoi que ce fût. Je m'étais relevé et je restais debout comme une statue. Ce petit juif berlinois nous regardait par-dessus ses lunettes ; sa mine chafouine n'exprimait aucun étonnement. Il s'avança lentement, nous incitant à parler. Il me tendit la main, et me la serrant, il me dit :

– Vous serez bien heureux avec Jeanne ! Demandez à Mme Werner tout le bien que j'en pense. Elle possède cette gaieté aimable des Françaises et que vous adorez, vous autres ; c'est une femme qui fera la gloire de votre Paris. Nous autres Allemands, nous avons la gaieté trop lourde.

Et il se mit à rire d'un gros rire qu'il devait renouveler en une autre occasion. Ce gros rire me rappela à la réalité, c'est-à-dire à Blanche, à Jeanne ; quant au mari, soudainement j'avais, moi aussi, repris mon sang-froid, et je m'en souciais autant que d'un fétu de paille. La lutte allait donc être réelle ! Il fallait que la fatalité me jetât le nom de Jeanne au milieu de ma passion pour Blanche ; moi-même, comme poussé par une force invisible, je venais maladroitement de l'enchaîner solennellement à ma destinée. J'avais d'un seul coup répondu à l'insinuation de mariage que Blanche m'avait faite précédemment, et je venais encore de lui jeter à la face le nom de celle qui pouvait devenir sa rivale. J'étais outré contre moi-même, et j'entendis à peine Werner qui sortait de l'appartement en disant qu'il allait voir des expériences fort curieuses au polygone de Vincennes. Il pouvait bien aller où bon lui semblait ; j'étais tout occupé de ma folie, et il me tardait d'être seul avec Blanche, de démentir mes paroles et de ne laisser aucune équivoque entre elle et moi. A peine se fut-il éloigné :

– Ah ! me dit-elle, vous avez eu raison !

Je me mépris sur le sens de ses paroles, et pensant qu'elle me remerciait d'avoir eu la présence d'esprit de nous tirer l'un et l'autre de ce pas scabreux, j'ajoutai :

– Pauvre Jeanne ! j'ai jeté son nom dans cette affaire, mais il le fallait.

– Et vous avez bien fait, mon ami ! La Providence, en cela, a eu pitié de moi ; vous avez nommé Jeanne, et c'est elle seule que j'avais en vue en vous parlant de mariage ; seulement mon pauvre cœur n'avait pas la force de vous nommer celle qui doit désormais nous séparer.

– Cela ne sera pas, interrompis-je vivement.

– Mon ami, c'est chose faite ; pour mon repos il le faut, et vous vous y êtes engagé solennellement par votre aveu de tout à l'heure.

– Mes paroles ont été banales et je ne puis, pour les justifier, sacrifier ma vie.

– Votre vie, cher ami, ne sera point sacrifiée : je vous aime trop pour le vouloir et certes la meilleure part est pour vous. Vous avez été aimé passionnément, follement par moi, vous serez aimé saintement, uniquement, et avec tout l'élan du premier amour par elle. Elle sera vous-même : aucune loi sociale ne vous séparera, et aux yeux de tous elle pourra

étaler son bonheur. Tout le monde dans la vie ne peut se réjouir de deux amours semblables. Vous aurez été bien partagé. Jeanne est jolie, aussi aimable que belle, et foncièrement bonne : elle vous adorera. Vous serez pour elle son premier amour comme son premier amant ; c'est-à-dire que du même coup vous l'aurez conquise deux fois. Votre bonheur à tous deux sera doux parce qu'il sera vrai et vous ne craignez pas de le voir un jour s'évanouir ! Ah ! mon ami, ne vous méprenez pas sur mes sentiments, ne croyez pas à une satiété d'affection de ma part ! Oh ! non, je vous aime plus encore qu'au premier jour et vous pouvez être certain que jamais votre souvenir ne s'effacera. Certes il m'en a bien coûté pour me décider à cela. On ne déchire pas sa vie comme je le fais sans une volonté bien déterminée et motivée par de graves raisons. Je ne vous parlerai point des dangers que continuellement j'ai courus... qu'importent les dangers à une femme qui est aimée et qui aime follement ! Qu'est le monde pour elle ? Qu'est la vie ? Elle n'aime guère celle qui invoque sans cesse tel ou tel argument pour n'être pas la chose du bien-aimé ! Il n'en était pas ainsi pour moi et j'en remercie Dieu ! Je ne vous ai pas aimé à demi, je vous ai aimé avec toutes les forces d'une âme vierge, je vous aime encore et c'est moi qui brise tout ce bonheur dans lequel se complaisait ma nature terrestre. Je brise non pas pour moi mais pour vous, parce que je vous aime et que je ne veux pas une passion d'habitude, et que je sens intimement que si cette passion me conduit jusqu'à la tombe il n'en eût pas été de même pour vous. Vous m'aimerez toujours de souvenir. Vous auriez fini, je le répète, par m'aimer par habitude. Ces amours d'habitude bouleversent une vie. Or, j'ai mis entre nous cette belle et noble enfant, vous l'aimerez comme elle le mérite. Je vous ai choisi pour elle dès le premier jour de notre liaison ; puis j'ai chassé comme importune cette salubre idée et je me suis abandonnée aux voluptés d'être aimée. J'ai goûté pleinement à la coupe de cet amour après laquelle mon cœur aspirait ; je me fais un devoir d'y renoncer de moi-même et... c'est fini ! La lutte a été vive : être remplacée dans le cœur aimé par celle qu'on aime le plus au monde ! Et cependant je ne vous aurais pas voulu avec une autre, et Jeanne, en devenant votre femme, sera plus aimée encore par moi, car elle n'est pas ma rivale : elle est tout pour vous et pour

moi et, désormais, je ne vous aimerai pas l'un sans l'autre : vous elle ; elle vous !

Blanche s'arrêta comme épuisée. J'étais atterré ; de nouveau l'inconnu entraînait dans ma vie. – Oh ! alors, je ne songeais pas à Jeanne dont, depuis deux jours, la vision m'obsédait, je ne voyais que cette belle jeune femme victime de sa passion, poussant l'abnégation jusqu'en ses dernières limites. Également, je la voyais affaissée, brisée par la lutte : d'abondantes larmes ne tardèrent point à inonder son visage. Je m'approchai d'elle et je voulus la prendre dans mes bras comme aux longs jours. Reprenant son énergie, elle se dégagea vivement et me dit de cette voix profonde dont le timbre m'avait si étonnamment remué quand je l'avais entendu la première fois : « Ne me rendez pas le sacrifice plus dur encore ! » Pour la dernière fois, elle prit ma tête dans ses deux mains en m'embrassant frénétiquement dans les cheveux : « A demain. » Et elle rentra vivement dans sa chambre à coucher. Je ne me sentais moi-même plus la force de la fatiguer par une obsession que je savais lui être pénible. Peut-être n'y eût-elle pas résisté ! Mais quelle triste victoire pour un cœur qui aime et qui sait être payé de retour. Je sortis la tête brûlante tout bouleversé de cette scène. Incertitude et oscillation constantes des désirs humains ! J'étais venu avec le nom de Jeanne dans le cœur : Jeanne devenait tout à coup tangible et d'une possession assurée, je sortais avec le nom de Blanche au fond de mon être. Je ne définissais point ma pensée ; mais c'était elle et rien qu'elle que mon cœur adorait !

XVII



E lendemain, me parvenait la lettre suivante de M^{me} Werner :

« Mon ami, cette lettre est une des rares que vous aurez reçues de moi. Pourquoi vous aurais-je écrit ? Nous vivions presque ensemble, et, à part des absences d'une semaine pour voyager, nous n'étions pas plus de deux jours sans nous voir. Je tiens à vous dire ceci parce que je ne veux pas que vous veniez un jour à penser que c'est par calcul prévoyant que je me suis abstenue, en certaines heures, de vous écrire ce que vous saviez bien ; mais ce qu'il est si doux d'écrire quand on ne peut pas le dire. La femme qui aime aussi profondément que je vous aime ne calcule pas les conséquences d'une lettre. Qu'importe à la femme véritablement aimante que celui qui est sa vie, son tout, possède en ses mains un témoignage de son amour ? N'en a-t-il pas eu une preuve plus éclatante, plus indéniable ! Aux yeux de la femme, de quelle importance est le gant quand elle a donné la main. La femme qui craint de se compromettre par quelques lignes d'écriture, ment lorsqu'elle dit qu'elle aime. Ou elle soupçonne celui qu'elle prétend aimer ou elle se garde en prévision d'une rupture qu'elle envisage dans un avenir plus ou moins lointain. Dans l'un et l'autre cas sa méfiance la déshonore : dans les deux, elle se mésestime complètement. Il

en est d'autres qui écrivent mais ne signent point. Celles-là, mon ami, poussent le calcul jusqu'en ses dernières limites. Elles jettent une pâture à la passion de celui qui a mis sa foi en elles ; mais elles se dérobent prestement comme l'assassin qui frappe par derrière ; ce sont des voleuses d'amour. Et il faut que la passion aveugle singulièrement celui qui reçoit ces billets menteurs, ces bâtarde du dévergondage pour que sa passion résiste au mépris. Tout en respectant les convenances sociales, lorsqu'en amour on s'enquiert de ce qui adviendra ; lorsqu'on se gouverne par le respect humain, on n'a pas même l'excuse de sa faute ; Mlle Aïssé, M^{lle} de l'Espinasse et tant d'autres qui sont mortes de ce grand mal dont les déchirements ont leurs voluptés, n'ont jamais craint d'écrire à l'aimé ! Le mot ne leur fait point peur ; et en parcourant ces lettres où court le feu on sent qu'elles ont eu autant de bonheur à tracer ces expressions de leur passion que les élus à les lire ! Celles-là, elles ont tout racheté par la sincérité de leur attachement. Moi aussi j'espère en la grande miséricorde, parce que je vous ai aimé du profond de mon cœur et que toutes mes faiblesses toutes justiciables qu'elles soient, sont comme justifiées par un amour profond et inaltérable ; et qu'en traçant pour la dernière fois ce mot qui me brûle, je me dis votre Blanche. Mais voilà qui est assez sur moi et à propos d'un sujet sur lequel jamais plus nous ne reviendrons. Le passé est à l'état de souvenir ; entre lui et l'avenir une barrière infranchissable s'est dressée. Toutes vos pensées, toutes vos aspirations vont et doivent se tourner vers l'aurore naissante. Jeanne désormais remplira votre vie et elle la fera heureuse ; soyez homme et qu'aucun souvenir ne vienne assombrir cet avenir tout aimable que je vous ai préparé. Que rien de ce qui fut ne vienne vous distraire de ce que vous devrez à cette belle jeune fille pure, aimante, qui éclairera votre vie d'une lumière inaltérable ! Elle vous aimera avec toute l'ardeur de ses dix-huit ans ; ne laissez point vainement évaporer le parfum de ces suaves tendresses : recueillez-le comme le plus précieux qui soit. Vous l'avez vue ; sa douce image vous rendra le calme dont vous avez besoin. Quand vous viendrez, et que cela soit vite, nous causerons d'elle et rien que d'Elle : vous me le promettez, n'est-ce pas ? D'ailleurs il ne pourrait en être autrement ; Jeanne est votre fiancée, c'est moi qui vous la donne, et en vous la remettant, je vous offre le meilleur de ma pensée,

elle vous comblera de toutes les joies qui peuvent et doivent récompenser tout le bonheur que je vous dois. Venez au plus vite, j'ai mille choses à vous dire sur cette enfant de mon cœur, car Jeanne n'est pas ma fille ! Toutes mes affections en elle et par elle !

BLANCHE WERNER.

Ce n'était point un mauvais rêve ! Blanche était perdue pour toujours : mon cœur le pressentait aussi bien que ma raison. Ainsi qu'elle le disait elle-même, une barrière infranchissable se dressait entre nous et cette barrière c'était elle qui l'avait élevée. Pourquoi ! aucun nuage n'était venu obscurcir l'astre de notre ciel, et tout à coup, un orage imprévu, aux conséquences irréparables me renversait de mon piédestal, détruisant subitement l'échafaudage de mes joies. Comme un naufragé s'accroche aux dernières épaves que le courant lui jette, je me cramponnais à de fugitives lueurs d'espoir. Hélas ! bientôt la réalité revenait implacable. Blanche s'était jetée à cœur perdu dans mon amour, sans réticence, sans arrière-pensée. Elle m'avait dit : « Me voici, je suis tienne ! » et aucune puissance ne l'eut arrêtée dans ce sacrifice volontaire ; aujourd'hui elle me disait dans toute l'altitude de son affection : le passé est ; l'avenir auquel vous croyez ne sera plus ! il ne fallait plus penser à la faire revenir sur sa décision. Les femmes de cette nature, généreuses autant qu'aimantes, n'ont jamais recours aux petits moyens ni aux attermoissements, cette menue monnaie des femmes coquettes sans passions véritables, au moyen de laquelle elles mentent à elle-mêmes et à leurs amants pour se préparer une sortie ! Blanche s'était abandonnée sans réserve à un amour profond, elle se jetait d'elle-même dans un isolement volontaire ; sa décision était irrévocable. Je la connaissais assez pour n'en point douter. Maintenant, quel mystère y avait-il dans la naissance de Jeanne, car elle m'avouait qu'elle n'était point sa fille ! Par quels sentiers était venue cette jeune fille pour s'interposer d'une façon aussi triomphante dans la voie fleurie d'un amour partagé ! Blanche et Jeanne, ces deux noms étaient donc fatalement liés à ma destinée. Celle que j'avais aimée et que j'aimais encore de toutes les forces

d'une nature neuve et puissante me disait : Tu aimeras la nouvelle venue et cette nouvelle venue insouciant de ce qui se préparait, des orages, peut-être, qui allaient troubler sa vie, se précipitait soudainement dans mon existence, prête, elle aussi, à agiter mon repos. Abattu par ce coup imprévu, je cherchai à ressaisir les lambeaux de cet amour qui m'avait ouvert la vie et je chassais de toutes les forces de mon âme l'image si suave, en sa native chasteté, de celle que Blanche appelait une nouvelle aurore ! C'en était fait ! Je pouvais jeter un crêpe sur celle que j'appelais Poésie brune. Allais-je épeler les premiers mots de Poésie blonde et allais-je trouver la tempête sur ce lac dont la surface était si bleue ?



XVIII



'AVAIS hâte de revoir Mme Werner. Elle me reçut avec ce calme intérieur que donne l'accomplissement d'un devoir. Elle s'était imposé une tâche ; cette tâche était accomplie non toutefois sans que son cœur en fût meurtri, mais le sacrifice était consommé. Je ne vis point en elle de ces pruderies affectées par ces bourgeoises qui se sont donné le genre de prendre un amant, s'imaginant en cela singer les grandes dames et qui à l'approche d'un jubilé quelconque ou des pâques prennent des airs effarouchés, deviennent rugueuses et cela pour recommencer après avec un autre. En ces cas-là, c'est toujours un visage nouveau qui bénéficie de leur austérité de quelques jours. Après avoir menti à leur amant, elles mentent à Dieu pour tromper de nouveau une nouvelle victime. Chez Blanche rien de pareil. Elle fut tendre, affectueuse comme aux jours envolés ; en femme sûre de son cœur et ferme en ses résolutions, elle ne se tint point sur une réserve affectée. Point une allusion au passé ; pas une réserve pour l'avenir. Ce fut l'amie sincère, au dévouement inaltérable, me tendant la main. Elle m'eût ouvert les bras pour pleurer toutes les larmes de mon cœur si j'eusse sollicité ces bras consolateurs. Et chose certaine, j'eusse trouvé les bras de l'amie incomparable et non les bras de l'amante. Ces bras elle les eût fermés sur la douleur vraie avec un

abandon consolateur. En la revoyant après la lettre qu'elle m'avait écrite, je compris tout. Faire un retour sur le passé, c'était chose impossible ! L'embarras seul fut de mon côté, et avec ce tact de femme qui a vécu ses heures d'amour, elle le dissipa vite. Elle comprima les battements de ce pauvre cœur et ce fut l'amie, la sœur tendre réconfortant par de douces tendresses une âme à bout de forces. Elle prit à tâche, s'il venait une séparation, de faire regretter l'amie, mais elle laissa obscurément cachée la maîtresse. Elle parla de moi, de mon avenir, du bonheur de la vie de famille, la seule vraie : celle qui vous fait vieillir auprès de la femme aimée et entouré d'enfants qui sont comme la rénovation de votre vie, ce lien plus indélébile que le oui sacramentel. Elle me parla de Jeanne. Jeanne portait bien son nom ; mais elle n'était point sa fille ni celle de M. Werner. J'éprouvai un soulagement indicible en écoutant ce dernier aveu. Blanche avait eu pour amie intime la comtesse de R... qui, deux jours après sa sortie du couvent, s'était mariée au comte de R... un homme qu'elle ne connaissait nullement, mais qui, par la famille, se trouvait attaché à une illustre famille de France. La jeune fille devint femme sans connaître l'amour. Aussitôt son mariage, elle se trouva lancée dans le monde des fêtes et des plaisirs : tantôt à Vienne, tantôt à Paris. Son immense fortune jointe à celle de son mari lui donna une liberté d'autant plus dangereuse, que le comte R... attaché au corps diplomatique, était pour elle plutôt un mari qu'un amant. Or, de cette liberté absolue unie à un vide extrême du cœur, il advint une liaison ; liaison fort cachée du reste et qui ne fut connue que de Blanche son amie intime. Son mari était alors ministre plénipotentiaire à Stockolm. Sentant qu'elle ne pourrait bientôt plus cacher les suites de cette liaison, elle vint à Paris et elle mit au monde, aux environs de Paris, une fille inscrite sous le nom de Jeanne de Werner, le nom de son amie. Rappelée presque incontinent auprès du comte à Stockolm, à peine remise de ses couches, elle partit pour la Suède. En s'éloignant, elle avait confié Jeanne à M^{me} Werner en lui faisant promettre de ne jamais l'abandonner, puis elle avait, par acte notarié, assuré à cette enfant une somme de trois cent mille francs sur sa fortune personnelle. En outre, elle avait fait promettre à Blanche de s'assurer du consentement de M. Werner et d'appeler Jeanne sa fille. Jeanne ne devait connaître pour mère que M^{me}

Werner. Celle-ci avait du reste rempli à son égard tous les devoirs que ce titre auguste impose. Le secret ne devait être révélé à la jeune fille que plus tard dans un cas grave que la comtesse elle-même indiquerait. Après avoir couvert de ses larmes cette innocente créature, ce fruit de l'amour, que le monde eût rejeté sans toutes ces précautions, elle partit. La comtesse R... ne revit point ce gage de ses tendresses ; en arrivant en Suède, elle fut prise d'une fièvre maligne et huit jours après elle était morte. Le comte R... n'a jamais soupçonné le secret de sa femme. Quant au legs de 300,000 francs de sa femme, il avait été fait à une amie d'enfance, M^{me} Werner, qui par un fidéicommiss, devait le reporter sur la tête de l'orpheline. Au surplus, cette fortune devait retourner à la famille de la défunte et le comte ne s'en inquiéta pas autrement. Telle était en quelques mots l'histoire de Jeanne. Blanche l'avait tirée de nourrice pour la mettre aux Oiseaux où elle était encore. C'est de là qu'elle devait sortir, elle aussi, pour se marier. « Mon ami, ajouta M^{me} Werner, vous aimerez Jeanne comme pas une autre femme, vous l'aimerez avec toutes les tendresses d'un cœur sincèrement épris, car elle est belle, bonne et elle vous rendra cet amour au centuple ; elle a au fond du cœur une religion solide et éclairée et elle vous apportera un cœur rempli de candeur et de dévouement. » Et, comme je secouais mélancoliquement la tête en pensant à un passé qui s'écroulait si brutalement, elle reprit : « Le sacrifice n'est pas pour vous, croyez-le bien ! C'est votre plus tendre amie qui vous le dit, donnez-moi la main et pensez un peu à cette chère et délicate enfant qui ne sortira de là, que pour vous tendre sa loyale et virginale main ; songez à elle qui – n'aura que vous dans le monde. Ah ! je ne la plains pas, car je vous connais, et je sais que, lorsque vous la connaîtrez, vous l'aimerez de toutes les ardeurs de votre sang. Croyez bien que si je ne vous aimais pas, je ne vous donnerais pas ma Jeanne ! C'est un dépôt sacré qui m'a été confié ; et pour son bonheur, je la remets aux mains de mon meilleur ami. Je vous la confierai pure et préparée aux plus grands dévouements ; ayez soin de cette fleur éclore dans l'isolement. Soyez son soleil, qu'elle s'épanouisse encore aux rayons de votre amour et elle fera votre gloire comme aussi votre consolation ! Dites-moi, mon ami, vous l'aimerez comme elle le mérite, n'est-ce pas ? Vous la verrez dans quelques jours ici et vous vous ferez aimer d'elle, car je ne veux

pas qu'elle se marie sans donner son cœur. Vous ne pourrez la voir sans l'aimer, et peut-être sa blonde image a-t-elle déjà passé devant vos yeux. Vous ignorez peut-être encore l'état de votre cœur : vous me jureriez peut-être et cela avec une conviction absolue, que vous ne l'aimez pas tandis que son image est déjà au fond de votre cœur. Qu'elle y demeure donc, cette séduisante image ! c'est elle seule que, désormais, vous devez aimer et c'est son nom béni qui doit toujours sortir de vos lèvres. »



XIX



'ÉTAIS comme fasciné par la parole entraînante de Blanche ; je ne trouvais pas un mot à répondre, et je baissais la tête ainsi qu'un coupable. Malgré moi, l'image de cette pure enfant passait devant mes yeux comme un mirage. Malgré moi, je sondais mon cœur et je me demandais si réellement le nom de cette jeune fille y était déjà. Puis, je me débattais contre cette idée que je regardais comme sacrilège en pensant à Mme Werner, et mes yeux se levaient vers elle. Blanche n'eut pas l'air de s'apercevoir du combat qui se livrait dans mon âme ; elle me prit les mains et me dit : « Jeanne sort des Oiseaux dans huit jours ; venez ce soir, venez demain, venez tous les jours, que nous parlions d'elle ! » Elle aussi, la pauvre femme, souffrait ! Elle piétinait sur son cœur avec une âcre volupté ; mais elle avait fait abnégation de tous ses sentiments, demandant à Dieu seul ses consolations. En ce qui me concernait, les ressorts de ma volonté étaient comme détendus ; il y avait dans mon état de la douleur qu'envahissait par instants un bien-être indéfinissable : le souvenir de Blanche me brûlait, le nom de Jeanne m'environnait de clartés douces. J'étais affaissé. La secousse s'était produite instantanément, et j'étais étonné moi-même de mon état de torpeur. La vérité a cela de beau et en même temps d'inexorable, c'est qu'elle

s'impose en dépit des tergiversations de l'esprit passionné. Le passé, qui hier encore pouvait être l'avenir, était faux parce qu'il ne pouvait pas durer ; le présent, l'avenir, tel qu'il s'offrait, c'était la vérité, parce que sa durée était, ou du moins devait être celle de la vie. Tout justifiait à mes yeux ce qui me paraissait et était, en effet, une volte-face en amour ; je me disais que j'aimais Jeanne parce qu'elle était une représentation de Blanche ; que cette femme si aimable avait reversé sur elle toutes ses tendresses, qu'en un mot je l'aimais parce qu'elle était aimée par celle que j'adorais. Triste raisonnement de la passion qui se fait jour et qui cherche à se justifier par tous les mauvais moyens possibles. De fait, ainsi que le cours d'un torrent jaillissant en filet microscopique à son début pour rouler plus tard tumultueusement ses eaux que rien n'arrêtera, une passion nouvelle commençait à sourdre timide et ombrageuse dans mon cœur, pour ensuite envahir tout mon être et absorber d'une façon absolue ma pensée. Ma destinée le voulait ainsi ! Huit jours après cette explication avec Mme Werner, quand je revis Jeanne, avenue de l'Impératrice, je l'aimais. Combien dut souffrir Blanche en voyant ce cœur qu'elle avait revendiqué pour elle se tourner vers l'astre naissant et se chauffer sous ses rayons. Peut-être n'avait-elle pas cru à une réalisation aussi rapide de ses espérances. Sous l'ange il y a la femme, et aucune femme ne voit de gaieté d'âme une rivale lui ravir un cœur dans lequel elle a mis toutes ses complaisances, quand bien même elle a sciemment préparé cet abandon. La femme se regimbe malgré elle, et si elle a de la religion, elle s'humilie aux pieds de Celui qui pardonne tout, parce que sa miséricorde est infinie ; mais elle se regimbe, quitte pour se faire pardonner encore cette condescendance à l'aiguillon de la chair, à se dévouer encore davantage au bonheur de celui qui l'abandonne et à celui de celle qui la vole ! Blanche eut donc toutes les angoisses d'un cœur déchiré ; mais son âme triompha et elle fut d'une bonté extrême pour l'orpheline qui, naïvement, ouvrait son âme aux aspirations d'un amour qu'elle inspirait et que sa tendresse native commençait à partager. Peut-être Blanche avait-elle espéré, tout en la redoutant, une lutte longue et pénible ! Hélas ! ce qu'elle vit immédiatement, – et une femme qui a aimé ne s'y trompe pas, – elle vit, dis-je, non un caprice, mais toutes les flammes de l'amour. Les femmes les plus passionnées et de sentiments

élevés pardonnent le caprice de la chair en ses extravagances les plus étranges ; mais elles succombent sous l'infidélité du cœur. Jusqu'à un certain point, elles s'expliquent ces perturbations cérébrales, ces appétits inconstants et vagabonds de la nature masculine, – c'est la maladie sociale inhérente à l'homme – et en vain lutteraient-elles contre. Par contre, elles se brisent contre le délaissement du cœur. Blanche avait, au point de vue du devoir, voulu la mort de cette passion qu'elle m'avait inspirée : quand elle la sentit morte avant l'heure qu'elle croyait lointaine, elle dut percevoir en son être ce qu'on appelle les affres de la mort ! Sa vie était terminée. Toutefois, comme je l'ai dit plus haut, elle puisa dans la religion des forces surhumaines ; et la tendre affection dont depuis j'ai encore senti toute la profondeur, ne nous fit pas défaut un seul instant. Jeanne était trop pure et trop candide pour s'apercevoir de ce qui se passait dans le cœur de celle qu'elle croyait être sa mère. Peu à peu, avec une grâce pudique exempte de pruderie, elle s'abandonna au charme nouveau, d'aimer et être d'aimée. M^{me} Wernerre doubla de tendresse pour elle, et jamais mère ne prépara le mariage de sa fille avec une sollicitude plus méticuleuse. Quelquefois elle me disait : « Vous la rendrez heureuse, je le sais, mais je veux qu'elle sache se faire à elle-même son bonheur en vous rendant heureux. » Elle ajoutait en souriant : « Je la prépare au grand acte ; mais après, vous serez chargé du catéchisme de persévérance ! »



XX



LUSIEURS fois j'avais demandé à Mme Werner s'il ne serait pas bon d'instruire Jeanne de sa naissance, elle m'avait répondu qu'il n'était point temps encore ; que les intentions de la comtesse étaient précises à cet égard. Que m'importait le fait après tout, que cette orpheline qui n'aurait bientôt que moi pour unique affection considérât Blanche comme sa mère ? Il me restait à savoir le rôle que le mari de Mme Werner avait joué dans cette affaire. Jeanne l'appelait monsieur ! Ballotté entre mes deux amours, ayant subi comme un homme à demi-éveillé les explications de Mme Werner, je n'avais pas songé à l'interroger sur la part active ou passive de son mari dans l'enchevêtrement de cette naissance. Dès que je fus certain de mon amour pour Jeanne, je résolus de m'en ouvrir à sa mère adoptive. Une frayeur traversa mon esprit : j'avais peur que le banquier allemand ne fût son père. J'eus comme froid dans tous les os en songeant à cette éventualité. Cette condescendance de la femme à servir de mère à cette enfant qui portait le même nom qu'elle n'était-elle pas le fruit d'une obéissance passive aux ordres de son mari ? Blanche ne pouvait m'avoir trompé ; cette seconde idée, la vraie, effaça la première. Cependant, de temps à autre, les inquiétudes me revenaient. M^{me} Werner voyant des préoccupations

assombrir mon esprit, alla au devant de mes désirs : tout ce qu'elle m'avait dit au sujet de la jeune fille était parfaitement exact : M. Werner avait accepté sans faire d'objection cette complicité de sa femme pour sauver une amie. Peut-être avait-il ses vues ? Peut-être cette similitude de nom qui ne pouvait que fortifier Jeanne dans la croyance que sa femme était sa mère, concourait-elle à un but connu de lui seul ? La jeune fille savait que M. Werner ne lui était rien, elle n'avait jamais interrogé Blanche sur le reste. « Voilà, me dit Mme Werner, toute la vérité sur cette naissance et sur cette parenté ; et, s'il y a d'autres secrets, ajouta-t-elle en souriant, ils ne concernent pas la chère enfant. » Il y avait un autre secret ; mais ce n'était point son secret à elle seule ; voilà pourquoi M^{me} Werner ne me le révéla point. Je vivais trop étroitement dans son intimité pour savoir ce qui se disait dans le cercle même des intimes. Seul, l'ami aide de camp de l'empereur que j'avais présenté à Werner me demanda un jour si je le connaissais bien. Certes, bien des côtés de cette nature sournoise m'échappaient, et m'échappaient d'autant plus absolument que je ne m'étais senti aucun goût pour l'étudier. Qu'était-il pour moi ? Une ombre indéterminée dont je constatais parfois la présence. Cependant je lui répondis ce que je pensais de cet homme et qu'en effet je croyais le connaître.

– Bah ! me dit-il, qui jamais saura ce que c'est qu'un Allemand ! Un esprit très sagace à ses heures a dit : « Grattez le Russe, il restera le Cosaque ! » Moi je vous dis : Grattez l'Allemand, il restera l'Allemand ; c'est-à-dire un être indéchiffrable qui, sous une apparence de bonhomie, cache tous les instincts de l'animal dit loup-cervier. Pour arriver à son but, il boira toutes les humiliations, toutes les hontes, il subira l'outrage momentané de son nom s'il a l'espoir de se relever victorieux et de prendre dans ses filets ceux qu'il guette. Votre M. Werner, qui semble m'honorer de son amitié, est de ce nombre. Il a un but que je ne devine point encore ; mais, à coup sûr, il en a un. Ce n'est point la fortune, il est fort riche, ses opérations à la Bourse sont toujours heureuses, il a une sagacité tellement étonnante qu'on le dirait dans le secret des dieux ! il prévoit la hausse ou la baisse absolument comme s'il était ministre des affaires étrangères, ayant un œil ouvert dans le cabinet de l'intérieur.

– En effet, lui répondis-je, Werner est un homme bizarre, intelligent et positif ; mais je ne lui crois point des vues ultérieures aussi profondes que celles que, bien qu’inconnues, vous lui supposez. Puis, quelles seraient-elles ?

Je m’étais depuis longtemps isolé dans mon amour et ce qui ne touchait point à ma passion était comme des épisodes de roman. Je ne m’en occupais pas. Depuis que l’image de Jeanne occupait mon cœur et mon esprit, cette absorption continuait. Un instant, la catastrophe de mon ancienne passion m’avait rejeté sur la terre, et bien qu’encore étourdi par ma chute et saignant de ma blessure, je m’étais relevé pour aspirer un amour nouveau qui ne devait finir qu’avec ma vie, puisque le monde et Dieu devaient le sanctionner. Or cet amour nouveau, profond et vrai, accaparait de la façon la plus intense toutes mes facultés observatrices.

Mon ami garda quelques instants le silence, puis il me demanda subitement :

– Werner est-il bien son nom ?

Cette question me frappait en plein visage et répondait à la révélation que m’avait faite Blanche au sujet de la naissance de ma future femme : elle me produisit un étonnement profond. Je ne pouvais communiquer à mon ami la révélation de M^{me} Werner ; mais cette question ne laissait pas que de jeter une perturbation dans mon esprit ; Blanche ne m’avait-elle pas dit qu’il y avait un autre secret qui n’était point le sien !

– Que sais-tu ? lui dis-je.

– Rien de positif, mais on m’a dit, entre haut et bas, que Werner était un nom d’emprunt et qu’il cachait une haute personnalité tudesque. – Voilà ce que je sais, ajouta-t-il ; quoi qu’il en soit, Werner, si Werner il y a, prend un intérêt bien grand aux affaires de la France ! Il s’est rendu l’année dernière à Biarritz alors que l’empereur s’y trouvait et il affectionnait la société des officiers généraux. Il est lié avec monsieur de Bismark, car je sais qu’il avait de fréquentes entrevues avec ce dernier alors que le comte est allé conférer avec Napoléon et que le nom de la Belgique a été mis en avant et a occupé pendant un certain temps le monde diplomatique. Tout cela, dit-on, sont des bruits, il est vrai ; mais il n’y a pas de fumée sans feu ! Sous l’enveloppe du banquier, y aurait-il un diplomate *in partibus* ?

Quelques jours après cette conversation, dans les cercles diplomatiques, on parlait de tiraillements entre le cabinet des Tuileries et celui de Berlin,



XXI



AU BE nouvelle, sous les traits de Jeanne, avait rejeté dans un lointain souvenir les rayons du soleil passé. J'étais tout entier livré à cet amour nouveau et mon cœur jouissait d'un indicible bien-être. Blanche avait accepté la situation, et avec le dévouement le plus absolu, elle s'abandonnait : résignée à faire le bonheur des deux êtres qu'elle aimait le plus au monde. Elle mettait elle-même un empressement fébrile à hâter cette union qui devait pour elle mettre une barrière infranchissable entre l'ancien et le nouveau. Elle appelait de tous ses vœux l'accomplissement irrémissible du sacrifice. Pour moi, j'étais désireux comme elle d'appeler mienne cette belle et innocente créature si bonne et dont la beauté illuminait si vivement ma vie. Cependant, je voyais ma fiancée pendant de longues heures chaque jour, et je jouissais sans trop d'impatience de ce bonheur charmant, calme et doux si propice aux suaves rêveries d'avenir. J'aurais d'une façon inconsciente et d'une façon égoïste, sans songer aux tortures de la belle âme qui se vouait si tendrement à notre bonheur, continué encore quelque temps à suivre ces sentiers fleuris, si Mme Werner ne m'eût presque enjoint, avec cette autorité quasi maternelle qui lui donnait un charme si pénétrant même dans ses injonctions, de hâter une solution qui, ajouta-t-elle, devait me tenir à cœur.

J'acquiesçai sans peine à son désir et je me préoccupai d'arrangements d'intérêts indispensables. J'étais seul au monde, je n'avais de conseils à prendre de personne, je n'avais qu'à agir de mon chef. Nous fûmes sans peine d'accord sur la question des intérêts, que Mme Werner débattit en mère prudente pour le bien de l'un et de l'autre. J'avais une modeste aisance personnelle amplement suffisante pour moi seul, mais qui eût été la gêne pour un ménage. Quant à la fortune de Jeanne, dont les intérêts s'étaient encore accrus pendant douze ans, elle nous permettait de vivre à l'abri des inquiétudes de la vie. Comme la fortune se trouvait en totalité du côté de la jeune fille, je désirais que le contrat fût, comme au vieux temps, fait sous le régime dotal. Je ne prenais pas de précaution contre moi-même ; mais je voulais témoigner que si j'aimais la jeune fille, c'était pour elle-même. Blanche consentit à mon désir, bien qu'elle le regardât comme un enfantillage. Mon mariage avec M^{lle} de Werner fut officiellement annoncé aux différentes personnes qui fréquentaient l'hôtel Werner. Jeanne paraissait heureuse. C'était l'enfant au bord de la grande route de la vie, pour lequel tout est rose, et qui sur la grande voie poussiéreuse ne voit encore que des fleurs à cueillir. Moi aussi j'étais heureux : ma jeunesse toute sombre et privée d'affections s'était tout d'un coup ensoleillée par le regard de deux femmes : la première m'avait initié à toutes les tendresses passionnées, la seconde venait à moi confiante, remplie d'innocence, me promettant toutes les joies de l'avenir. La dernière venait créer ma vie par un lien indissoluble ; c'était la pierre sacrée de la fondation de la famille, le seul état social capable d'apporter le bonheur à l'homme. Je n'avais certes pas été ce que l'on appelle un viveur, mon enfance avait été comme ascétique et, au sortir de l'adolescence, je m'étais réfugié dans un premier et unique amour qui me conduisait jusqu'au seuil du mariage. Je n'avais donc ni usé mon cœur ni flétri ma vie. J'arrivais au mariage avec toutes les illusions d'une verte jeunesse demandant à donner beaucoup parce que mon cœur était plein. Eh bien ! l'heure approchant, je me sentais des timidités d'enfant. En face de cette vierge pure et sainte, j'avais des frissonnements d'appréhension. Je me trouvais indigne d'elle, et mon cœur qui sentait son volume immense et était doué de forces intarissables, se trouvait à l'étroit dans ma poitrine, et palpitait d'effroi. J'aurais voulu apporter à cette femme

la virginité des désirs comme la virginité de mon âme, et fouillant jusqu'aux plus profonds replis de mon être, je comprenais que je ne lui apportais que la virginité des sentiments. En effet, c'était par ce seul côté que je m'offrais à elle pur de toute souillure : en effet, les sensations que j'éprouvais pour elle étaient toutes nouvelles ! Que dirai-je ? mon union avec elle, c'était pour ainsi dire la première communion de l'amour, et je ne me sentais pas assez préparé. Ce n'était plus cet amour inexorable qui, comme la foudre, avait embrasé mon cœur lorsque j'avais rencontré Blanche : c'était l'amour avec tous ses chastes et insondables mystères. Plus la belle enfant se rapprochait de moi par le fait du terme arrêté pour la possession, plus je me sentais petit et tremblant. Comme les êtres surabondamment riches répandent leurs largesses à profusion sans avoir l'air de donner, et, ce qui vaut mieux encore, sans croire qu'ils donnent, elle se livrait au doux sentiment qui l'animait, presque humble, abandonnée, sans pruderie, heureuse de la sérénité qu'elle répandait autour d'elle.



XXII



ADAME Werner me pressait. Aux questions que je lui faisais sur ce sujet, elle répondait qu'elle avait hâte de voir sa Jeanne heureuse. Un jour elle ajouta « et efficacement protégée ! » Hélas ! De concert avec elle, j'arrêtai rue de Lisbonne un appartement que je fis meubler avec tout le soin requis pour recevoir la femme aimée. Les appartements consacrés à ma femme furent l'objet d'un soin spécial. Sa chambre, qu'elle ne devait voir que le soir même de son mariage, devait être pour elle une surprise. Blanche m'aida à ravir afin que les moindres riens de ce temple sacré fussent des strophes chantantes aux yeux de l'aimée. Grâce à elle, je parvins à faire un tabernacle dans lequel la chère âme pût se perdre à l'infini dans l'immensité de ses blanches théories. Lorsque tout fut prêt, Jeanne visita l'appartement à l'exception de sa chambre. Elle eût cependant bien voulu l'entrevoir ; mais il n'en fut rien ; M^{me} Werner elle-même fut inexorable. Je m'aperçus que Blanche elle-même, en entraînant la jeune fille loin de cette chambre dont le mystère l'attirait, était émue. Alors moi aussi j'eus un retour vers le passé ; je songeai aux jours envolés et je pensai que l'avenir, tout fleuri qu'il paraissait être, était, lui aussi, tout rempli d'insondables mystères. Je fus tiré de ma rêverie par de douces paroles que la jeune fille prodiguait à sa mère.

Celle-ci n'avait pu retenir une larme. La pure jeune fille pensait que celle qui avait pris soin de son enfance était triste en réfléchissant que dans quelques jours elle allait être privée de sa fille, et elle la consolait avec le regard. Blanche buvait la coupe jusqu'à la lie ! Elle reprit vite sa sérénité, ma fiancée son enjouement. Moi seul, je demeurai plongé dans un monde de pensées. Le passé est le passé ; mais que sera l'avenir ? Nous étions dans les derniers jours de juin de la lugubre année de 1870. Notre mariage avait été fixé aux premiers jours de juillet. Des bruits très sérieux de l'immixtion de la Prusse dans les affaires d'Espagne circulaient déjà et causaient une émotion réelle dans Paris. La candidature d'un Hohenzollern au trône de Castille s'affirmait de plus en plus, et le cabinet des Tuileries, ému à bon droit des prétentions tudesques, avait envoyé déjà des notes diplomatiques à son représentant à Berlin. Les véritables points noirs dont il avait été question antérieurement reparaissaient à l'horizon menaçants et presque inéluctables. Tout absorbé que je fusse dans la vie à deux qui semblait s'ouvrir si radieuse devant moi, ces bruits ne manquaient pas de m'arriver. De temps en temps même, la grande note ardente de la voix de la patrie venait tinter sonore et bruyante parmi les tendres et douces notes de la voix de l'aimée. C'était le clairon dont la voix stridente étouffait les doux sons du hautbois. Tous ces bruits arrivaient menaçants à l'hôtel Werner. En une journée, l'abattement de Blanche devint indéniable. Chaque fois que son mari apportait une nouvelle du dehors elle tremblait. Lui n'avait jamais été si causeur. Il ne croyait pas à un danger prochain, mais sa figure s'éclairait en maintes occasions lorsque la conversation s'arrêtait sur l'idée d'une lutte prochaine. Cependant il devenait plus affable. Son sourire était plus mauvais que ses brusqueries et son manque de savoir-vivre. Mais alors j'y prenais peu garde ; le miroir de mes yeux n'était-il pas les grands yeux d'azur si pleins de promesse de ma Jeanne ? Tous ces souvenirs me reviennent aujourd'hui précis et ineffaçables. M. Werner aussi avait hâte de l'accomplissement du mariage ; lui aussi semblait compter les jours. Au fond, peu lui importait que notre amour fût plus ou moins tôt couronné ; une idée plus profonde le préoccupait : et cette jeune fille qui ne lui était rien, ne touchait ni à ses espérances ni à ses craintes. Enfin, le bienheureux jour pour mon âme avide et anxieuse arriva ! C'était le 10 juillet. Je ne puis me

défendre d'ébaucher ici le portrait de cette séraphique créature que le ciel et les lois sociales allaient me donner. Quel orgueil au fond de mon cœur ! Ce jour-là, ce fut une extase pour ceux qui la virent. Sa tête blonde et idéalement suave émergeait d'une robe de faille blanche relevée par derrière par des retroussis retenus par des nœuds de fleurs d'oranger naturelles et qui la déshabillait sur les reins outre mesure. Mais c'était la mode ! Ses cheveux aux ondes flavescentes couronnaient divinement en tortil luxueux ce visage angélique plutôt rose que pâle et d'un velouté si accompli qu'on eût dit une rose thé carminée par un brûlant baiser de soleil. Ses yeux bleus comme les porcelaines opaques japonaises souriaient de bonheur, semblables à ces myosotis éclos du matin dont le bleu lutte fièrement avec le bleu de la coupole céleste par un beau jour. Des lèvres ioniennes, veloutées comme à plaisir par un peintre invisible qui se serait servi du sang des fraises, vierges de tout baiser humain, humides de la rosée de son cœur, attiraient le regard ainsi qu'un fruit rouge. Son menton charmeur, si chaste en sa coupe sobre, annonçait la femme avec tous ses enchantements. Le buste, modelé comme par un sculpteur, dans son enveloppe de soie blanche, évoquait sur les lèvres ces trois mots latins : *Jan matura Virgo*. Toutes ces splendeurs me reviennent encore ainsi qu'après un affreux cauchemar voltige devant vos yeux une vision céleste. Qu'avais-je fait au ciel pour être le fiancé d'une telle créature ? Jamais, dans le cours de ma vie, mon imagination vagabonde ne s'était créé un semblable modèle.

Cependant c'était bien elle qui ce jour-là prononça le mot oui ; et, je le sais, elle le dit du fond de son cœur, se livrant tout entière dans ce consentement exigé. Toute cette journée, contrairement à ce qui arrive en pareil cas, fut une journée de joie. Je vivais par la contemplation. Mes destinées étaient fixées. Que me faisait le monde ? Jeanne rayonnait, et mes yeux, constamment fixés sur ce soleil éblouissant, n'aspiraient à rien autre. M^{me} Werner avait voulu que le déjeuner se passât chez elle. Les événements qui menaçaient à l'horizon avaient empêché de réaliser, du moins pour le moment, le voyage projeté. Plus tard nous partirions en Suisse vivre à deux de notre amour. Le soir il y eut fête à l'hôtel Werner, et quand j'en sortis, vers les minuit, sur un signe de Blanche, ce fut pour conduire ma femme chez moi.



XXIII



me Werner avait tout réglé ; les domestiques avaient été congédiés jusqu'au lendemain. Enfin Jeanne, accompagnée de Blanche, entra dans la chambre qu'elle avait eu tant envie de voir. La porte se referma sur les deux femmes et je restai seul dans le boudoir contigu au cabinet de toilette. Demeuré seul, un monde de pensées m'assiégea, et par cette bizarrerie qui fait de notre vie une phase si décousue parfois, cependant si logique, quant au but, je songeai à Blanche. Pauvre femme ! elle accomplissait son sacrifice comme une martyre des premiers siècles ; elle retournait le scalpel dans son cœur, afin de le faire bien mourir. C'était elle, elle que j'avais si profondément aimée et qui m'avait donné tous les trésors de son immense amour, c'était elle qui mettait au lit ma femme bien-aimée ! Aux femmes dont la pensée ne saurait admettre cet excès d'abnégation, cette folie sublime, je dirai : aimez et vous croirez ; l'amour fait mourir comme il fait vivre, mais quand il fait mourir, il jette en mourant le cri du pélican dans la solitude, qui s'ouvre le flanc pour ceux qu'il a aimés. Je restai longtemps ainsi absorbé dans ma pensée. Puis l'image de Jeanne se dressa frémissante, et je sentis par avance courir sur mes lèvres des enivrements mystérieux.

Je soulevai la portière ; la porte n'était point fermée, je la poussai. La chambre était doucement éclairée, Jeanne était seule.

Blanche s'était enfuie. Je n'avais pas eu son adieu. N'était-il pas tout entier dans l'action qu'elle venait d'accomplir ! Ma bien-aimée, nichée dans des flots de batiste et de dentelles, me regardait venir. Ses lèvres ébauchèrent un sourire ineffable ! Je me jetai à genoux aux pieds du lit et prenant sa main d'enfant, je la couvris de baisers et de larmes !



XXIV



ous fûmes deux jours sans retourner à l'hôtel Werner. Nous passions par toutes les phases et par tous les degrés de l'amour. Ces joies si nouvelles, si inénarrables, nous les prolongions avec délices et tout le monde, en dehors de nous, s'était abîmé dans un oubli complet. A chaque heure nouvelle, Jeanne me révélait une nouvelle tendresse de son âme. Au souffle de mon amour brûlant, le frais bouton s'éclosait, devenait rapidement fleur et chaque pétale à chaque heure acquérait un parfum plus intense. Mais, passons sur ces heures si vite envolées dont le souvenir me lacère d'autant plus cruellement que le bonheur a été plus grand !

« ... Il n'est pire douleur
« Qu'un souvenir heureux dans des jours de malheur. »

A elle aussi quelles sont ses pensées ? Elle avait cru aussi son bonheur éternel !

Deux nouvelles bien inattendues nous guettaient à notre première sortie et nous firent rentrer avec brutalité dans la vie commune. L'hôtel Werner était fermé et les hôtes partis de la veille. Que signifiait ce départ subit ! Notre stupéfaction était au comble.

– Qu’a dit ma mère ? demanda Jeanne. Quand revient-elle ?

Le portier, un Allemand aussi, eut un mauvais sourire.

– Monsieur, clama-t-il, en s’adressant à moi, ne sait donc pas que nous allons avoir la guerre et comme M. Werner est Prussien, il a dû prendre les devants et rejoindre au plus vite.

Il dit tout cela fort tranquillement et comme la chose du monde la plus naturelle.

– Mais enfin, lui dis-je, la déclaration de guerre n’est pas faite !

– Elle le sera ! répondit péremptoirement le gardien de la loge.

A l’emphase de ce valet, on eût juré qu’il était lui-même un des rouages du drame qui allait se jouer ! Nous avons, malheureusement pour nous, appris plus tard que tous ces mendiants et ces hobereaux à l’échine flexible, aux allures cauteleuses, aux tortils en paille et aux ventres faméliques n’étaient que les chaînons d’un immense Ténia créé pour épuiser le meilleur de notre sang.

Ma femme était attérée. Comment sa mère l’avait-elle laissée sans la revoir ! Si, au moins, il y avait eu une lettre ! Il y en avait bien une ; mais nous ne devons la trouver qu’en rentrant rue de Lisbonne. Nous revînmes de l’avenue de l’Impératrice : elle triste, moi inquiet. C’était pour Jeanne la première feuille de rose dont le pli lutinait sa quiétude. Pour moi, cette absence de Blanche était tout à fait explicable. Elle nous fuyait, elle me fuyait ! Sa tâche était remplie, elle avait bu jusqu’au fond de la coupe ; nous voir radieux vivant l’un de l’autre, contempler Jeanne, encore frissonnante des baisers mystérieux, m’entrevoir perdu dans l’extase d’un bonheur nouveau ; tout cela était au-dessus de ses forces ! Elle avait fui son tourment et son martyre. Je ne pouvais expliquer tout cela à ma femme, mais au fond de mon cœur, j’appréciais hautement sa résolution ; et je me réjouissais de ne pas l’avoir vue. Quant au départ de M. Werner, je ne le commentais point et je m’en souciais fort peu. Voici la lettre que Blanche nous adressait. Elle portait le timbre d’Altenberg (Saxe).

« Mes chers et bien-aimés enfants, je pars, je suis partie ; que mon souvenir vous reste ! Qui sait si jamais nous nous reverrons ? De grands événements vont s’accomplir. Ce que vous regarderez comme un coup de foudre est prévu depuis longtemps ! Hélas ! pauvre France ! Je l’aime

comme j'aime ma patrie, et je la vois de toutes parts cernée, pareille à une victime que l'on veut immoler ! Je le crains bien, en vain luttera-t-elle ! Mon départ subit est nécessité. Je n'ai point pu, je n'ai point voulu vous revoir ! Mais ma pensée sera toujours avec vous, vous n'en doutez pas. Ne me jugez pas, attendez ! Tant que je le pourrai, je vous écrirai et, à ce propos, j'ai une communication fort importante à faire à ma chère fille. Toutefois, il n'est pas encore temps ! Courage, tous les deux. Au milieu des épreuves qui vous attendent, vous serez un peu protégés par votre bonheur ; moi, je serai seule ; mais j'ai Dieu, et Dieu n'abandonne point les croyants ! Aimez-vous bien tous les deux ; que le monde soit en vous deux. Vous, mon cher ami, protégez celle que vous aimez et qui n'a que vous sur la terre : aimez-la du triple amour du père, de l'époux et de l'amant. Ainsi aimée, elle vous donnera toutes les consolations dont on a besoin dans la vie. Et toi, colombe aimée, résume toutes tes aspirations et toutes tes affections dans celui que tu as choisi et qui est digne de ton amour. Je ne puis encore vous dire où je pourrai recevoir de vos nouvelles, car je ne fais que passer par l'endroit d'où je vous écris. Ma pensée est toute entière avec vous. Je vous bénis tous les deux et je prierai pour vous et pour la France. Pauvres enfants ! pauvre pays ! »

Jeanne avait plusieurs fois pâli pendant la lecture de cette lettre d'adieux ; lorsque la lecture fut faite, elle se jeta dans mes bras et donna un libre cours à ses larmes. Pauvre enfant ! c'étaient les premiers pleurs de sa vie. J'aurais tout donné pour qu'ils fussent les derniers !



XXV



E ne pensais point alors que moi aussi je verserais des larmes amères et que mon cœur serait déchiré à jamais. La tempête grondait autour de nous, et, subitement, une tempête aussi terrible pour nous, car elle nous frappait l'un et l'autre en plein cœur, allait submerger notre bonheur à son aurore et avec lui tous nos rêves d'avenir. Sans prendre garde aux bruits qui agitaient le dehors, nous nous renfermâmes encore pour vivre de nous et par-nous. Peu à peu je parvins à rétablir le calme dans son esprit, et nous prolongeâmes autant que nous le pûmes cet isolement accaparant nos âmes d'une façon si absolue. Qui peut faire sa destinée ? Les bruits multiples, incohérents d'abord, puis précis, pénétrèrent chez nous. Paris avait la fièvre, la France aussi, et les pulsations précipitées de ce grand corps affolé troublèrent le recueillement que nous cherchions.

Quelques jours plus tard, c'était le 15 juillet, la France, attirée dans un piège habilement et de longue date préparé, déclarait la guerre à la Prusse. On se souvient encore de la frénésie qui s'empara de Paris. Frénésie si lugubre pour ceux qui savaient ! Mais combien peu savaient. Ce n'était point de l'engouement, c'était du délire ! Cette guerre ne fut pas une injustice impardonnable, comme les ennemis quand même du régime

gouvernant l'ont écrit, ce fut une maladresse. Nous avons fait sans nous douter ce que le plus fourbe des ennemis voulait. Napoléon III n'eût pas déclaré la guerre, que cette guerre nous était faite un an après. Et ceux-là qui se sont enthousiasmés à tort, il est vrai, quand le premier coup de clairon retentit, étaient aussi bons patriotes que ceux qui, à tout prix, sous prétexte de prudence, s'abritaient derrière le parlementarisme. Ce dernier camp est moins dangereux. Ces philanthropes, dans la mesquinerie de leur bon sens, combattent et cherchent à détruire le chauvinisme, cette jolie et féconde bêtise française, combattent pour leur peau et cherchent à mettre à l'abri leur ambition repue. Après ces terribles années de honte, de douleur, on sait quels ont été les patriotes ! Après l'affollement de l'enthousiasme ; l'affollement désespéré dans lequel les non philanthropes mouraient.

Nous étions sortis, Jeanne et moi, ce soir de triste date. Au milieu de toute cette griserie non payée, réelle et communicative, elle pressait mon bras avec une étreinte fébrile. » Qu'arrivera-t-il de tout cela ? » me disait-elle de sa voix attendrie. Et moi, consciencieusement et comme les autres, je lui répondais : « Nous serons vainqueurs ! » Jamais je n'avais soupçonné qu'autour de nous 50,000 Allemands, nourris et enrichis par nous, avaient sourdement préparé la mine qui allait faire sauter deux provinces et ébranler notre territoire entier !



XXVI



Nuage, quelque lourd qu'il soit, ne séjourne pas longtemps sur un front de dix-huit ans. Jeanne se rejeta tout entière dans l'amour qu'elle avait pour moi, et il me sembla que cet amour s'accroissait encore de l'isolement absolu dans lequel la plongeait le départ de celle qui avait pris soin de son enfance et de sa jeunesse. Elle me prodigua toutes les tendresses renfermées dans ce cœur neuf tout récemment ouvert, sous mon souffle passionné, à la vie d'amour pour laquelle toute femme est créée. Pour moi, certainement je la possédais absolument. A part le souvenir, il n'y avait plus rien entre elle et moi. Ainsi que Blanche l'avait écrit, j'étais son père, son mari, son amant. Je lui devais la protection du premier et je me sentais fier d'avoir à garder ce trésor ; je lui portais le respect du second, car je la révérais comme l'ange envoyé par Dieu pour m'aider à franchir les épreuves de la vie ; enfin, je l'idolâtrais comme le troisième, lui communiquant toutes les ardeurs brûlantes de mon sang, accumulant pour elle toutes les recherches, imprévues par sa candeur, de la plus sensible tendresse. A quelques jours de là, je conduisis Jeanne rendre visite à une de ses amies, mariée trois années avant elle, et qui, après avoir été élevée au même couvent, avait conservé pour ma jeune femme une amitié de sœur.

Mme de P... était fort entourée, de nombreuses amies remplissaient son salon. Je la saluai, et sur son instantane demande de lui laisser ma femme jusqu'au soir ; je me retirai pour revenir la reprendre vers six heures. C'étaient les premières heures depuis mon mariage que je me séparais d'Elle. Paris était rempli de bruits et de mouvement. On ne rencontrait qu'équipages militaires se dirigeant vers la gare de l'Est. C'était comme une fièvre sanglante qui s'était emparée de tous. L'Empereur venait de partir de Saint-Cloud pour se rendre à Metz.

Cependant déjà on s'inquiétait de la lenteur des opérations. Cette guerre, qui ne devait durer que quinze jours, tardait bien à tirer son premier coup de canon ! Mais toutes ces craintes vagues se perdaient dans la confusion générale. Chacun fabriquait des plans de campagne, et quelques-uns se disaient même informés de la marche probable de l'ennemi. Les Allemands que l'on rencontrait encore dans Paris prenaient des airs rogues ; et, de chien couchants qu'ils s'étaient montrés jusqu'alors, ils passaient à l'état de reîtres insolents ; ils imitaient le Kaiser et son séide. Mais au moins ceux-là savaient ! Nous ne savions rien encore, mais les défaites allaient marcher vite et nous faire connaître la profondeur de notre misère. La misère morale et matérielle, semblable à une chauve-souris aux larges ailes, planait sur la France entière et sur chaque toit en particulier. Le mien, ce toit béni qui m'avait donné tant de joies ineffables, était lui aussi touché par l'horrible ! Pensant à la France et à l'avenir indéchiffrable que lui faisait la situation actuelle, je gagnai l'hôtel de Mme de P... Ma femme s'était subitement trouvée indisposée, et M^{me} de P..., après avoir fait atteler, l'avait reconduite rue de Lisbonne. L'amour absolu et égoïste reprenait ses droits. Paris, la France n'étaient plus rien dans ma pensée, Jeanne, ma chère Jeanne, m'absorbait entièrement. Que lui était-il arrivé ? Fou, marchant comme un homme insensé, j'arrivai rue de Lisbonne. M^{me} de P..., pâle et comme affolée, vint au-devant de moi.

– Qu'y a-t-il ? lui dis-je. Où est-elle ?

– Un peu souffrante, me répondit notre amie, cherchant à recouvrer un calme de circonstance.

– Mais où est-elle ?

– Dans sa chambre ! Elle repose, et je crois qu’il serait bon que vous vous absteniez de la voir, pour le moment du moins !

– Jamais ! m’écriai-je. Si elle est en danger, ma place est auprès d’elle. Et sans écouter davantage M^{me} de P..., je me précipitai vers le boudoir contigu à sa chambre à coucher et au salon où je me trouvais. –

M^{me} de P... se mit devant la porte, me suppliant les larmes aux yeux de ne point entrer.

– Mais enfin, lui demandai-je, quel malheur est donc arrivé ?

Elle me prit par la main, et par une force étrange elle m’entraîna dans le salon.

– Écoutez, me dit-elle, rien n’est perdu ; Jeanne a eu une terrible émotion, mais elle n’est point en danger !

Tous ces mystères, toutes ces tergiversations me déchiraient le cœur. Je voulais de mes propres yeux voir toute l’étendue de mon malheur quel qu’il fût. Il me fallait sonder l’abîme, mais non rester au bord du précipice. M^{me} de P..., faisant un effort sur elle-même, me dit :

– Jeanne était chez moi dans le petit salon avec Marguerite, je reconduisais deux personnes dans le grand salon, lorsque quelques mots indiscrets, mensongers, sont venus frapper son oreille. Quand je la rejoignis, elle était sans connaissance.

– Mais qu’avait-on dit ? m’écriai-je.

J’étais à cent lieues de la vérité. Peut-être M^{me} de P... allait-elle me répondre, quand la portière du boudoir se souleva et ma femme, pâle comme une morte, mais la fièvre dans les yeux, parut. Je me précipitai au-devant d’elle et je la saisis dans mes bras. Par un geste fébrile et plus vigoureux que sa frêle nature ne le faisait supposer, elle se dégagea de mon étreinte ; ainsi qu’un coupable en face de la justice, je me sentis comme anéanti. Quoi ! c’était donc vrai, cette chère créature à laquelle j’avais dévoué ma vie, que j’aimais de toutes les puissances de mon âme ; cette femme, la mienne, qui quelques heures seulement avant me comblait de caresses, se nichait dans mon cœur comme dans l’Éden rêvé par ses jeunes ans, me repoussait loin d’elle.

– Je souffre, me dit-elle, et votre étreinte m’a fait mal.

A ce mot « je souffre, » je revins à moi, et sortant de la torpeur glaciale dans laquelle m'avait jeté cet accueil, inattendu, je m'avançai de nouveau vers elle. Cette fois la répulsion ne fut plus inconsciente, elle était motivée, et bien qu'indéchiffrable pour moi, elle était vraie et irrémissible. Je sentis comme un effondrement dans mon cœur. La voix couverte par les larmes, elle me dit :

– Le passé est le passé. Je l'avais rêvé plus long ! mon Dieu !

De nouveau, elle s'évanouit et tomba dans les bras de son amie qui la mit au lit. Je n'osais même pas l'approcher. Sans en connaître le motif, je sentis que ma vie était brisée et que l'avenir n'aurait plus que des douleurs. Était-ce une congestion au cerveau ? Je parlai d'un médecin. Jeanne avait repris ses sens et m'avait entendu.

– Dieu seul, ajouta-t-elle, est le médecin du cœur. Que sa volonté soit faite !

Puis elle fit approcher tout près de son lit M^{me} de P... et lui dit quelques mots à voix basse.

Vers les minuit, Jeanne s'était endormie, et je reconduisis M^{me} de P... ; ma femme lui avait fait jurer sur la tête de sa fille de ne pas me révéler ce fatal secret. Son amie me serra les mains avec effusion en me priant d'avoir du courage, et que le temps seul pouvait la faire revenir sur sa détermination. Avant de monter en voiture, Mme de P... se retourna vers moi et, tremblante et inondée de larmes, elle m'embrassa.

– Elle souffre autant que vous, me dit-elle ; patience, et plaignez-la. Pour moi, je vous plains et je prierai pour tous les deux, car vous êtes les deux êtres les plus infortunés que je connaisse. Ne cherchez point à savoir. Elle ne peut ni ne veut vous le dire ; je vous verrai tantôt !

La voiture partit et je demeurai seul avec mon atroce douleur. Il y avait un secret fatal dans la maison et je ne pouvais en avoir la clef ; ce secret détruirait à jamais mon bonheur, et peut-être que si je le savais, je pourrais encore conjurer le malheur. Mais personne, hors une seule et celle-là par serment était engagée à ne point me le révéler, ne pouvait dénouer ce nœud funèbre qui dans sa ligature apportait soudainement un crêpe funèbre sur toutes les joies de mon cœur. Je pleurai comme un enfant perdu par sa mère sur le bord d'une grande route et qui ne voit autour de lui que des abîmes,

alors qu'il sent une vie si grande au fond de son cœur. Ah ! si Blanche était là. Au moins elle, qui nous aimait de l'amour puissant d'une mère, aurait découvert le mal et sa tendresse maternelle eût pansé la blessure, si blessure il y avait ! Mais comment la découvrir. Elle était, elle aussi, retournée à l'ennemi et nous n'avions pas eu de lettres depuis celle que j'ai mentionnée plus haut. Je passai une des plus terribles nuits qu'il soit donné à l'homme de passer. J'aurais veillé auprès de la couche funèbre de Jeanne que ma douleur n'aurait point été plus profonde et surtout plus cruelle. Perdre celle qu'on aime, lorsque le dernier mot qu'elle a prononcé dans son agonie est un mot d'amour lié à celui de Dieu avec le « au revoir, » est un chagrin auprès du déchirement du cœur qui se voit tout à coup délaissé par celle qu'on adore quand elle est vivante et que son regard se détourne de vous avec horreur. Dans le premier cas, la mort fait bien les choses ; dans le second, la vie est une marâtre qui vous ronge tout vivant comme le vautour de Prométhée. J'étais, moi aussi, enchaîné par la fatalité et le doute ; l'horreur de l'abandon me tenaillait l'âme, qui ne pouvait malheureusement pas quitter sa prison pour fuir ces tortures. Qu'était-il donc devenu, cet ange de douceur et d'amour ? Qu'elle épouvantable nouvelle l'avait donc ainsi changé ? Elle était là sur son lit ; mais elle ne dormait point, et pourtant je n'osais l'approcher. Je n'étais pas coupable et je sentais que mon approche lui eût été douloureuse. En cette nuit-là, j'ai vécu dix années de ma vie : dix années d'angoisses, de tortures inappréciables par ceux qui n'ont point aimé. La douleur ne tue point, car je serais mort. Peut-être alors, au matin, se fût-elle mise à genoux auprès de mon cadavre refroidi et eût-elle pris ma main dans une affectueuse tendresse. Dieu ne le voulut pas, et je vécus ma nuit de passion sans avoir mon agonie. A l'heure où j'écris, je n'ai point encore cessé de souffrir, et je me demande si elle a quelquefois pensé aux douleurs que j'ai endurées pendant cette nuit fatale. Elle souffrait, et moi, son mari, son amant, je n'avais ni le droit ni le pouvoir de la consoler, car jusqu'au timbre de ma voix, si doux pour elle le matin même, tout ce qui venait de moi lui était douloureux. La nuit avait été noire et d'une obscurité invincible à percer ; les jours suivants devaient être aussi sombres que les nuits.

XXVII



NE explication était nécessaire, inévitable même, pour mettre fin à cet état de choses aussi incompréhensible que terrible. Le lendemain, en la voyant si pâle, si abattue, je n'eus pas le courage de la provoquer. Décidément je ressemblais au criminel qui n'ose interroger et sur la conscience duquel il pèse un grand crime. Ce crime, tout le monde le connaît, et il est persuadé que tous ceux qui l'entourent le lui ont vu commettre : d'ailleurs, il est comme écrit sur son visage en lettres de feu. Tel j'étais accusé par elle et par moments abattu, épuisé comme si ma faute était réelle, comme si elle stigmatisait mon front. A peine si en venant au déjeuner elle me donna la main. C'en était trop, je fondis en larmes, et sanglotant je me retirai dans mon appartement. Elle ne vint même point m'y trouver. Divers sentiments m'agitaient : l'effroi et la colère. Il se passait quelque chose de terrible qui m'effrayait ; puis cette espèce de dédain de celle qui m'avait juré un amour éternel, dédain que je ne méritais d'aucune façon, faisait sourdre en moi une profonde indignation. Quand je la revis, elle avait pleuré et la vue de ses larmes mirent une grande pitié dans mon cœur ; j'étais prêt à me jeter à ses genoux lorsqu'elle aussi le prévoyant s'enfuit comme terrifiée et s'enferma dans sa chambre. Ma situation était intolérable ! Il me fallait en sortir à tout

prix. J'attendis le soir. Elle ne parut pas au dîner, elle me fit dire par sa femme de chambre qu'elle reposait et qu'elle désirait être seule. Je l'adorais et j'obéis.

Affolé de tout ce qui se passait, je sortis pour me rendre à l'hôtel Werner : peut-être là aurai-je l'adresse de Blanche, alors je lui télégraphierais ce qui en était et elle viendrait à mon aide. Le portier, à ma question, répondit avec une brutalité tudesque qu'il avait jusqu'alors dissimulée, qu'il ne connaissait point M^{me} Werner. Étais-je le jouet d'une hallucination, ou bien étais-je fou ? J'eus peur de moi-même. Je renouvelai ma question avec colère. Battmam, c'était son nom, me regarda d'un air presque hautain : on eût dit un chef des récits d'Homère qui conclut par ces mots « j'ai dit. » Il ajouta d'un air gouailleur : « Je n'ai point connu Mme Werner, j'ai servi M^{me} la baronne de Kahn, et M^{me} la baronne a rejoint M. le baron à Berlin ; mais puisque vous devez y aller prochainement, vous autres Français, vous la verrez sans doute ! » Son rire fut atrocement mauvais. Battmann était un des espions qui infestaient Paris. A cette nouvelle, nouvelle incompréhensible, mensongère peut-être, tous les ressorts de mon être se détendirent ; j'étais anéanti. Dans quel labyrinthe inextricable me trouvais-je engagé ? Tout était confus dans mes pensées, il faisait nuit noire dans mon âme. Je me jetai à travers les rues, marchant pour marcher, sans but, à l'aventure, ne voyant rien, n'entendant rien. Tout ce qui m'avait si fort touché quelques jours avant, les grands bruits de la patrie menacée n'avaient plus d'écho dans mon cœur. Je ployais sous le faix de ma propre infortune : l'affaissement absolu avait succédé à mon irritation, et je ne cherchais pas s'il y avait un moyen de sortir de ma misère. Je la sentais m'enveloppant de son manteau de plomb et je marchais avec. Il était fort tard quand je rentrai. Où avais-je été, je ne le sais point ; mais j'étais exténué, brisé. Ma douleur se raviva encore lorsque je fus seul dans mon appartement. A côté était Jeanne, Jeanne ma bien-aimée, qu'une fatalité indéchiffrable semblait avoir séparée de moi à jamais. Seul, j'eus des terreurs d'enfant, j'écoutais ; à chaque instant, je croyais entendre son pas léger et je tressaillais dans tout mon être. Il me semblait qu'elle allait venir me trouver et pleurer dans mes bras. Ah ! comme je l'eusse bénie ! comme j'aurais vite oublié les atroces douleurs qui depuis deux jours

faisaient de moi un homme usé. Tout était silencieux, aucun bruit ne troublait ce silence funèbre. J'eus alors des mesquineries enfantines ; je fis du bruit pour signaler ma présence ! Ce fut sans succès, mon appel indirect ne reçut pas de réponse. Une sueur froide glissa sur tout mon corps ; j'eus peur qu'il ne lui fût arrivé quelque chose ou qu'elle fût partie ! Cette idée me traversa comme la lame d'un poignard, j'allai à la porte du boudoir et je frappai ; point de réponse. Je voulus ouvrir, la porte était fermée à l'intérieur. Elle était là ; mais elle ne voulait point me recevoir. C'en était donc fait de mon bonheur, j'étais soudainement devenu un indifférent pour elle, puisqu'elle ne s'inquiétait plus de moi. Que voulait-elle ? Qu'étais-je dans la maison ? Un objet d'horreur pour celle que j'adorais et qui m'avait donné les prémises d'un amour le plus chaste et le plus entier qui ait jamais été ! C'était à en devenir fou. Je passai la nuit dans le boudoir, écoutant, cherchant à saisir tous les bruits qui se faisaient chez elle, attendant l'heure où je pourrais enfin la revoir. Une véritable fièvre s'était emparée de moi. Ma pensée courait de Jeanne à Blanche, et réciproquement. Quant à Blanche, qu'était-elle ? Battmann avait-il dit vrai, ce nom de Werner était-il un faux nom, et pourquoi cette feinte ? Toute la société qu'elle connaissait l'appelait ainsi et comme moi, avait donc été victime d'une erreur ! La baronne de Kahn n'était-elle point en réalité la mère de Jeanne ! Ce doute me torturait. Cependant cela ne pouvait être, j'avais confiance en Blanche comme en moi-même et j'avais compris toute l'étendue de son amour pour moi, lorsque brisant son cœur elle avait installé elle-même dans le mien sa rivale, cette adorable jeune fille qu'elle aimait avec tous les sentiments d'une mère et dont elle m'avait révélé la naissance. Mais pourquoi avoir tu si longtemps à Jeanne son origine ? C'était une promesse faite à son amie ! Toutefois, existait encore un secret que je ne connaissais pas et Blanche m'avait dit qu'il m'importait peu et que plus tard je le saurais. Mais pourquoi alors cette disparition subite. L'intrigue devenait d'heure en heure plus compliquée et plus impénétrable, et ma tête martelée était près d'éclater. Mon amour ainsi foudroyé ne me donnait plus la force de supporter plus longtemps les angoisses qui tenaillaient mon cerveau. Ma situation était seule et unique ; j'étais isolé au milieu de tous et tout autour de moi gisaient les débris de tous mes rêves.

En ce moment la mort ne m'eût point été douce, car le blasphème était sur le point de monter à mes lèvres ; mais elle eût tout d'un coup mis fin à toutes mes douleurs. La mort ne vint pas, et avec le jour je me retrouvai avec mes désolantes pensées faites pour user l'âme et dessécher le cœur. Une seule résolution s'était emparée de moi. A tout prix, il fallait en finir. Malheur pour malheur, il me fallait jeter un crêpe sur tout ce passé rose qui promettait un avenir si bleu ; mais je ne pouvais tolérer l'agonie. La science a trouvé des lénitifs pour les douleurs et des moyens radicaux pour atténuer par une somnolence factice les affres de la mort ; ma volonté finissait par prendre le dessus et elle voulait la fin plutôt que la torture. L'heure suprême du condamné était-elle sonnée pour moi ? A quelques pas de moi, ma chère Jeanne, elle aussi souffrait. Toutes mes douleurs venaient d'elle, et j'aurais voulu au prix même de ces affreuses douleurs effacer toutes les siennes. Souffrir pour l'objet aimé, quand le cher objet de vos larmes est heureux, est encore un cordial qui vous donne de la force.



XXVIII



E jour-là, dès qu'il fut l'heure décente, je réparai le désordre de ma toilette et j'allai en toute hâte chez l'amie de ma femme. En son salon, en sa présence s'était passé l'événement fatal qui me privait de l'amour de ma femme. Je fis passer ma carte et je fus introduit sur-le-champ. « Je vous attendais, me dit-elle, et je n'osais aller chez vous. Qu'est-il arrivé ? » Je lui racontai mot pour mot toutes les angoisses par lesquelles j'étais passé et lui exposai la conduite de Jeanne vis-à-vis de moi.

– Aimez-la, me dit-elle, elle le mérite et elle est aussi infortunée que vous ! Une étrange fatalité s'attache à tout cela. Un bavardage comme il s'en fait malheureusement tant dans le monde, a momentanément, je l'espère, atteint votre bonheur ; mais, je verrai Jeanne et je la ramènerai, j'en ai la confiance, à son devoir et, plus encore, aux aspirations de son cœur.

– Mais enfin, lui demandai-je, qu'a-t-on dit ? Je vous en conjure, ne me cachez rien, car d'un mot je pourrai détruire l'impression funeste que des paroles inconnues et dont je ne puis préciser le sens ont fait en son cœur : il y va de ma vie et aussi de son bonheur à elle, qui m'est encore plus précieux que ma vie.

– Je ne le puis, me dit-elle ; mais tout s'éclaircira, soyez-en sûr.

– Vous ne l'aimez donc pas ? m'écriai-je ; car si vous l'aimiez, vous me donneriez le pouvoir de lui rendre la paix, le bonheur, et vous ne briseriez pas par votre silence la vie de deux êtres qui, il y a trois jours à peine, ne voyaient rien en dehors de leur passion. De grâce, parlez ! Quelque terrible que soit ce secret, apprenez-le-moi ! Au nom de votre bonheur à vous, ne nous laissez point dans le désespoir ! Vous m'avez dit que Jeanne m'aimait. Je l'adore, que vous importe une parole donnée, si en tenant ce serment, fait à l'amitié, je le veux bien, vous faites notre malheur à tous les deux !

Je lui avais pris les mains et je me tenais à ses genoux.

– Ah ! me répondit – elle profondément émue, quel malheur !

– Parlez, lui dis-je ; au nom de tout ce que vous avez de plus cher, racontez-moi tout.

La jeune femme était extrêmement agitée ; elle se dégagea de mes mains et se leva, marchant dans le salon comme une personne qui lutte contre la résolution qu'elle va prendre. J'étais resté à genoux comme un suppliant, la regardant et attendant une parole consolatrice. Elle joignit les mains en s'approchant de moi, elle murmura ces mots : « Il le faut. »

– A l'instant, reprit-elle, pour m'arracher mon secret, vous m'avez dit que je ne devais pas tenir un serment malheureux qui pouvait faire l'infortune de deux êtres. Or, si je vous révèle ce secret que vous me demandez, vous n'en serez pas moins à plaindre ; car vous ne pouvez pas empêcher ce qui est ! De plus, pour vous révéler ce secret, si je vous fais promettre de le garder devers vous, il arrivera une heure où vous croirez sa révélation nécessaire pour assurer votre bonheur et pour rendre le calme à votre chère Jeanne ; vous aussi vous vous parjurerez. Vous voulez que moi-même je le fasse ; quelle garantie ai-je que vous serez plus fort que moi, vous l'intéressé direct ?

– Je vous promets le secret le plus absolu, lui dis-je, dût la conservation de ce secret rendre ma vie misérable jusqu'au dernier jour. Je vous le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde, sur l'amour que j'ai pour ma femme. Votre révélation au moins soulagera mon cœur, et si je fais tout ce qui dépendra de moi pour reconquérir son cœur, ce ne sera point en lui révélant ce que vous m'aurez confié. Dussé-je en mourir, je vous le jure !

– Vous le voulez, ajouta-t-elle ?

J’attendais anxieux ses paroles. Elle reprit.

– S’il fallait vous séparer momentanément de Jeanne, le feriez-vous ?

– La quitter ! Jamais ! m’écriai-je.

– Si le temps seul pouvait la guérir et vous rendre cette affection que son honnêteté seule retient ?

– Quoi ! Son honnêteté ?

– Vous m’avez fait un serment ! Êtes-vous disposé à le tenir envers et contre tous.

– Je le renouvelle, répondis-je ; parlez !

– Soit ; or sachez qu’on parlait l’autre jour de M^{me} Werner et qu’une des personnes en visite ici a dit entre haut et bas en désignant votre femme : « Pauvre jeune femme, c’est bien heureux pour elle que l’autre soit partie ! » Jeanne a entendu. Comprenez-vous ?

– Hé bien ?

– Hé bien ! était-ce malice ou pitié réelle ? on disait que M^{me} Werner avait été votre maîtresse. Or, M^{me} Werner est sa mère ! saisissez-vous à présent ?

Je me relevai radieux et je pris de nouveau les mains de la jeune femme.

– Moi aussi, lui dis-je, j’ai un secret qui ne m’appartient pas à vous confier ; je vous le donne en échange du vôtre et vous le garderez.

L’amie de Jeanne était aussi anxieuse que moi avant sa révélation.

– M^{me} Werner n’est pas la mère de ma femme, je vous l’assure. Blanche m’a fait promettre de ne point révéler ce secret avant qu’elle me dise qu’il en soit temps, car c’est le secret d’une morte : Jeanne est une fille naturelle ! M^{me} Werner a pris soin d’elle parce qu’elle lui a été confiée par sa mère qui avait, elle, un grand nom et était mariée. On l’a déclarée sous le nom de Werner, voilà tout !

A son tour, la jeune femme était heureuse.

– Mais que faire, soupira-t-elle, pour dissiper son erreur et vous la rendre.

– Nous aviserons ensemble ; mais vous voyez bien que vous avez agi sagement en me disant cela !

Alors je lui racontai ce qu’on m’avait dit la veille même à l’hôtel Werner.

Son front se couvrit de nuages, elle demeura quelques instants absorbée dans sa pensée, puis traversée soudainement par une idée.

– Mais alors si M^{me} Werner n'est rien à Jeanne, la baronne de Kahn est sa mère, elle l'a déclarée sous un faux nom, voilà tout.

Une lumière subite éclaira mon esprit. Ma joie se dissipa comme une première neige aux rayons du soleil. Je songeai qu'il y avait encore un mystère impénétrable et je demeurai absorbé dans un morne désespoir. Tout cela pouvait donc être vrai ! Blanche peut-être m'avait trompé ! moi-même, j'étais terrifié. Je retombais de plus haut encore dans ma désolation, car je ne pouvais plus démentir le fait. J'avais épousé la fille de ma maîtresse, et cette fille, mon unique amour, le savait ! Ah ! combien je comprenais sa répulsion instinctive et les déchirements de son cœur. Elle m'aimait, je n'en doutais point et elle ne pouvait accuser sa mère : mais son honnêteté native, comme l'avait si bien dit son amie, l'éloignait de moi à jamais ! Je comprenais tout ce qu'elle m'avait fait souffrir et je l'aimais plus encore. Mais qu'avais-je donc fait à Dieu pour que sa main s'appesantît aussi terrible sur moi et sur cet être chaste et innocent !

XXIX



J'AVAIS promis de ne point rapporter à Jeanne ce que je savais ; toutefois, je rentrais avec l'intention arrêtée de provoquer de sa part une explication. Je pouvais lui dire, et la passion jointe à ma conviction m'eussent rendu éloquent, – je pouvais lui révéler ce que Blanche m'avait appris relativement à sa naissance. L'extrémité du péril et la situation désespérée dans laquelle j'étais, m'autorisaient à manquer à ma promesse et, je le crois encore, m'en faisaient un devoir. D'autre part, la réflexion qui venait de m'être faite sur la possibilité que M^{me} de Kahn fût la comtesse inconnue, me jetait dans une étrange perplexité ; à certaines secondes, je doutais moi-même. Mais cela ne pouvait pas être, cela n'était point. Une complication d'événements, dont le nœud était inextricable, donnait seule un semblant de vérité aux apparences. En entrant, je trouvai une lettre à mon adresse. Un frisson glacial me parcourut le corps, je crus un instant, lorsque la domestique me remit le pli qu'il était de ma femme. Peut-être était-elle partie ? Non ! l'écriture était celle de M^{me} Werner. Enfin, j'allais peut-être apprendre quelque chose. La lettre était adressée à nous deux : « Mes chers enfants, ma pensée est avec vous qui remplissez mon cœur dans votre cher pays que j'aime ! oui, je l'aime, oui, je prie pour lui et je

conjure Dieu qu'il le garde ! Hélas ! je n'entends partout que frémissements de haine, et la haine est la pire conseillère. Est-ce par envie, est-ce par souvenir ? L'un et l'autre je crois ; l'avenir est noir, pauvre France ! Mais, parlons de vous, mes chers enfants. Un nuage noir était au ciel lorsque vous vous êtes unis et ce nuage noir a amené la tempête ; qu'elle ne frappe point à vos vitres, amis. Réfugiez-vous dans votre amour : l'amour vrai et partagé est le seul bien sur terre, contre lequel n'aient point pouvoir les secousses de notre trop fantastique humanité. Un long avenir est devant vous : à l'heure qu'il est votre joie intérieure dissipe les noires et lourdes nuées errantes. Si les rafales parviennent jusqu'à l'intérieur, il vous aidera en vous donnant la vaillance. A deux êtres qui s'aiment qu'importe l'orage qui gronde ! Dieu a béni votre amour, il le gardera ! » Suivaient quelques sages conseils et des riens concernant les amis laissés à Paris. Comme autrefois, elle avait signé Blanche. Puis en *post-scriptum* elle nous mandait : « Adressez vos lettres à la baronne de Kahn, Brönerstrass, Berlin, la lettre me sera remise. » Aucun commentaire. Qu'était cette baronne de Kahn ? Pourquoi ces subterfuges inutiles ? Si cette baronne de Kahn n'était pas la même que Mme Werner, pourquoi la substituait-elle pour la réception des lettres ? Si la même personne revêtait les deux noms, quel intérêt avait-elle à nous les cacher ? Cette lettre, au lieu d'apporter un éclaircissement à l'énigme, la rendait plus confuse encore ; J'allais aller montrer cette lettre à Jeanne lorsqu'elle se présenta à moi. Elle était pâle mais fort calme. Il y avait de la bonté dans son regard, mais point cette tendresse ineffable à laquelle elle m'avait accoutumé. – Elle me présenta la main. Je la pris affectueusement et je la couvris de baisers ; mais je n'osais parler, j'avais peur. Ce fut elle qui prit la parole. « Jacques, me dit-elle, nous étions bien heureux. Dieu qui est la source de toute justice n'a point voulu que ce bonheur fût de longue durée, comme tous les bonheurs, assure-t-on. Je ne veux ni ne puis m'expliquer, hélas ! Je désirerais seulement justifier jusqu'à un certain point ma conduite subite à votre égard depuis quelques jours. Vous avez bien souffert, Jacques, et je n'ai pu vous consoler. Moi aussi j'ai souffert et je souffre de cela, je ne veux pas que vous en doutiez. La fatalité l'a voulu, je n'ai point à vous accuser. A Dieu seul il appartient de juger ! mais c'est Dieu qui crie à ma conscience ce mot sur lequel je ne reviendrai

point ; nous vivrons ensemble, nous sommes unis, mais je resterai votre sœur. Jacques, soyez fort ; à moi aussi, il me faut une force extrême ; mais de grâce ne remuons point les cendres du passé. Je n'ai le droit d'accuser personne, entendez-moi, je suis victime et vous aussi. Je ne vous dirai point que je ne vous aime pas, je mentirais ; par un simple effort de sa volonté on ne jette point ainsi les lambeaux de son cœur aux quatre vents ; mais je ne veux plus vous aimer comme je vous ai aimé. O mon Jacques, donnez-moi votre main et promettez-moi de souscrire à tout. Une lutte de chaque jour me serait impossible ! ne changez pas en haine l'... amitié que j'ai pour vous. Ce que je vous ai dit a tué mes forces, Jacques, de grâce, n'insistez pas et que ce secret meure entre nous. Que le monde ne sache rien. » Épuisée, anéantie, prise de défaillance, elle se laissa glisser à terre.

J'étais fou de douleur, je la pris dans mes bras et je la mis sur le divan.

Alors, je souffrais plus de sa douleur que de la mienne qui était incomparable.

Elle ouvrit les yeux.

– Oui, ma bien aimée, lui dis-je, je promets tout. Ma vie dans l'avenir comme par le passé est à toi, disposes-en, s'il faut partir je partirai, soit ; mais il y a dans tout cela que je ne comprends pas une erreur qui me tue et que le temps expliquera.

– Jacques, soupira-t-elle, vous m'avez promis. Qu'il ne soit plus jamais question de ce que nous venons de dire !

– Oui, je promets, Jeanne, je vous le jure, j'ai oublié, non pas ma douleur, mais ce que vous avez dit, et je ne chercherai point à savoir.

Elle me regarda avec un profond étonnement, et ma passion était si vraie, si émue qu'elle resta silencieuse, me contemplant étrangement. Comme elle ne répondait pas, inquiet de l'effarement de son regard, je repris :

– Jeanne, je jure ! je souscris à tout !

– Merci, Jacques, répondit-elle.

Et elle prit ma tête dans ses mains et m'embrassa.

Je lui remis la lettre que je venais de lire. Une pâleur livide parcourut son visage ; un sourire douloureux plissa sa lèvre. Reculé à quelques pas d'elle, je l'observais attentivement. Lorsqu'elle arriva au nom de la baronne de Kahn, elle me regarda.

– Mais que signifie donc tout cela ? Ce nom !

Elle laissa tomber le papier et mettant la tête entre ses mains, elle pleura.

Un doute s'était-il emparé de son âme ou ses soupçons se confirmaient-ils ? Elle me pria de la laisser seule.



XXX



NE immense tristesse s'empara de mon être : Cette femme que j'idolâtrai était perdue pour moi, et je ne pouvais rien faire pour conjurer cette perte. Je ne pouvais avoir recours aux raisonnements : le mutisme absolu sur ce sujet m'était imposé ; j'en avais moi-même fait le serment. D'ailleurs j'étais dans une perturbation extrême d'idées, je doutais ; et celui qui doute n'aura jamais le don de la persuasion. Restait la passion ! La passion, j'en étais enfiévré et je pouvais espérer qu'elle ne s'était point entièrement glacée chez elle. La passion est le grand levier du monde, là où elle ne réussit pas, la diplomatie la plus savante échouera. – Je parle ici dans les choses du cœur. – La passion réussit parce qu'elle est vraie et que son langage est toujours inattaquable et résiste à toute pierre de touche. La vérité de ce fait se trouve dans l'innombrable chiffre des séductions opérées par la simple contrefaçon de ce langage décisif. Quelle puissance alors aura la vérité ! Je redoublai d'attentions et de tendresses discrètes pour elle, épiant le moment où la glace, je l'espérais, qui n'était qu'apparente sur son cœur fondrait. Elle fut sensible à mes attentions, mes tendresses l'inquiétèrent. Elle s'était imposé le devoir de fuir toute tentative de rapprochement entre nous, et se méfiant d'une trop longue expansion, elle

se tenait sur la défensive. Dans le doute qui s'était emparé de mon esprit à l'égard de la dualité qui pouvait bien exister entre la baronne de Kahn et M^{me} Werner, je ne pouvais me confier à une lettre. Cependant de Blanche seule pouvait venir l'explication nécessaire. Je me hâtai d'écrire à l'adresse indiquée demandant où je pourrais lui écrire directement au sujet d'une très importante affaire. Dix jours s'étaient écoulés, et je n'avais point reçu de réponse. Je pouvais douter que la lettre lui fût parvenue, car les communications commençaient à devenir très difficiles. L'envahissement de la France commençait. Nous étions à la veille de Wissembourg : bientôt Forbach et Wœrth ! Les jours se passaient pour moi sombres et terribles ; le désespoir s'emparait de moi. Jeanne face à face et j'étais obligé de comprimer les élans qui me portaient vers elle. Je renversais la donnée de Pygmalion : La statue animée, vivante dans sa chair, se métamorphosait tout à coup en statue de marbre, froide au toucher, glaçant mes désirs enfiévrés. Elle était constamment devant moi, sans apparence de lutte avec elle-même, enserrée dans le cercle de ses résolutions irrémissibles. Fatigué, abattu, je n'osais essayer de franchir ce cercle. L'intuition de mon cœur aimant me faisait entrevoir une défaite certaine. J'étais foudroyé dans ma passion et comme paralysé par les suites du fluide. Mes nuits étaient terribles ! Je dormais peu ou point, je marchais dans ma chambre écoutant comme un voleur, me désespérant, écrivant ce que je n'osais dire, puis le déchirant ; à de certains moments flagellant ma faiblesse morale, résolu à en finir, puis retombant dans un alanguissement suprême, souhaitant la mort et ne cherchant pas même à aller au-devant d'elle. Une nuit, je m'approchai de sa chambre, rien ne bougeait. Tremblant, ému comme un voleur, je mis mon oreille à la serrure. Aucun bruit. Je n'entendais que les battements précipités de mon cœur qui obstruaient ma respiration ; j'avais peur : peur d'ouvrir, plus peur encore de la trouver. Cependant elle était là, je le savais. Moi-même je l'avais conduite jusqu'à ce sanctuaire de toutes les intimités. Je l'avais embrassée comme une sœur et serré tendrement sa main, quémendant un regard d'amour, – pauvre déshérité que j'étais, – et je n'avais obtenu qu'un regard d'affection. Comme l'affection est douce à certaines heures de la vie, comme elle est terrible lorsqu'elle se présente au moment où l'on attend l'amour en personne ! Mieux vaudrait la haine ; – en

certaines circonstances, il y a encore dualité entre elle et l'amour. Cette nuit-là rien ! l'affection ne prenait même pas souci de mes tortures. Je ne vivais plus, j'étais comme le malade atteint de langueur qui vit au jour le jour, aspirant à près la délivrance. Je touchais la porte de nouveau, était-elle verrouillée à l'intérieur ? Cette idée me rendit un peu d'énergie : Je tournai le bouton, la porte céda. J'eus presque honte de mon audace. Et, cependant, j'étais chez moi ! Jeanne était couchée et sommeillait. Je ne voyais d'elle que sa blonde tête perdue dans les flots d'or de sa molle chevelure. Ce fut un éblouissement pour mon cœur. Les tapis avaient amorti le bruit de mes pas, j'approchai du chevet et je pus la contempler dans tout le ravissement qu'elle me causait. Seul avec moi-même, absorbé dans cette contemplation, je repassais en moi toute ma vie, ma jeunesse sévère et comme desséchée par le manque d'affection, mes aspirations indomptables pour la première femme que j'avais rencontrée sur ma route, mon amour respectueux et sacré béni par Dieu pour cette femme, là couchée, et que je regardais à la dérobée comme un amant qui n'ose ouvrir son cœur à la bien-aimée. Le feu de mes rêves me montait au cerveau et embrasait ma tête, mes lèvres étaient sèches et ma bouche sans salive. J'aurais voulu prononcer un mot, que ce mot fût resté dans ma gorge. Elle fit un mouvement, son bras nu se dégagea du lit et sa main vint enfièvreusement saisir la dentelle de l'oreiller qu'elle lacéra. J'eus peur, je me reculai. Elle ne s'était pas réveillée, c'était un rêve qui l'agitait. Je me rapprochai et follement, sans réflexion, je pris en mes mains cette tête adorable et je la couvris de baisers ! Tout cela se passa en, moins du temps qu'il n'en faut pour l'écrire ! Elle bondit à ce réveil subit et imprévu et, en reine outragée, elle qui n'avait jamais que proféré paroles douces ou pleuré, elle se rejeta de l'autre côté du lit en s'écriant impérieusement : « Jamais, sortez, vous violez toutes nos conventions, vous manquez à vos serments. Puisqu'il le faut, je quitterai la maison. »

– Non ! m'écriai-je, ce sera moi.

XXXI



E sortis de cette chambre aux douces joies le cœur lacéré : l'effondrement de mes rêves était accompli ! J'étais tombé dans l'abîme sans fond : en vain aurais-je cherché à remonter, en accrochant mes mains aux âpretés du cœur : mes chairs se déchiraient et je roulais ensanglanté. Je m'enfermai chez moi, terrifié par l'acte que j'avais commis. Si je n'eus pas tenté de la revoir ainsi, notre vie se fût écoulée face à face. Maintenant, je n'aurais plus même son affection, elle allait me haïr, ma présence lui serait insupportable. Qu'avais-je fait ? J'attendis le jour debout. Le matin, à la première heure, lorsque je sortis pour demander au grand air de rafraîchir mon sang, ma résolution était prise ! Les nouvelles du théâtre de la guerre commençaient à être alarmantes ; on parlait ouvertement de défaites, de désorganisation complète de notre armée, et l'ennemi s'avavançait nombreux et formidable. Je rencontrai quelques personnes recueillies. Dans Paris, c'était toujours la fièvre ; mais la période n'était plus la même : c'était le lion dans l'arène qui a reçu sa piqure : sa démarche n'a plus cette solennité confiante, elle s'active fiévreusement, car l'animal, en place de son égal, a reconnu un nid de serpents. La force s'annihile devant la ruse lâche et perfide. L'infatuation avait causé notre malheur, et le réveil était sonné. Déjà, on faisait appel à

tous. Beaucoup partaient parce qu'on les y contraignait ; quelques-uns s'enrôlaient par patriotisme. Sublime effort de quelques croyants : la démocratie prêchée à un sou tous les jours par les feuilles radicales avait attaqué dans ses vives forces l'amour de la patrie. Les chansons belliqueuses qui retentissaient étaient lugubres ! On traitait partout les chauvins de stupides ; et pour éviter cette épithète démagogique on évitait de se faire tuer. Bientôt on allait suivre les préceptes des fraternels penseurs et céder la place à l'hydre envahissante. Tous les peuples ne sont-ils pas frères ? Ils l'ont prouvé les Teutons, en égorgeant les radicaux leurs complices qui activaient leur besoin. Ceux-ci ont été reconnaissants depuis en poursuivant tantôt clandestinement, tantôt avec le feu et le fer, l'œuvre commencée ! Plusieurs d'entre eux sont déjà désignés pour les insignes de l'Aigle-Rouge. Ainsi que je l'ai dit plus haut, ma détermination était prise, je rentrai chez moi avec dessein de l'accomplir. Jeanne me fit prévenir qu'elle n'assisterait pas au déjeuner. Je ne me le dissimulai point, elle rompit ouvertement. Je voulus la prévenir, et, m'armant de tout mon courage – il m'en fallait une grande dose pour avoir l'air de la braver et pour mener à mes fins ma résolution – je me présentai chez elle. Pauvre femme ! elle avait pleuré. Elle eut en m'apercevant un soubresaut qui ressemblait à de la terreur. En étais-je donc réduit là : à inspirer de la terreur à la créature que j'aimais le plus au monde, et qui elle-même m'avait donné toutes les preuves de son amour ? je le demande à ceux qui ont aimé, quelle douleur pouvait être assimilée à la mienne ? Vint-il à son esprit que je me présentais chez elle pour la braver et pour lui dire que j'étais maître ? Je ne sais ; mais elle tremblait.

– Jeanne, lui dis-je, rassurez-vous : je me résigne à vos volontés, non sans douleur, mais parce que vous l'exigez, et, pour que vous croyiez à la sincérité de ma résolution, je vous annonce mon départ.

A ce mot, sa pupille se dilata étrangement.

– Vous avez raison, me répondit-elle.

Cette réponse me fit l'effet d'une lame froide dans la poitrine ! Je ne devais donc plus douter, c'était de la répulsion, puisque son premier mot était de m'encourager à me séparer d'elle. Je me remis promptement.

– Oui, je pars ; la France a besoin d’hommes, la situation est grave, et je m’engage.

A ces mots, elle parut soucieuse. Un nuage voila son front.

– Jacques, reprit-elle avec un reste d’affection, vous n’avez jamais cru que je voulusse cela ? dites, répondez ! O mon Dieu, de grâce, mon malheur n’est-il pas assez grand ?

Un torrent de larmes inonda son visage ! Certes, l’amour n’était point mort en elle. Bizarrerie ! J’étais venu humble, résolu, parce qu’il le fallait ; j’avais fait une action d’homme, comprimant l’indicible tendresse de mon cœur, prêt encore cependant à tomber à ses genoux, à oublier mes tortures pour lui dire : je t’adore ! Elle-même venait, par un mot, de me révéler le sentiment qu’elle s’imposait de me cacher. Eh bien ! je fus cruel !

– Cette guerre, ajoutai-je, sera terrible, je le prévois, elle dénouera bien des situations : les hasards des combats sont grands !... D’ici à demain soir j’ai quelques dispositions à prendre. Après demain, Jeanne, vous serez libre !

La force factice que j’avais revêtue m’abandonnant, je sortis précipitamment.



XXXII



OMME l'homme qui sent que tout est fini, je songeai à mes dernières dispositions ; je les pris complètes. En même temps que je taisais mes adieux à la vie heureuse, je disais aussi un adieu à la vie. Je laissais derrière moi un être que j'aimais et je voulais encore qu'il se souvînt. D'abord, je m'occupai des affaires pour ne plus penser qu'aux choses du cœur les dernières heures que je passerais dans cette maison. Je fis mon testament en bonne et due forme et en double, l'un que je cachetai et mis dans le tiroir de mon nécessaire, l'autre que je déposai chez un notaire. J'écrivis à Blanche avec la suscription qu'elle m'avait envoyée. Je lui disais brièvement que je partais pour défendre ma malheureuse patrie. Pas un mot de ma femme. A l'heure du déjeuner, celle-ci parut : elle était agitée, affectueuse cependant. Évidemment ma détermination la préoccupait. Le déjeuner ne fut point ce qu'on appelle gai ; j'avais une profonde douleur au fond du cœur, et un nuage de tristesse contrainte enveloppait son visage. Elle voulait m'interroger et elle n'osait ; ce qui ne l'empêchait pas de parler de choses et autres vivement, demandant au bavardage l'oubli de la pensée. Depuis longtemps elle avait coutume d'être silencieuse : ce verbiage factice me révélait l'agitation de son esprit. Pour moi, j'étais d'un calme absolu : ma

résolution était prise et je ne reviendrais à aucun prix sur la parole que je m'étais donnée. Il n'y avait plus de tergiversations : ma résolution était un fait accompli. Que faire contre ce qui est ? Le découragement, les luttes, les efforts inouïs, tout sombre devant le fait ! Et, de ce fait que nulle loi ne pouvait changer se dégagait une certaine sérénité d'esprit. La pauvre créature souffrait : en ce moment-là, elle était bien la martyre du devoir qu'elle se croyait imposé par la conscience. Elle me parla beaucoup de la guerre et s'informa des nouvelles qui circulaient. J'avais beau changer la conversation, elle y revenait toujours et comme naturellement. Son esprit était là et point ailleurs. Lorsque nous fûmes seuls :

– Jacques, me dit elle d'une voix attendrie, est-il vrai que vous voulez partir ?

– Oh ! lui dis-je tristement, je ne joue pas la comédie, surtout pour une chose si grave. J'ai dit que je partais, je pars ! Puis, j'ajoutai, sur un ton léger : les fausses sorties ne sont admissibles qu'au théâtre !

– Jacques, vous êtes cruel !

– Je ne veux pas l'être pour vous, Dieu m'en est témoin ; mais la situation est grave, fort grave. Tenez, Jeanne, ne parlons plus de cela ; nous avons à peine deux jours à passer ensemble, qu'il ne soit plus question de ce départ irrévocable. Causons de vous. Je ne sais combien de temps durera cette guerre qui devait être, assurait-on, une affaire de trois semaines ; à la tournure que prennent les choses, qui sait si dans trois mois tout cela sera fini.

– On a donc fait un appel ?

– Oui, lui dis-je.

– Mais vous qui êtes marié, vous ne pouvez, vous ne devez point partir.

Je me mis à sourire tristement. Elle comprit, car elle ajouta les larmes aux yeux :

– Jacques, je vous en prie, restez ! La fatalité est contre nous et vous partez de votre plein gré.

– Mon amie, lui répondis-je, je voudrais, Dieu m'en est témoin, satisfaire à tous vos désirs. Celui que vous formulez est le seul auquel je n'obtempérerai point ! Et puisque vous avez voulu continuer cette conversation douloureuse, je vous dis que toutes mes dispositions sont

prises. Quarante-huit heures après mon départ vous les trouverez dans mon cabinet. D'ici là je vous supplie de ne point contrevenir à mes désirs ; ce sont les seuls et les derniers que je forme. Il y a des départs pour lesquels il n'est quelquefois pas de retour !... Mais ne vous alarmez pas ; je ne serai probablement pas de ceux pour lesquels les choses se passent de la sorte. Et j'ajoutai mentalement : « Il y a des choses que l'on cherche et que l'on ne trouve pas quand même. » Autant que faire se pourra, je vous enverrai de mes nouvelles ; mais, vous le savez, toutes ne parviendront pas. Il faut avoir foi en la Providence qui fera tout pour le mieux. Au cas où, après une suite de revers pour nos armes, l'ennemi marcherait sur Paris, j'ai encore une grâce à vous demander, c'est de fuir et de passer à l'étranger : j'aimerais assez l'Angleterre. Aujourd'hui je vais réaliser une somme que vous garderez et qui vous mettra à même d'attendre en lieu sûr la fin des événements. Je vous la remettrai ce soir. Vous avez, je crois, une excellente amie dans M^{me} de T... ; elle vous conseillera. Allons, Jeanne, soyez forte, peut-être de bons jours reviendront-ils.

Je me levai et je l'embrassai avec effusion ; elle plongeait dans mes yeux ses yeux noyés de larmes. Une lutte affreuse bouleversait son être. Moi-même je ne pouvais plus y tenir, et pressant sa main avec passion je lui dis au revoir. Toute la journée fut employée en démarches pour mon engagement, qui fut signé le jour même. Je crus devoir aller chez son amie que j'informai de ma résolution. Je la conjurai de veiller sur cet être adoré que j'abandonnais ainsi à la veille d'événements aussi graves. M^{me} de T..., voyant que je ne reviendrais pas sur ma résolution, me promit tout, m'assurant que ma femme serait pour elle une sœur et qu'elle ne l'abandonnerait pas ! « Vous reviendrez, me dit-elle lorsque je partais, et j'espère vous rendre votre Jeanne d'autrefois ! mais, reprit-elle avec énergie, ce n'est pas possible, elle vous aime et elle ne vous laissera pas partir. – Si je croyais semblable chose, lui répondis-je, je ne la reverrais pas. Ma parole est donnée et j'ai signé. Demain soir, je serai en route pour Metz ! » Le soir, je trouvai M^{me} de T... chez moi ; nous dînâmes tous les trois et j'en éprouvai un grand plaisir. C'était comme le bruit du dehors qui venait impérieusement nous arracher l'un et l'autre à nos tristes pensées. Je lui en sus un gré infini. Sous prétexte de fatigue extrême et de besoin de

repos, je me retirai de bonne heure et je m'enfermai dans ma chambre. La surexcitation morale était trop forte pour que la bête succombât sous la fatigue surhumaine. D'ailleurs j'avais besoin de cette dernière nuit ; j'en avais besoin pour achever de mettre de l'ordre dans mes affaires, j'en avais besoin pour lui écrire ma dernière lettre, j'en avais besoin pour penser et pour faire en mon cœur un bagage de tous mes beaux souvenirs ! Las ! ils y sont tous logés, enveloppés comme des bijoux dans une enveloppe grossière, mais plus durable et surtout moins sujette à être perdue que le contenu enveloppé dans les noires tristesses ! Cette lettre, qu'elle ne devait ouvrir que quarante-huit heures après mon départ, je l'écrivis avec mon cœur, lui rappelant toutes les bonnes heures, ne récriminant sur rien et l'appelant encore des plus doux noms qu'amant ait inventés pour celle qu'il aime. Je retraçai ma vie depuis le jour où je la vis pour la première fois jusqu'à cette nuit noire de mon âme pendant laquelle je pensais à elle, lui faisant mes adieux avec tous les sanglots qui oppressaient ma poitrine. Je lui demandais ce qu'elle faisait à cette heure si lugubre pour moi ! Elle aussi souffrait, je le sentais aux déchirements de mon âme. Elle aussi pleurait, elle était à deux pas de moi, et à elle vivante je disais un adieu qui serait peut-être éternel. J'étais comme l'homme qui prépare lui-même sa bière ! à chaque clou qu'il enfonce il pense aux joies de sa vie, à l'inconnu qui l'attend ; et comme cet homme, à de certains moments une sueur glaciale mouillait mes cheveux et les faisait coller sur mes tempes ! Après avoir cacheté cette lettre qui était le testament de mon cœur et de mon âme, je me sentis seul à jamais. Je n'avais plus à causer avec elle. Je marchai dans mon appartement m'arrêtant à chaque chose qui me la rappelait. Ici, elle s'était assise mirant ses yeux dans les miens ; là, elle avait, la tête appuyée sur mon épaule, contemplé ce petit tableau ; plus loin, elle avait elle-même arrangé ces mille riens qui font, lors – qu'on les détaille, un monde vivant ; là encore, sur mes genoux assise, elle avait feuilleté avec moi un album, interrompant à chaque page sa curiosité pour me donner un baiser ; là enfin, je l'avais surprise, rougissant en regardant deux petits enfants du Corrège. A ce dernier souvenir, un fluide magnétique parcourut mes veines. Elle avait rêvé un enfant blond comme ces blonds enfants du génie. Si... mais non ! Sans doute l'esprit infernal se riait de cette idée que

le hasard jetait au milieu de mes pensées comme une lueur d'espoir. C'était bien fini ! Je pris un petit portrait d'elle sur émail et cerclé d'argent et je le mis sur ma poitrine suspendu à mon cou avec un ruban bleu qu'elle avait porté dans ses cheveux. C'était mon seul souvenir, c'était bien peu. J'en voulais un autre : comment l'avoir ? Ah ! qui saura jamais les angoisses de cette nuit terrible ! La mort est plus rapide et moins douloureuse. Peut-être elle aussi était-elle venue à la porte du condamné n'osant point ouvrir et retournant chez elle en pleurant sur elle et sur moi. Le jour était venu, elle était levée : dès six heures, habillée, son livre d'heures à la main, elle me pria de l'accompagner à la messe. Je ne le pouvais, mais je lui dis que j'irais la chercher. A peine était-elle sortie que je me précipitai dans sa chambre. Pauvre chère petite chambre bleue tout imprégnée de son parfum ! Le lit n'avait point été foulé. Je pleurai ! Je voulais un souvenir et il me fallait faire vite pour le prendre sans qu'elle s'en aperçût. J'allai dans son armoire. Ah ! je l'eus vite reconnue au milieu des autres celle que je voulais ; elle était de fine baptiste avec des épaulettes en valenciennes, elle l'avait portée le jour de son mariage et le soir elle se mit au lit avec ! Je la pris et je la serrai sur ma poitrine. C'était un bien mince bagage. La pressant convulsivement à travers mes habits je pris mon chapeau et j'allai rejoindre Jeanne à la chapelle des Barnabites à laquelle elle avait coutume d'aller. La messe n'était pas finie, elle m'avait gardé une place à côté d'elle. C'était comme une messe de bout de l'an de l'amour. Il y avait cependant loin d'avoir un an. Nous revînmes tristes l'un et l'autre ; elle me donnait le bras et de temps en temps je sentais qu'elle s'appuyait lourdement. La volonté humaine a ses limites. Il me fallait hâter mon départ de la maison et surtout ne pas le lui faire savoir. Je lui dis qu'il m'était indispensable que je sortisse, que du reste je lui rapporterais des nouvelles dans la matinée. Ce fut elle qui m'embrassa, je lui rendis son baiser et elle ne s'éloigna pas. « Chère aimée » lui dis-je, et dissimulant une larme sous un sourire, je lui jetai « à tantôt », à la porte je lui envoyai encore un baiser, ce fut le dernier ! J'étais parti. Je me mis à courir à travers les rues de Paris sans savoir où j'allais.

XXXIII



'étais dans une prostration telle que je ressemblais à un homme mort à la vie extérieure qui assisterait consciemment cependant au grouillement de la fourmilière humaine. J'assistais à mes funérailles ! Celle que je laissais vivait, il n'y avait que moi qui n'étais plus. Ce n'était plus la douleur poignante des derniers jours, c'était de la torpeur prélude d'une paralysie des sensations. Cet état ne fut que momentané, la douleur aiguë revint. Il me fallait au plus vite quitter Paris de peur d'une faiblesse, or mes dispositions étaient prises. Je me rendis à l'état-major de la place Vendôme où je reçus ma feuille de route pour être incorporé au 13^e corps d'armée alors en formation. Le 16 août, avait été livrée la sanglante bataille de Gravelotte, le 18, celle de Saint-Privat, les événements marchaient, terribles et pressants ; les nouvelles arrivaient que le maréchal Bazaine se repliait déjà sous Metz. Paris prenait chaque jour un caractère plus sombre. Le 26, nous fûmes dirigés sur Reims par les voies ferrées ; on manquait d'hommes et j'avais obtenu de partir avec la première division composée elle-même d'éléments hétérogènes. J'avais soif d'action et le plus vite au mieux. Je voulais à tout prix me trouver dans la mêlée, c'était pour moi et contre moi que je voulais combattre. Notre corps avait pour mission dans l'origine de maintenir les

communications libres entre Reims et Rethel ; mais le 28 août nous reçûmes contre-ordre et nous nous rendîmes à Mézières. Pendant qu'un détachement était dépêché vers Sedan pour avoir des nouvelles du corps d'armée commandé par le maréchal de Mac-Mahon, nous restâmes dans cette place et aux environs cherchant à protéger le chemin de fer en cas de retraite. Déjà la confusion était indescriptible, les routes étaient couvertes d'habitants de la campagne suivis de leurs troupeaux et qui fuyaient en désordre. Singulière contradiction, ceux des environs de Sedan se rapprochaient de Mézières tandis que ceux de Mézières cherchaient à gagner les remparts de Sedan. L'ennemi n'était pas à plus de 12 kilomètres de nous. Les nouvelles les plus alarmantes nous arrivaient de tous les côtés. Je n'entrerai point dans les détails de ces tristes et lugubres étapes ; alors nous reçûmes l'ordre de battre en retraite. Avec 10,000 hommes de troupe nous ne pouvions nous jeter sur l'ennemi dont les forces augmentaient d'heure en heure. Dans une reconnaissance sur Poix où il y eut un engagement d'arrière-garde avec un gros de hulans appuyés par de l'artillerie, je me trouvai avec une dizaine d'hommes séparé de notre bataillon. Les hulans nous avaient coupé la retraite, il était impossible de rejoindre. Nous nous jetâmes dans un bois attendant la nuit pour pousser plus avant espérant rencontrer les colonnes de l'armée qui se trouvait du côté de Sedan. A portée de canon sur les collines qui nous faisaient face, on apercevait les éclaireurs ennemis, le canon grondait à notre droite. Que faire, harassés comme nous l'étions, ne pouvant suivre franchement les routes dans la crainte de rencontrer l'ennemi ! Nous nous couchâmes dans un épais taillis attendant la nuit. Pour mes compagnons le sommeil vint réparer leurs forces, pour moi, l'image de Jeanne vint encore ajouter à mon accablement physique et moral. Cette image adorée, au lieu de me reconforter dans la terrible situation où je me trouvais, me jeta dans un sombre désespoir. J'étais donc séparé d'elle à toujours, car je ne pouvais croire que j'échapperais à ma destinée. La mort m'importait peu ; mais l'incertitude du sort de celle que j'avais abandonnée me faisait souffrir toutes les angoisses d'une interminable passion. Ajoutez à cela l'effondrement complet de toutes nos gloires et de nos espérances patriotiques. La douleur succédait à la douleur comme l'heure succède à

l'heure, sans intervalle, car il n'y a point d'arrêt pour le temps. La nuit vint, les lointains s'éclairaient par des reflets fauves : c'étaient des termes et des maisons isolées qui brûlaient. Vers les trois heures du matin, nous rencontrâmes un corps d'éclaireurs appartenant à la division du général de Failly : c'était encore un peu de la France qui nous apparaissait. Nous fîmes route avec lui et arrivâmes à Mouzon où était campée une partie de la division du général, l'autre s'étendait vers Givonne. On sait ce qui arriva : ce corps d'armée surpris et enserré comme dans un coup de filet par l'ennemi, fut supprimé d'un coup. Je ne ferai donc que parler de l'événement qui me concerne personnellement et dont les conséquences ont encore à l'heure présente une influence si directe sur ma pauvre vie. Comme je l'ai dit, l'ennemi avait surpris la division à l'improviste au moment où après le déjeuner, d'après l'ordre du général, les soldats nettoyaient leurs fusils. L'action, qui ne dura pas plus d'une demi-heure, avait eu lieu avant que le corps d'éclaireurs eût rejoint. Or, moi et mes compagnons, nous nous étions incorporés à ce détachement. En entendant le canon le commandant du détachement fit faire halte. Nous nous enfonçâmes dans un ravin, détachant quelques éclaireurs ; l'action était en réalité, comme nous le pensions, engagée sur le plateau de Givonne. Nous nous dirigeâmes en avant protégés par le ravin. Avions-nous affaire à une escarmouche d'avants-postes ou à un combat ? la fusillade devenait moins intense. Le canon que nous avions entendu se taisait : quelques coups de feu isolés. Subitement une avant-garde prussienne déboucha par un sentier de traverse. Un coup de feu parti de nos rangs fut le signal de l'attaque. Avant que la colonne ait eu le temps de démasquer une pièce d'artillerie, nous nous précipitâmes sur elle à la baïonnette. Quelle arme terrible et bien française que cette arme ! C'est la lutte corps à corps avec l'ennemi : telle qu'il nous le faut à nous, les descendants des Gaulois et des Francs ; avec elle point de ruse et de fourberie. Le courage tient seul contre le courage ! Jamais l'Allemagne ne l'aurait inventée. Pas plus que nos ennemis nous ne savions à quelle force nous avions à faire. Nous fîmes une trouée réelle, bousculant de droite et de gauche pour arriver à la pièce de canon que nous enclouâmes sous leurs yeux. Cependant un gros de troupe s'avancait : à leur tête était un major ; sur un ordre de lui ses soldats mirent la crosse en l'air et

arborèrent le drapeau parlementaire. Nous cessâmes la lutte, avançant vers ce renfort dont la démonstration, à notre grand étonnement, était toute pacifique. Quand nous fûmes à quelques pas seulement, une furieuse décharge de mousqueterie nous fit subir une perte considérable. La rage au cœur devant cette perfidie toute prussienne, prêts à mourir mais disposés à faire payer cher notre vie, nous engageâmes une lutte suprême. Dans la confusion, je reconnus le major qui n'était autre que M. Werner, le mari de la femme qui m'avait révélé à moi-même et qui m'avait donné pour femme Jeanne !



XXXIV



N vérité, c'était bien un espion celui qui se rendait coupable d'une si meurtrière perfidie ! Tout disparut à mes yeux excepté lui. Cherchant à attirer uniquement sur moi le rayon de son regard, je l'atteignis au milieu de la mêlée. Son regard, en m'apercevant, fut un ricanement de l'enfer. Il me jeta à la tête le nom de Jeanne et se précipita sur moi le sabre haut. Je parai le coup à l'aide de ma baïonnette, puis jetant mon fusil pour l'étreindre le revolver au poing, je lui portai la main à la gorge. La lutte fut aussi rapide que la pensée. Je sentis une chaleur insolite envahir mon visage, je vis tout rouge ce qui m'environnait et j'entendis ces mots : « J'irai la consoler à Paris. » D'une main crispée, je tenais toujours quelque chose, et de l'autre je pressai la détente de mon revolver.

Quelques jours après, je me trouvais installé dans une ambulance à Bouillon, sur la frontière belge, avec des compagnons de combat et quelques Prussiens. Il y avait une lacune dans mes idées ; je me rappelais Werner, la lutte, et puis c'était tout. Quelle en avait été l'issue ? Quand je fus hors de danger, je l'appris de la bouche d'un Allemand tombé à mes côtés. On m'avait arraché de dessus un cadavre sur lequel mes mains s'étaient crispées en le lacérant. Une balle de mon revolver lui avait

fracassé le crâne, une autre avait perforé la poitrine et le canon était lui-même entré dans la plaie. Ce cadavre que je tenais embrassé dans une haineuse étreinte n'était autre que celui du baron de Kahn (Werner l'espion). Ce récit d'horreur fut la première joie de ma vie depuis que le malheur avait appesanti sur moi sa lourde main de plomb ! La fatalité m'avait mis face à face avec cet homme, le traître qui avait espionné ma patrie pour la fouler aux pieds, l'insulteur de Jeanne qui aurait bu toutes les hontes sciemment afin d'écraser de son sordide talon le pays qui l'avait fait vivre. Je me rappelais tout : Blanche et les lâches complaisances de cet homme ; tout ce que je savais et encore peut-être ce que je ne savais pas ! Un coup de sabre m'avait fendu la joue gauche à la hauteur de l'œil et ne s'était arrêté qu'à la maxillaire inférieure, tailladant l'os. Les chairs avaient été recousues tant bien que mal, et comme la lame avait dévié et haché les chairs, la peau, courte à un endroit, ne recouvrait plus que l'os, laissant une profonde et horrible cicatrice. Lorsque je pus enlever l'appareil, je demandai un miroir. J'étais méconnaissable. De plus, mes cheveux étaient complètement devenus blancs. Un instant, j'eus horreur de moi, vingt années avaient passé dessus ma tête ! Puis, tout à coup, une idée traversa mon cerveau ; je pensai à ma femme. Qu'était-elle devenue au milieu de tous ces malheurs ? Devais-je la revoir ? Un immense suaire s'étendait tout autour de la chère patrie. On parlait de la guerre à outrance alors que tout était perdu à jamais. Mais il fallait du temps encore pour que les faméliques qui vivaient d'elle pussent sucer le sang coulant de ses plaies béantes et se reconforter avec ses chairs palpitantes. Il fallait à quelques bandits le temps de passer des marchés et de faire leur fortune. Qu'importait-il à ces hommes d'amonceler ruines sur ruines, de dépenser des milliards ? Ils restaient loin des champs de bataille et des balles ennemies. Qu'importait à ces gens-là que la France continuât son agonie, pourvu qu'ils conservassent leurs galons, leurs traitements ? Qu'importait-il à ces forbans que la France râlat sous leurs talons éculés autant que sous les éperons de l'ennemi ? Il leur fallait organiser la Commune et se créer les moyens de payer le cens si plus tard le cens revenait ! De même qu'en écrivant cette relation je me laisse quelquefois entraîner en dehors de mon sujet en jetant çà et là des notes de l'histoire de la patrie là où je ne devrais que transcrire l'histoire trop

compliquée, hélas ! de mon cœur ; de même, dans cette période désolée de mon existence, je puis déclarer avec sincérité que le malheur de ma chère patrie m'absorba tellement que le mien propre disparut et se confondit avec dans le grand tout. Parfois cependant, il revenait comme un glaive froid et tranchant qui vient lacer des plaies saignantes et endolories. Le souvenir surnageait pour aviver une grande douleur et anéantir toute ma volonté d'homme. Du reste, que pouvais-je faire ? J'étais interné en Belgique sur parole, et, depuis un an, vingt années morales avaient pesé sur ma tête. A la suite de bouleversements inénarrables, une léthargie s'était emparée de mon être et je me réveillais vieillard.

Je n'étais plus moi !



XXXV



E passai tout le reste de la guerre me vieillissant encore dans ma pensée, attendant ! quoi ? je ne le savais pas. Enfin le canon fit taire sa voix lugubre, Paris s'était rendu. La guerre était finie ! Avec quel tremblement je pris le premier train qui pénétra dans la ville de mes joies et de mes douleurs ! J'étais absolument comme le misérable auquel une longue détention a enlevé comme le sens réel de ce qui existe ; ce qu'il entrevoit, c'est un nouveau quelconque qui a nom vie ou mort. Encore moins que le misérable j'aurais pu définir ce que j'entrevoyais. En résumé, je ne voyais pas bien clairement une fin, mais j'avais un but précis : je voulais revoir Jeanne ! Qu'avait fait l'absence en ces terribles circonstances ? Avait – elle fui Paris ? La fatalité l'avait-elle jetée sur la route des exécres auxquels la fortune des lâchetés et des trahisons avait livré le pays ? L'anxiété achevait de me tuer ; il fallait en finir. Je me jetai dans un fiacre et je me fis conduire rue de Lisbonne. Je ne pris point garde à la ville en deuil et au changement opéré depuis cinq mois. Tout disparaissait devant son souvenir. Sa chère image absorbait tout. Je ne pensais plus à ce que j'avais souffert. Ma maison était fermée, ma femme n'y était point. Cependant je descendis ; le portier voyant s'arrêter une voiture, sortit et me demanda ce que je voulais. Il ne me reconnaissait point.

J'étais donc un inconnu, même chez moi ? Un éclair traversa ma pauvre tête et je fus presque heureux de me trouver ainsi défiguré. L'incognito m'apparaissait soudain comme la clef de tout un plan de conduite. Je sus que ma femme avait quitté Paris avant l'investissement, et qu'elle était allée en Bretagne. Je ne me fis pas connaître et je m'éloignai triste, mais point découragé. L'idée de retrouver Jeune, de me présenter à elle comme un étranger et de la reconquérir à nouveau fut comme un rayon de soleil qui illumina tout à coup mon âme sombre. Elle non plus, dans cet homme tout blanc dont la figure balafmée et comme torturée causait un étonnement, ne reconnaissait point celui de l'amour duquel elle souffrait. Mais si j'allais être, dans ma laideur, un objet de répulsion ! Je ne m'arrêtai point à cette idée. Les cicatrices de combat ne défigurent pas auprès des femmes, elles transfigurent. Je ne voulus prendre aucun confident de ma résolution ; je renonçai donc à écrire à l'amie de Jeanne : elle eût pu, dans son zèle à nous servir tous les deux, trahir mon secret. Je voulais être mort pour tous ; de Jacques il ne devait plus rester que le cœur consumé par un amour sans bornes, et les battements de ce cœur corrodé par la souffrance qui soulevaient ma poitrine à croire à certaines heures qu'elle allait rompre, étaient invisibles pour le passant. Pour ceux qui m'avaient connu, je devais en peu de temps être considéré comme mort pendant la tourmente. Ceux qui pourraient s'en informer n'auraient au ministère de la guerre aucun renseignement précis. Que de disparus dans la déroute et dont on n'avait plus entendu parler ! Les familles seules comptaient ceux qui manquaient au foyer, et c'était sur leurs indications, à elles désolées, que l'on pouvait reconstituer les cadres disloqués. Mais je m'illusionnais peut-être aussi sur cette recherche d'un déshérité du bonheur ici-bas. Qui prendrait donc souci de ma disparition ? Elle-même n'était-elle pas, sinon heureuse, du moins tranquille d'avoir si subitement reconquis sa liberté ? Je ne l'importunerais plus ; je ne serais plus devant elle un objet d'horreur. Oui, Jacques était bien mort pour elle ! le passé n'était plus. Peut-être son cœur aimant la solliciterait-il lui-même en faveur d'un nouvel amour. J'édifiais déjà un nouveau bonheur sur les ruines de l'ancien :

Avec laquelle l'on bâtit
Les tombes de son cimetière !

et l'aphorisme de Montaigne : « Le perpétuel ouvrage de la vie c'est de bâtir la mort ! » ne me vint point à l'esprit. La baronne de Kahn (Mme Werner), la seule peut-être qui se souvenait de moi, devait aussi me croire mort. J'éprouvais par avance une âcre volupté à bénéficier d'une mort anticipée. Devait-il y avoir bénéfice ? Hélas ! si la Providence accordait à quelques hommes la faveur d'assister vivants, incognito, à leurs funérailles et au dépouillement de ce qu'ils laissent dans la mémoire des autres, combien ne demanderaient pas à recommencer leur vie, quelque belle qu'elle ait pu leur paraître ! Combien ne réapparaîtraient qu'avec une ironie sanglante pour tout ce qu'ils ont aimé, pour ceux mêmes pour lesquels quelquefois ils sont morts. J'avais ramené avec moi un pauvre soldat auquel un éclat d'obus avait emporté le bras gauche. Lui aussi avait eu ces atroces douleurs ! Il était de Bazeille et avait vu les siens brûlés et massacrés par la horde des barbares. Il était seul au monde comme moi. L'infortune s'attire, de même que l'eau attire l'eau. Je l'avais trouvé à Bouillon, et il s'était attaché à moi pour les soins que je lui avais donnés ; j'en aurais fait ma chose qu'il eût été heureux. J'en fis mon ami ; il me donna tous les dévouements d'un cœur loyal. Son cœur reconnaissant de ce que tout autre, le pouvant, eût fait à ma place, avait entrevu une page noire dans le livre de ma vie. Cela lui suffisait ; il laissait discrètement la page voilée ; mais il cherchait à éclaircir celles qu'il me restait encore à feuilleter. Brave cœur !

La guerre était finie, mais toute la honte n'était point bue ; la maritorne de 93, la Commune avec son abêtissement saupoudré de sang et de pétrole, vint retarder mes recherches. Paris se vida de nouveau, ce qui était honnête fuyait cet égout des hontes nationales, ceux qui étaient partis antérieurement, attendaient pour rentrer. Enfin cette comédie aussi lugubre qu'immonde finit. Puis, la ville désolée, spoliée, sanglante, aux ruines fumantes, vit accourir avec un empressement fébrile, les exilés, les peureux, les curieux qui en masse se pressaient pour contempler l'œuvre de la démagogie stipendiaire de l'Allemand. J'avais assisté au pillage, à la fusillade, et je m'étais trouvé éclairé la nuit aux lueurs de l'incendie, la

foule cosmopolite venait faire ombre sur ce diorama. Je m'isolai de nouveau avec mon souvenir et mon espérance !



XXXVI



TROIS semaines après la réouverture définitive de Paris, mon ami d'infortune, m'annonçait qu'il savait que l'appartement de la rue de Lisbonne était habité. Cette nouvelle me troubla dans le plus profond de mon être. Je devins subitement tremblant comme l'enfant qui a peur d'être grondé. Si Jeanne se fut sur-le-champ présentée à ma vue, je fusse certainement tombé privé de sentiment. Le sang me montait au cœur, et un degré de plus d'émotion eût pu me tuer. Cet événement après lequel j'aspirais de toutes les forces de mon cœur, me comblait à la fois de joie et d'épouvantement. Mes espérances de la veille s'entre-croisaient avec de sombres défaillances ; de réelles terreurs envahirent mon âme : par un fait bizarre, bien que très explicable, je me trouvais soudain trop près d'elle. Il me semblait que je n'étais pas assez préparé à la voir : pas encore, étais-je prêt à crier. Hélas ! je n'avais pas besoin de si bien me défendre, ce n'était point elle qui chercherait après celui qui sans aucun doute était mort, sinon dans son souvenir du moins dans son cœur. Encore moins elle irait au-devant de l'inconnu, du nouveau passant qui s'inquiétait si fort d'elle. J'étais fou. Je secouai toutes ces pensées tumultueuses, et seul, roulant en moi-même tout un monde de désirs et de craintes, je me rendis rue de Lisbonne. Peut-être la

verrai-je, elle ! Tout au moins, j'apercevrai les fenêtres, et me sentirai plus près d'elle, qui sait enfin ! Je marchais sur le côté opposé, pour tout embrasser d'un même coup d'œil. Je les vis ces cinq fenêtres, je les reconnus ces grands rideaux à bandes de velours bleu, alternant avec des bandes de guipures qui avaient abrité tant de bonheur ! Rien ne me paraissait changé. Les objets demeurent quand l'homme a disparu ! et c'est vraiment une bien triste chose de voir combien la créature tient peu de place dans le monde matériel, qu'elle est faite pour vivifier ! Anxieux, comme si j'attendais quelque chose d'imprévu, je restai quelque temps à regarder fixement cette demeure si connue de moi, et maintenant si étrangère. Puis, j'eus peur ! Je m'éloignai rapidement comme si j'étais en faute, j'avais frayeur d'être vu. Or, semblable à l'espion, je voulais voir sans être remarqué. J'avais eu un instant de bonheur, et bien que ce bonheur m'eût fait mal ainsi que ces sensations fiévreuses qui vous brisent tout en vous donnant un certain bien-être, je ne voulais pas l'anéantir par un imprévu qui eût pu le briser. Cette dose me suffisait pour la première fois. Si cependant j'avais pu la voir ! Je m'éloignai, et comme une fois déjà, je me mis à courir Paris, torturant ma pensée et m'abritant dans elle. Je rentrai chez moi, mais ce fut pour repartir bientôt et retourner là où je savais. La seconde fois, je ne fis que passer, jetant un coup d'œil furtif et presque craintif. Je cherchais à m'aguerir avec cette vue qui me donnait de si profondes agitations. Pendant huit jours, soir et matin, quelquefois dans le milieu du jour j'accomplissais ce pèlerinage infructueux. Mais, c'était toujours les mêmes murs de pierre ; et ces grands rideaux qui, la première fois m'avaient si profondément ému, commençaient à m'énervier considérablement. Ils étaient toujours droits avec leurs grands plis rigides, impénétrables. J'aurais voulu de simples rideaux de vulgaire mousseline voletant au contact des déplacements qui pouvaient s'opérer dans l'intérieur de l'appartement. Puis, jamais personne dans cette rue calme ; je ne pouvais y rester longtemps sans être remarqué ; et je m'imaginais déjà que peut-être quelqu'un avait vu ce fantasque qui semblait scruter de l'œil ces moellons banals. On n'était plus en hiver, et je ne pouvais m'envelopper d'un manteau pour cacher mes allures investigatrices. Au contraire, le printemps apportait à la vie un besoin d'extériorité. On commençait à vivre dehors, et les suaves effluves

de la belle et amoureuse saison jetaient dans l'air ces parfums tentateurs pour lesquels on n'a pas assez d'aspirations. Elle aussi, cette fleur qu'un hiver si long avait contraint de garder la serre, allait refleurir et chercher la vie extérieure. Pourquoi ces fenêtres ne laissaient-elles point entrer la vie et le soleil ? Je m'irritais contre l'impossible. Une fièvre continuelle s'empara de moi, je vivais dans une surexcitation dont le degré augmentait chaque jour. Mon compagnon d'infortune en prit souci. Un feu de mauvais augure rougissait les pommettes de mes joues, et mon regard avait l'éclat fébrile que donne l'organisation animale attaquée dans ses principes. En de certains moments, je ne doutais point que si Jeanne m'eût vu, elle n'eût eu pitié de moi, dont les souffrances morales ruinaient ainsi le corps. Mon pauvre ami était désespéré et ne savait que faire. D'une main amie, il cherchait à panser ma blessure ; mais elle était de celles qu'on ne voit point, et qui par cela même n'en sont que plus terribles. Le fer guérisseur est réduit à l'inaction ! D'abord sans m'en parler, puis ensuite par un demi-consentement arraché à ma faiblesse – le cœur amoureux est si lâche ! – il organisa un système d'espionnage qui, au bout de huit jours, me mit absolument au courant de ce qui se passait chez ma femme. J'allais écrire chez moi, hélas ! Je lui donnai l'adresse de l'amie intime de ma femme, de Mme de P... ; elle était revenue, et elle allait souvent rue de Lisbonne. L'hôtel de l'avenue de l'Impératrice était à vendre. Jeanne sortait fort peu, et ne recevait que quelques amies des anciens jours, déjà si loin depuis tant d'événements. Quant aux minces détails de sa vie, je ne voulus rien tenter pour les apprendre. J'étais au courant de tout ce qui m'était nécessaire pour mettre à exécution le plan auquel je m'étais arrêté, cela me suffisait. Il ne me fallait pas les détails de cette vie, il me fallait Jeanne, et rien qu'elle. Comment arriverai-je à elle ; c'était pour l'instant ma seule préoccupation. Quelle étoile me guiderait et me la ferait apercevoir ?



XXXVII

19 juin.

E l'ai revue.



C'était hier le jour de la Fête-Dieu ; j'étais allé à la chapelle des Barnabites, rue de Monceaux ; cette chapelle si remplie de souvenirs pour nous deux. C'est dans ce sanctuaire discret, attrayant par son recueillement tout ambiant d'une piété tendre, que nous allions tous les dimanches pour entendre la messe. Je la conduisais, fier de ses seize ans, de sa beauté, de son amour, dont chaque regard d'elle me faisait un hommage. L'église était remplie de fleurs, dont le parfum, mêlé à celui de l'encens, montait vers les voûtes enveloppant les fidèles d'une atmosphère tiède et presque vertigineuse. J'étais debout, au fond de la chapelle, à côté de la large coquille pleine d'eau bénite, quand elle entra. C'était toujours ce beau poème blond de la jeunesse, avec ses strophes lyriques. Elle était vêtue de noir. Sa robe en cachemire, à longue traîne, la drapait merveilleusement ; son buste triomphant, modelé par l'étoffe, lui donnait un air souverain. Hélas ! un sentiment d'orgueil s'engouffra dans les replis de mon pauvre cœur endolori. Les boucles flavescentes de sa chevelure d'or illuminaient son cou blanc, et, comme des cascates

scintillantes, se répandaient à profusion sur le dos. Seuls, ses grands yeux bleus étaient comme voilés par un nuage de tristesse. Se souvenait-elle ? Pensait-elle aux heures envolées ?

Elle s'approcha du bénitier. Je me trouvais si près d'elle que je me sentis prêt à défaillir : instinctivement de la main gauche, je me cramponnai à la grande coquille, sa petite main gantée effleura l'eau sainte, et quelques gouttes rejaillirent sur moi.

Jeanne, vous ne l'avez pas su, mais cette eau, jetée insciemment par votre main, a laissé comme une fraîcheur sur mes sens surexcités par la fièvre. Amoureux fou, j'y ai vu comme un espoir !

Elle se signa dévotement, et s'engagea dans les rangées de chaises voisines du bas de la chapelle. Elle ne venait pas pour être vue, elle venait pour prier. Elle s'agenouilla dévotement, pencha sa jolie tête, et courbée ainsi dans un pieux recueillement, pria longtemps. La petite sonnette se fit entendre, le prêtre s'approcha de l'autel. Les orgues élevaient vers la voûte leurs voix aux notes profondes. Elle ouvrit son livre d'heures, celui que je lui avais donné. Rien n'était changé. Moins de joie sur son visage, et moi je n'étais plus. Le regard fixé sur elle, je me mis à genoux là où j'étais, et je priai mentalement : elle d'abord, que je confondais avec Dieu, puis Dieu lui-même, qui me l'avait donnée, cette adorable créature, et je le conjurai de me la rendre. La messe me parut un éclair, et la foule s'écoulait déjà, que la contemplais encore à genoux. Elle repassa près de moi pour reprendre de l'eau bénite. Son regard s'arrêta sur moi comme sur les autres ; mais elle ne voyait personne. Je sortis derrière elle, et je la suivis ; elle rentra chez elle, douce colombe, qui rentre au nid après sa provision faite. Elle avait prié, et accompli son devoir. Dieu seul sait si elle avait eu un souvenir pour moi ! Pendant le saint sacrifice, s'était-elle souvenue de moi à la commémoration pour les vivants, ou à la commémoration pour les morts ? Déjà elle était rentrée, ma blanche vision s'envolait. A quelques pas dans la rue, je demeurai l'œil fixé sur sa demeure ; puis, m'ensevelissant de nouveau dans mon deuil, je m'en retournai, songeant aux moyens de la revoir, d'arriver à elle, de lui parler ; je n'osais encore me dire : m'en faire aimer ! et cependant c'était le but de ma pauvre vie, c'était le point vers lequel tendaient toutes mes aspirations. Être aimé de Jeanne ! quel plus beau rêve

un homme pourrait-il former ? Je la connaissais, cette femme ; elle avait été mienne ; et c'est parce que je la connaissais que j'appréciais tout le trésor d'amour qu'elle renfermait, et je voulais à mon tour, et à nouveau, devenir sien. Vraisemblablement, elle ne m'aimait plus, mais elle aimerait *l'autre*, le nouveau, qui lui ferait entrevoir des abîmes de tendresse, de cet autre, auquel elle n'aurait rien à reprocher, qui se ferait sa chose et qui lui révélerait à nouveau le but de sa vie de femme. Une page sombre était dans sa vie, je lui indiquerais du doigt toutes les pages roses qu'elle pouvait à son gré parcourir, et elle oublierait le passé pour se lancer dans des contrées fleuries, pour lesquels elle était née, et après lesquelles son cœur inoccupé devait aspirer. J'avais voulu d'abord la voir ? que m'importait à présent de la revoir perdue dans la foule ? Chaque dimanche, je voulais entendre sa voix, et je prétendais que cette voix s'adressât à moi. Plus que jamais j'étais rivé à elle, car tout le charme qui se dégageait de sa personne, m'adhérait à la chair et aux os, ainsi qu'une nouvelle tunique de Déjanire. Plus que personne, j'appréciais mon bonheur perdu, car ce n'est pas impunément que l'on touche à une femme semblable. Cet amour avait failli me tuer, il allait ou me tuer tout à fait, ou faire reverdir ma jeunesse.

En rentrant, je ne pus que dire à mon ami : Je l'ai vue ! Un éclair de bonheur illumina son visage. Il m'avait vu si désolé ! et sans savoir par quels liens m'était attachée cette femme que je voulais retrouver, il savait que je l'aimais d'une passion effrénée. Or lui aussi savait que l'amour tue de même qu'il fait vivre.

Je lui dis seulement que je désirais la revoir au plus tôt, et comme elle m'avait connu autrefois, que mon but était de séduire son cœur sous une autre enveloppe. Il ne m'avait pas encore entendu parler d'une façon aussi explicite. Aussi, après avoir un instant réfléchi à mon projet, son visage s'assombrit, et il me dit gravement :

– Mon ami, ce que vous allez faire est bien dangereux !

Il avait raison.



XXXVIII



A volonté de celui qui aime surmonte bien des obstacles, elle va même jusqu'à vaincre l'invincible ; pourrait-elle vaincre l'horrible situation dans laquelle j'allais m'engager ? Qui donc allait m'introduire dans ce monde où elle vivait, moi inconnu et qui ne voulais me faire connaître à personne ? Je ne prenais point la voie droite, celle en un mot que j'avais mission de revendiquer ; Dieu ne pouvait pas m'aider. Dans de certaines dispositions d'esprit, les choses simples peuvent être assimilées aux grandes vérités en cela qu'elles terrifient. Aller dire à Jeanne : C'est moi, je reviens à toi ; tout ce que tu as pu croire est faux. Tu peux m'aimer, et ton amour sera saint comme le sacrement qui l'a béni. Le temps se charge d'éclaircir bien des choses, mais je te jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde, sur l'amour que j'ai pour toi, que ce que je te dis est vrai ! N'était-ce pas le chemin sûr et droit ? Oui ! et pourtant je ne l'ai pas voulu. J'ai préféré la dissimulation constante, non point de mes sentiments, – c'est le seul point sur lequel je ne mentirai pas, – mais la dissimulation de tout ce qui pouvait être pour – moi et par moi une arme utile et efficace. J'ai renié mon individu, mon être, j'ai abjuré tout droit pour courir dans l'inconnu. Si j'ai une excuse, cette excuse est ma souffrance passée, souffrance plus que surhumaine. Ceux qui me liront les

apprécieront, ces tortures de chaque heure qui m'ont ruiné au moral comme au physique ; *moi* j'ai trop pâti : je veux être l'*autre* !

XXXIX

30 juin.



A nuit s'est passée à combiner un moyen d'action ! Comme un romancier, j'ai de mon mieux charpenté mon drame. Le dénouement seul me manque ; mais personne ne saurait l'écrire. Dieu le connaît ! Quel sera-t-il ? J'ai écrit deux lettres, l'une à M^{me} de P..., l'autre à Jeanne. Ces deux lettres sont signées Jacques ; l'écriture n'est point altérée : c'est bien celle que ma Jeanne connaît. Je les porterai moi-même. Je veux entrer franchement et tout d'un coup dans une nouvelle et volontaire incarnation. La lettre pour M^{me} de P. est celle d'un ami qui sent que sa vie est brisée et qui à l'heure où elle va fuir lui recommande celle qu'il laisse et à laquelle il a donné son cœur. Elle connaît toutes les souffrances morales endurées par celui qui lui écrit ; mais celui-là, en un suprême adieu, la conjure d'employer toute son amitié à créer une nouvelle vie à la femme qui, elle aussi, semble être entrée dans la vie par une porte sombre. Que cette jeune femme, veuve presque avant d'avoir aimé, regarde comme un mauvais rêve tout ce qui s'est passé. La vie promet d'être longue pour elle. Son cœur s'ouvrira encore à l'amour.

Qu'elle le laisse parler ce cœur ; c'est le vœu le plus cher de celui qu'une fatalité semblait devoir unir à sa destinée. Ce dernier et le plus cher désir est comme la volonté dernière de celui qui s'en va. Un ami, celui qui lui remettra cette lettre, le confidant de toutes ses tortures morales et physiques, se joindra à elle pour, s'il le peut, refaire une nouvelle vie à la pauvre âme endolorie. Jacques lui envoie dans cet ami un autre lui-même !

Dans la lettre adressée à Jeanne, je ne parlais point de nos jours de bonheur. Je lui envoyais simplement mes derniers adieux. Dieu n'avait pas voulu que je la revisse. Je mourais frappé par le fer ennemi. Il n'y avait aucune plainte ; ma carrière était finie, et ma plus grande douleur était de voir ma patrie ensanglantée par une lutte folle et écrasée par un ennemi lâche et voleur. Je lui recommandais mon compagnon d'armes aux côtés duquel j'étais tombé, qui avait fait tout ce qui est humainement possible pour me sauver. C'était mon seul et unique ami ; à lui avaient été confiées ce que je pourrais appeler mes dernières volontés. De lui, elle saurait tout.

XL

1^{er} juillet.



E suis allé chez Mme de P. ; elle ne m'a point reconnu. Hélas ! je n'ai pas encore entièrement dépouillé le vieil homme au moral, car la consécration de cet incognito que je recherche tant m'a fait une blessure au cœur. Un instant le sot amour-propre que l'on a au fond de soi-même s'est regimbé. Elle non plus, – celle que j'aimais tant, – ne me reconnaîtrait point, et, bien que je le désirasse absolument, je pensais à cela déjà avec amertume. Oublié si vite ! devenir subitement l'étranger qui passe ! Le cœur est donc comme le courant du ruisseau qui reflète fatalement l'image de celui qui se penche, mais qui n'en conserve point trace. M^{me} de P. a lu la lettre de Jacques, et ses yeux sont devenus humides. Je lui en ai su gré ; j'étais moi-même fort attendri. Cette larme qui se faisait jour à travers ses cils était-elle pour ma femme, était-elle pour *moi*, celui qu'elle avait vu tant souffrir ? Maintenant, j'étais l'*autre* !

Nous avons causé longtemps de Jeanne, et elle m'a prié de n'aller que demain chez elle, afin de la préparer à ma visite. Craint-elle une émotion ?

Jeanne aimerait-elle encore Jacques ? Je ne puis le croire, et cependant mon cœur bondit à cette pensée ! Une vague terreur s'empare de moi : si elle allait s'attacher à cette ombre impalpable désormais pour elle ! Si elle allait, s'accrochant au passé, s'acharner à saisir l'insaisissable et vouloir s'envelopper dans le souvenir, et se réfugier dans lui comme dans une tombe anticipée ! Elle pouvait, dans la sainteté de son cœur, s'abandonner au souvenir de son amour, maintenant épuré par l'absence et par la mort. Fatalité ou erreur par elle découverte, elle pouvait complaisamment se remémorer les heures douces pendant lesquelles son âme s'était livrée aux rayons de l'amour qui avait fait fleurir sa vie. Elle était dorénavant isolée sur un bloc de cristal, et la passion humaine, dégagée de son enveloppe terrestre, pouvait lui apparaître sainte ; et par cette attraction vers l'impossible qui est encore une des pierres de touche de notre origine divine et d'une existence impeccable ultérieure, il était plausible qu'elle se jetât avec ardeur vers cette passion reverdissante dans la mort, cette passion qui a créé quelques saintes et peuplé des déserts. Son culte tardif pour le *moi* purifié et dégagé des souillures terrestres, était de nature à anéantir à jamais les aspirations de l'*autre*. Que devenir alors ? D'un mot je pouvais lui crier : « Jeanne, tu es le jouet d'un rêve ; moi, c'est l'autre ! Je suis celui que tu as aimé, que tu aimes encore ; je suis à tes pieds, je t'adore. » Mais si alors ce mot lui arrachait une condamnation irrévocable ! Si elle croyait, malgré son amour renaissant à nouveau, que je l'avais déjà trompée ; si l'obstacle qui alors s'était dressé entre elle et moi et l'avait fait, à tort, s'éloigner de moi, n'était-elle pas en droit de me crier : « Arrière, vous m'avez deux fois trompée ! Vous m'avez trompée en me donnant votre main sacrilège, car elle avait été à une autre, et par là vous m'avez condamnée à un inceste ; et aujourd'hui, en revenant, vous me trompez encore : soyez maudit ! Je pouvais aimer le cœur et le souvenir, je ne pouvais saintement aimer l'homme. Vous avez deux fois brisé l'idole que mon cœur s'était plu à former. Vous êtes le génie du mal, vous me faites horreur ! » – Plus que jamais, il me paraissait évident que je devais rester l'*autre* !



XLI

2 juillet.



L était deux heures quand je suis monté chez Jeanne. Sa femme de chambre, – la même, – m’a introduit dans le petit salon que je connais si bien ! Rien n’a été changé : à droite, la grande portière qui cache la porte conduisant à la chambre bleue. J’étais tremblant comme l’adolescent allant à son premier rendez-vous. Je ne fus pas d’une minute dans ce salon qu’une sueur froide envahit tout mon corps. A deux pas de moi elle était là anxieuse aussi, elle. J’avais en même temps frayeur et honte de moi-même, car j’allai lui annoncer faussement une mort, et cette mort était la mienne ! A l’avenir le mensonge allait être mon domaine, domaine aussi fragile qu’un sable mouvant, et par-dessus tout honteux et indigne d’un homme loyal. Quelle puissance a donc la passion, surtout quand cette passion est l’amour, puisqu’elle fait descendre jusqu’à de semblables moyens ! Je n’eus pas proféré un mensonge pour sauver ma vie, et je m’engageais froidement dans une vie de tromperie, et cela pour conquérir une femme ! Le sang me montait au visage comme un stigmaté, pendant que mes tempes étaient inondées d’une sueur glaciale.

Je n'attendis pas longtemps. La portière s'agita, ma femme était devant moi ; elle était en noir comme le premier jour où je l'avais revue, mais ce n'était point le deuil. Sa figure était un peu pâle. Je m'étais levé, mes jambes fléchissaient sous moi, je n'osais et ne pouvais m'avancer vers elle. Elle aussi était vivement émue. Mme de P. lui avait parlé. Puissance de l'amour dans ce qu'il a de magnifique et d'adorable, je ne pensai plus à mes propres angoisses, et une commisération immense, incommensurable pour ce pauvre être s'empara de moi. Je n'osais parler, je lui présentai la lettre.

Elle la lut, et des sanglots oppressant sa poitrine, elle fondit en larmes. Quel effort je fis pour comprimer les miennes et ne pas tomber à ses pieds ! Je l'avais vue riieuse, riieuse du rire de ses seize ans ; je ne l'avais pas encore vue inondée de larmes et ressemblant à une *Pieta*. Qu'elle était belle ainsi, qu'elle était touchante ! Je voulais respecter son silence, et ma voix était trop pleine de larmes pour que j'osasse parler.

– Et Jacques n'est plus ? me dit-elle.

J'inclinai la tête !

– Jacques n'est plus, lui répondis-je.

Elle n'eut point d'explosion de douleur ; simplement elle fixa quelque temps la lettre qu'elle tenait en main, puis elle me dit :

– Il n'a laissé que cela pour moi ? Il n'a point écrit autre chose ?

– Pas autre chose !

– Vous avez été son ami de la dernière heure ?

– Celui de toutes ses souffrances !

A ces mots, elle jeta sur moi un regard indéfinissable.

– Il a bien souffert ? reprit-elle.

– Oui, et sa seule consolation, au milieu des amertumes dont il a été abreuvé, était de penser que vous étiez en sûreté et que si du moins. pendant la tourmente que nous venons de traverser, vous n'étiez pas heureuse, vous le redeviendriez, car, me disait-il souvent, son entrée dans la vie a été bien sombre, et comme toute vie se compose en général d'un lot de malheur au moins égal à celui du bonheur, elle a commencé par la peine, j'espère que son ciel s'éclaircira et que l'avenir lui fera oublier le passé.

– Cher Jacques ! soupira-t-elle.

Ce soupir profond et vrai donné au passé, un instant illumina mon âme, puis me fit triste, car il s'adressait à celui que j'avais moi-même enseveli à jamais. Il était temps encore cependant de reculer. Je ne le voulus pas.

– Vous avez eu toute la confiance de Jacques, reprit-elle, je vous demande en grâce de me dire tout ce qu'il vous a dit pour moi, car il doit vous avoir dit autre chose que ce qui est écrit dans cette lettre si courte.

Sa présence me bouleversait à tel point que je tremblais comme un coupable et le sang me montait au cœur avec une telle violence que je ne pouvais plus parler. Je me levai.

– Je reviendrai, lui dis-je, en balbutiant.

– Oh oui, ajouta-t-elle.

Et elle me tendit la main. Je l'ai prise cette main et je l'ai serrée non pas comme eut dû le faire un ami qui console, mais comme l'eut fait un malheureux brûlé par la passion. Dans cette étreinte j'ai cherché à lui communiquer le feu qui me dévore. Elle a levé vers moi ses yeux bleus voilés par les larmes et j'ai senti une pression de sa main. Elle a serré la main de l'ami.

Puis sans la regarder, je suis sorti.



XLII



'AI laissé quelques jours s'écouler et je suis retourné chez elle.

– Que vous avez été longtemps à venir, m'a-t-elle dit, je vous attendais chaque jour.

Elle m'a parlé de Jacques, a voulu savoir où il était mort et comment, et où je l'avais rencontré, avec quel régiment il était parti. J'ai répondu à tout d'une façon plausible, car j'avais prévu tous mes moyens de défense. Nous sommes bien restés une heure ensemble. J'ai vécu de sa vie, de l'air qu'elle respirait, je me suis pendant cette heure entière, plongé à nouveau dans sa vie. Elle aussi a bien souffert et elle souffre encore, et sa souffrance s'augmente de la souffrance des regrets. Sait-elle que Jacques n'a jamais été l'amant de sa mère ? La vérité s'est-elle faite dans son âme ? Ce doute me torture. Si elle le sait, elle est désormais inviolablement attachée à Jacques, qu'elle a rendu malheureux malgré elle. Et, Jacques n'est pas moi. Si personne ni aucun événement ne l'a tirée de son erreur, elle aura méfiance de l'ami de Jacques ! Que faire ?

J'allais prendre congé d'elle, quand son amie, M^{me} de P... est arrivée. Celle-ci n'a point paru étonnée de me voir chez Jeanne, de plus elle m'a fait accueil. Tout ceux qui s'intéresseront à Jeanne deviendront vite les amis de cette noble femme, car elle l'aime sincèrement.

Enfin, je suis parti les laissant elles deux. Pour la première fois j'ai senti un orage gronder au fond de mon cœur. Tout mon être s'est révolté. Je me suis fait l'effet d'un fuyard abandonnant la place. J'étais chez moi et je fuyais en étranger. Quelles humiliations n'aurais-je pas à subir par la suite ? Toutes ces réflexions grondant dans mon cœur ont fait le chaos dans mon âme !

Je me suis approché d'elle, et soudain des fantômes se dressent autour de l'idole que je veux reconquérir. J'entrevois toutes les difficultés de la lutte que j'ai entreprise. Un combat à armes franches serait plus vite terminé et me causerait moins d'angoisses ! Plus je me rapproche d'elle, plus mon désir augmente, plus je sens l'impérieux besoin de faire de ma vie la sienne. N'est-elle pas toute la mienne ! Le fluide qui remplit mon être et qui me contient, aura-t-il la puissance que je lui suppose ? Ira-t-il remuer les profondeurs de son être, fascinera-t-il sa volonté, lui communiquera-t-il en un mot toute l'ardeur dont je suis pénétré. Pour cela il faut la revoir souvent, la revoir chaque jour afin que l'influence magnétique ait une puissance. Je la reverrai, je m'attacherai à ses pas, et la puissance de ma volonté fera de cette chère âme un sujet passif. Je lui inoculerai ma foi, parce que ma foi en elle est robuste, parce que l'amour est le levier le plus puissant en ce monde et que mon amour l'enveloppera et l'entourera d'une chaleur qui brûlera son cœur.

Platon fait dire à Socrate dans son Festin, *qu'il y a quelque chose de plus divin dans celui qui aime que dans celui qui est aimé*. Fénelon ajoute : « Voilà toute la délicatesse de l'amour le plus pur. » Platon était un païen sublime, Fénelon était un saint. Je suis un homme, et si j'aime je veux être aimé ! Par là je touche à la terre et ma nature est essentiellement humaine ; mais je ne puis émerger triomphant du cercle de feu qui m'enserme. L'amour seul me fait vivre, c'est la tunique adhérente à mes épaules, le jour où tombera ce pallium, je ne serai plus. J'aime Jeanne, je veux lui insuffler cet amour terrible et la presser dans mes bras. Si les moyens que j'emploie sont criminels, le but est saint, car elle m'a été donnée par Dieu. C'est en elle, en elle seule que je reconnais Dieu et si Dieu, notre fin dernière, continue à me châtier, que je meure en l'entraînant avec moi.



XLIII



EUX mois se sont écoulés ; jour par jour, je dirais presque heure par heure, car je me suis fait l'assidu de sa maison, je me suis vu entrer plus avant dans son intimité. Plusieurs fois en mes mains j'ai senti les siennes, et chaque fois que se renouvelait cet acte fraternel de deux cœurs désolés, j'ai cru percevoir qu'elle s'appuyait faible et chancelante sur celui qui lui offrait un soutien. Tous les deux nous sommes seuls et dans une situation analogue. Autour de nous le monde gravite dans ses lois immuables et nous, nous semblons nous affoler dans notre solitude, moi dans ma douleur et dans mon espoir, elle, dans un désir vague et indéfini qu'elle ne saisit pas encore bien, mais qui la pousse vers moi, le seul être qui ait pu plonger dans les profondeurs de son isolement et qui puisse compter les pulsations de son cœur se consumant dans la solitude. J'ai cherché à éloigner le souvenir de Jacques ; elle en parle beaucoup moins. Elle est si jeune, la pauvre aimée, et par une puissance fatale, indépendante d'elle, les mécomptes de ce premier amour ont été si grands ! Elle s'est promptement laissée aller aux sentiments sympathiques que réclame impétueusement le cœur isolé. Ainsi que deux natures abattues qui, instinctivement se rapprochent pour confondre leur infortune, nous nous sommes fait amis. J'ai suivi pas à pas, degré par degré,

toutes les transformations de ce jeune cœur fluctuant au milieu des dernières attaches d'un amour qui l'a ravagé et les aspirations innommées encore pour elles, causées par la sève de son extrême jeunesse. J'ai d'abord été le mandataire de celui qui est parti, puis on m'a reçu comme l'ami de celui-là ; enfin je suis devenu le passant que la destinée jette sur votre route et auquel on ne demande plus de lettres d'origine. Je suis à l'heure où l'on ne s'interroge plus pour savoir comment cela s'est fait, c'est l'ami, et ce nom dit tout. Lorsqu'on est avec un ami, on n'est point seul et cependant on n'est pas deux.

Hier je lui ai parlé de sa vie brisée.

– Dieu l'a voulu ainsi, m'a-t-elle répondu, il faut se soumettre !

J'ai cru percevoir un soupir de son âme ! Ce soupir était-il un regret du passé ou une aspiration instinctive vers l'inconnu qu'elle ne se décide pas à désirer, parce qu'il n'a pas encore de nom dans la nomenclature de ses pensées encore sans formule.

Souvent je lui prends la main et je m'aperçois que l'épiderme a comme d'insaisissables tressaillements encore intraduisibles. L'action du magnétisme animal n'est certes pas sans influence sur ces moiteurs et ces contractions nerveuses que j'observe. Puisse tout le feu qui court dans mes veines se communiquer à elle ! Moi qui l'ai initiée à la vie d'amour, moi qui ai déchiré ce voile qui troublait les regards chastes et purs de son âme de jeune vierge, je suis avec un intérêt mêlé à la fois de bonheur et d'effroi, toutes les transformations que subit de nouveau cet être créé pour aimer. Faut-il le dire, quelquefois mes découvertes m'épouvantent et creusent de nouvelles plaies dans mon cœur ulcéré.

Je désire du plus profond de mon âme, qu'elle m'aime, et si elle arrive à m'aimer, que deviendrai-je ? Car cet amour sera pour *l'autre*, le nouveau venu, et non pas pour *moi* ! Comment moi, affolé par elle, supporterais-je l'explosion de cet amour que je sollicite quand, revenu à moi, je me dirai : ces aspirations sont pour le masque que tu as pris, mais non pour toi. Toi tu es mort ! celui qu'elle aime sera *l'autre* !

Non ! tout cela est de la folie d'un cœur épris qui cherche à se torturer lui-même ! que me fait le passé pourvu qu'elle m'aime ! l'aveu de cet amour pour lequel je vis, si je l'obtiens, il sera pour moi, pour moi qui serai

devant elle : et elle sera sincère ! ah oui, sincère ; cela est irrécusable, son cœur ne saurait mentir, je la connais, et j'ai foi en elle comme en Dieu ! Mais alors ! Moi qui ai tant souffert pour elle, moi en un mot qui ne suis pas coupable et qui ne suis réduit au rôle de séducteur que parce que la fatalité m'aura touché, je serai oublié, plongé dans le néant, sous l'ombre d'un souvenir !

Et *l'autre*, venu après, bénéficiera de tout, de ce cœur qui s'était donné à moi sans retour. Ce sera deux fois la mort. Pourquoi, mon Dieu, ne suis-je pas resté sur la terre ensanglantée par mes frères ? Tout cela est atroce. Qu'importe, après tout, j'ai, de par ma propre volonté, commencé une nouvelle existence. Je me suis incarné de nouveau. Que me fait celui qui n'est plus ? Il a été malheureux, il a sué toute l'agonie d'un cœur désespéré ; moi, je veux être heureux. J'ai rêvé, voilà tout ; à présent je suis éveillé : Jeanne est l'objet de mon rêve : il me la faut ; mon sang brûle, mon haleine est de feu. Je n'ai jamais aimé, ni elle non plus.



XLIV



'AI passé avec elle toute une longue soirée, m'enivrant de ses paroles, rêvant à tout un avenir de félicité. Pour la première fois depuis que je l'ai revue, elle s'est mise au piano. Elle a joué une mélodie de Schubert, dont je lui avais quelquefois parlé. Debout, près d'elle, j'aspirais le parfum de ses blonds cheveux tant caressés autrefois. Mais pour moi encore le souvenir ? le passé n'existe pas. J'étais donc là près d'elle, bien près, ravi à la terre ; malgré moi, les pleurs envahissaient mon visage ; mais ces larmes me rafraîchissaient la vue. Elle ne s'en aperçut point et j'en fus heureux. Je n'y tenais plus, je me suis presque sauvé de chez elle. J'ai à peine serré la main qu'elle me tendait comme à l'ordinaire ; elle m'a regardé d'une façon étrange. Moi qui l'adore et qui donnerais ma vie pour un sourire de ses yeux, j'ai sans doute contristé son cœur. Rentré chez moi, je lui ai écrit ces mots : « Je vous aime ! si cet aveu vous offense, je ne vous reverrai jamais, mais de grâce ne me maudissez pas et ayez compassion d'un infortuné que la passion égare. » Je vais descendre jeter cette lettre à la poste. Mon cœur est un peu soulagé, mais mon esprit est à la torture. Voudra-t-elle me revoir ?

La fatalité me poursuivra-t-elle sans cesse ?

Le lendemain de cette action folle, j'ai eu la visite de M^{me} de P..., son amie.

Elle m'a vu triste et abattu, elle a eu pitié de moi sans doute, car elle m'a dit :

– Si vous aimez Jeanne comme vous le lui avez écrit, prouvez-le lui en ne l'abandonnant pas. Elle m'a tout dit et votre lettre a blessé son âme loyale et sensible. J'ignore si elle vous aimera un jour, mais ne lui parlez pas d'amour pour le moment ; elle est encore sous le coup d'une terrible secousse, elle commençait à se remettre et votre commerce amical n'y avait pas peu contribué. Pourquoi d'un seul coup et brutalement l'avez-vous fait tressauter dans cette sécurité qui était comme le premier rayon de bonheur exilé depuis longtemps de son âme ? Elle a tant souffert, cette femme, si vous saviez.

Oui, je savais ! et ces derniers mots me troublèrent profondément. Je ne voulais plus me souvenir, et voilà qu'à *l'autre* on touchait incidemment le passé du *moi* !

M^{me} de P. me déclara qu'il fallait aller voir son amie le jour même, et ne pas la priver ainsi d'une amitié qui était pour elle un charme réel et la faisait renaître à la vie.

– Regardez-la comme une sœur, ajouta-t-elle ; c'est si bon une sœur ! Puis elle n'a personne, elle n'a pas de frère, soyez-le.

Je la regardai tristement, et mes lèvres se plissèrent amèrement.

– Je ne vous comprends que trop, répondit l'amie de Jeanne ; mais si elle vous dit en vous donnant la main qu'elle avait cru à l'amitié d'un frère pour sa sœur, acceptez cette amitié. Derrière celle de nous qui dit à un homme qu'elle veut être sa sœur, il y a toujours la femme.



XLV



'AI fait comme m'a dit M^{me} de P. : j'ai été chez Jeanne. Elle m'a tendu la main, et je l'ai prise absolument comme je l'aurais fait il y a deux mois. Elle m'en a su gré et il n'a point été question du billet que j'avais envoyé. Si ce que j'ai écrit l'eût offensée, elle ne m'eût point accueilli. Ai-je du premier coup déchiré le voile de sa candeur ? Lui ai-je révélé un sentiment caché au fond de son cœur ? Si cela est, pourquoi lutterait-elle contre elle-même ? N'est-elle pas libre ? N'est-il pas tout naturel qu'elle s'abandonne à cette sympathie qui est venue s'attacher à elle dans son malheur, et qui plus est, dans sa solitude !



XLVI



EPUIS un mois environ, je suis les phases d'une métamorphose complète. J'ausculte le cœur en praticien, et l'art du diagnostic m'est d'autant plus familier en cette circonstance que le sujet est mien. Je puis pour ainsi dire procéder par voie d'assimilation. J'use en un mot de la science dont la fatalité me fait dépositaire. Quelques symptômes observés déjà reviennent : la cause est similaire, le résultat ne peut manquer d'être sinon identique, au moins presque similaire. Comme autrefois, plus encore peut-être, son cœur a besoin d'expansion : elle a déjà touché à l'amour, et on n'y touche pas impunément. Or, comme l'a dit Larochefoucauld, « dans les premières passions les femmes aiment l'amant ; dans les autres elles aiment l'amour. » Jeanne, certes, ne démêle point tous ces sentiments qui, tout spécieux qu'ils paraissent, existent cependant : elle laisse aller son cœur naïvement et obéit insciemment aux obsessions internes d'un désir inné et tout naturel : être aimée ! L'homme désintéressé chercherait à savoir s'il a à observer un cas pathologique ou psychologique. Que me font à moi ces subdivisions ? Je sens chaque jour et chaque heure qu'Elle se rapproche de moi, j'ai tout fait pour cela. Est-ce un amour nouveau ? est-ce l'ancien qui revient vivace, et, changeant d'objet,

renaît de sa cendre ? Cela est encore un mystère ; mais je sens que l'éclaircissement de ce mystère dénouera le dernier acte de ce drame qui tenaille mon cœur et ma vie. Plaise à Dieu que ce dénouement arrive au plus vite.

Car enfin, plus je la vois se rapprocher de moi, plus je me vois sur le point de conquérir absolument ce cœur que j'ai tant désiré, plus malgré moi je me jette dans le passé avec désespoir ! Ah ! combien je comprends le don fatal du souvenir. Si je ne me souvenais pas, je m'abandonnerais sans scrupules et sans arrière-pensée à ce charme nouveau qui vient embaumer ma vie. Mais le passé est là qui se dresse entre elle et moi, et cette barrière sombre, moi seul je la vois. Elle obéit à son instinct de femme, à sa jeunesse, et moi je fouille à plaisir dans mon pauvre cœur dont je fais sciemment saigner les plaies. Car, si elle vient à moi, ce n'est pas moi qu'elle aimera, c'est *l'autre*, le nouveau, le dernier venu, celui qui s'est clandestinement introduit chez elle affublé d'un faux nom et cherchant à voler le bien du premier. Est-ce que la jalousie du moi va se réveiller terrible et anéantir le bonheur que je me suis préparé ? Vais-je devenir l'ennemi de l'autre ? Cette idée me poursuit et semble prendre une intensité plus grande à mesure que je marche ; elle empoisonne le bonheur vers lequel j'aspire et qui m'a fait faussaire, en vérité c'est atroce, et je sens qu'une fatalité pèse sur moi. Je n'ai personne à accuser. C'est moi qui l'ai voulu.



XLVII

Fin octobre.



ES destinées s'accomplissent ! Ce que j'ai tant souhaité sera, ou plutôt est déjà : Jeanne a de l'amour pour moi. Elle hésite, son cœur se trouble ; et je ne saurais m'y méprendre : si son secret n'est pas sur ses lèvres, il est dans ses yeux, dans l'intonation charmeuse de sa voix, et jusqu'en sa démarche. Elle aussi obéit à une force invisible. L'horizon semble encore brumeux et indécis pour elle ; mais elle se porte en avant d'instinct, ainsi qu'un voyageur qui laisse glisser sa barque au gré du courant. Une aube nouvelle fixe son regard, et elle marche vers cette lueur comme la fleur qui tourne son calice vers le soleil. A l'heure présente, je lui offrirais mon amitié qu'elle en serait peu touchée, je pense. Il y a peu de mois elle me recevait, aujourd'hui elle m'attend ! Cependant, depuis l'aveu que je lui ai fait par écrit, je n'ai point dit un mot qui ait pu paraphraser, commenter ou accentuer d'une façon quelconque les lignes que ma passion débordante avait tracées. Qui sait ? En de certains moments, elle pâlit et tremble. Peut-être craint-elle d'avoir, par sa faute, voilé l'horizon que soudain je dévoile à ses yeux ? Tout d'un coup j'avais fait la lumière, et ce jet de l'amour l'avait

éclairée sur l'état de son âme. A l'heure qu'il est, le même feu me dévore, mais l'incendie court et me consume d'autant plus terriblement qu'au cune fissure ne laisse échapper de fumée. Je la soutiens, mais je ne l'attire point. Son exquise nature de femme a tout entrevu, et elle craint que, par sa méfiance, l'astre lumineux qui l'avait éblouie reste caché derrière le nuage. C'est alors qu'elle quémante par un geste, par une attention, un pacte de bonne amitié. Dans les candeurs de son âme, elle croit peut-être ingénument à ce mot ; mais moi, je lis clairement le mot amour !

Bizarrerie ! Resté seul avec moi même, je l'accuse d'indifférence pour ce qui n'est plus, je l'accuse de versatilité, de légèreté même ! Combien je suis injuste ! J'ai moi-même englouti ce passé, j'ai mis au-dessus une immense pierre tumulaire, et je voudrais qu'avec ses mains fragiles elle essayât de la lever pour voir ce qu'il y a dessous ! Je suis insensé et, en vérité, je me demande si le bonheur est fait pour moi ! Je m'offense qu'au printemps de sa vie la sève de sa jeunesse s'épanouisse vers le soleil qui doit la faire éclore. Je suis trois fois fou ! Que trouvera-t-elle dans ce passé qui m'obsède ? Une souffrance, un linceul qui a failli envelopper les longs jours qui lui restent. Que trouverait-elle sous cette pierre tumulaire que mes mains sanglantes ont roulée sur ce que j'appelle son premier amour ? Elle trouverait non pas le remords, – elle n'est pas coupable, la chère colombe, – mais elle remuerait le désenchantement de son rêve. Quel démon m'agite ainsi pour chercher un tison sous la cendre ? Il n'y a qu'un esprit malade capable de chercher des défauts dans le bonheur qu'il rêve et pour lequel il s'est pour ainsi dire fait criminel. J'ai moi-même construit ce radeau avec les épaves de la raison humaine, – humaine est le mot, car je sens que Dieu me condamne, – pour ne pas être englouti dans la tempête qui m'a assailli aux portes de la vie, je m'accrocherai au dernier soliveau que mes mains ont apporté, et j'y laisserai ma chair et mes os plutôt que de rouler dans l'abîme, dussé-je souffrir encore mort et passion ! Ce que je redoute, c'est la mort, la mort qui pourrait me séparer d'elle. O infamie de l'amour terrestre qui jette ainsi l'égoïsme jusqu'au fond des passions les plus ardentes ! Et je lui en voudrais à cet ange de se tourner vers l'Orient, quand par un machiavélisme outré j'ai tout fait pour l'isoler des souvenirs chastes dont elle était entourée.

Jeanne ! mon âme, mon amour, mon tout, aime-moi, c'est tout ce que je désire. Le passé n'est plus, il ne reviendra point. Toutes mes blessures passées sont cicatrisées, elles n'existent plus ; je suis et serai ton premier amour. Je ne vis que d'aujourd'hui, car je sens que tu m'aimes ; ton âme a été créée pour moi et je t'appartiens sans retour.



XLVIII



L était soir. Je ne l'avais pas vue de la journée ; je suis arrivé vers les neuf heures. Elle m'attendait depuis longtemps, elle n'avait pas dîné. Seule dans son boudoir, assise devant le feu, elle regardait les tisons qui se brisaient sous la combustion et laissaient échapper des gerbes d'étincelles. Ainsi sans doute s'envolaient ses pensées accumulées. Elle ne m'entendit pas entrer, et je demeurai quelques instants à la contempler ! C'était bien ma Jeanne d'autrefois, mais elle était triste et songeuse. Elle aussi avait fait naufrage au sortir du port, et elle fléchissait peut-être sous le souvenir. J'étais près d'elle, mais elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle ne me savait pas là.

– Jeanne ! lui dis-je.

Elle se leva automatiquement comme arrachée à un songe. Je lui pris les deux mains qu'elle me tendait, et, sans trop savoir ce que je faisais, je la pressai contre mon cœur. Dans cette étreinte, elle pâlit et sa tête s'inclina en arrière comme la tige d'une fleur qu'on a brisée.

Pour la première fois depuis une année, je tenais en mes bras cette femme adorée. Son corps fléchissait sur mon bras et je n'avais point souci d'elle. Une ivresse indéfinissable s'était emparée de tout mon être, je plongeai mes

yeux dans les siens à demi fermés et lui répétais ce que je lui avais écrit. Ma bouche les répéta sans doute en langue de feu, car elle sortit de son affaissement comme si je l'eusse touchée avec un fer rouge. Il n'y avait point de colère dans ses yeux, il n'y avait que des larmes, douces larmes, car ses yeux répondaient à mes paroles avec cette éloquence dont a été privée la langue humaine la plus éloquente. J'étais moi-même accablé sous le poids de mon bonheur et je ne me soutenais plus. Je tombai à ses pieds ; elle, penchée vers moi, laissait tomber sur mes yeux les effluves amoureuses de son regard angélique. J'aurais pu mourir ainsi que je n'aurais pas accusé la Providence. Toutes mes douleurs étaient effacées ; je vivais dans le rayonnement de son âme, et ce rayonnement me jetait dans une ivresse extatique dont le souvenir, à l'heure où j'écris, me fait tressaillir. Qu'elle était belle ainsi ! Ah ! plus jamais on ne me la ravira, cet ange-femme que j'ai tenu ainsi captif sous un regard brûlant, et qui en quelques minutes m'a fait vivre des années de bonheur. Désormais, il m'appartient, et je le déroberai aux regards curieux du passant, le conservant pour moi seul, avec moi seul et vivant de sa vie, en faisant mon Dieu. Nous fuirons Paris, la France ; que m'importe la patrie ? N'est-elle pas ma patrie ? D'ailleurs je n'en connais qu'une, qui est le Ciel, et c'est elle qui m'en a donné l'entrée.

J'avais frayeur qu'elle ne parlât, et cependant j'aurais voulu l'entendre cette voix brisée par l'émotion et, qui mieux est, par le bonheur. Entourant d'un bras sa taille, je plongeais mon autre main dans les ondes de ses cheveux, et elle frissonnait sous mes fébriles attouchements. Encore cependant je ne l'embrassai point. Vingt fois mes lèvres s'approchèrent de sa bouche pourprée ainsi qu'une fleur de cactus que le soleil vient d'entr'ouvrir, vingt fois elles se retirèrent altérées et cependant satisfaites. Je rencontrais son haleine ardente et elle suffisait à mon délire, quelque extrême qu'il fût. Je voulais et je n'osais point. Il semblait qu'à mesure que ma passion, surexcitée par le contact de l'objet aimé, s'élevait jusqu'au paroxysme, en même temps elle se subtilisât et se sanctifiât.

Je la saisis tout entière dans mes bras, ainsi qu'une mère eût pu faire de son enfant, et toute la fièvre passionnée de mes sens fondit comme une neige au soleil. Je la contemplais ; j'avais conquis son cœur, que me fallait-il de plus ? En cet instant, mon amour résuma tous les amours. Si ma

passion indomptable avait pu me rendre criminel en aimant avec l'ivresse des sens cette femme, l'amour paternel uni à l'amour d'un frère pour sa sœur glaça subitement toutes ces ardeurs dangereuses et purifia la chair en l'assujettissant à l'esprit.

Il ne fallait pas troubler par des mots cette communion de nos âmes, ces fiançailles de nos cœurs, cet enchaînement indispensable de nos destinées. Je la remis toute frémissante encore de mon enlacement, sur la longue chaise où je l'avais trouvée.

– A demain, ma Jeanne.

– Pour toujours ! implora-t-elle.

Ce fut tout !

Je me suis sauvé : j'avais peur de moi. Ainsi j'ai emporté le plus doux souvenir qu'il soit donné à l'homme consumé par une passion dévorante. J'ai éprouvé le premier calme de ma vie depuis bien longtemps. J'ai tenu dans mes bras l'objet de ma passion : j'ai ressenti toutes les contractions de cet être tombé par l'amour et fléchissant encore plus par inconsciente activité que par passivité. En ce moment, ma volonté n'y était pour rien : appétit, désir, – tout avait disparu non pas dompté, mais annihilé, pour le moment du moins, par la volition libre. Chose qui ne se démontre point, pas plus qu'un fait. La volonté indépendante, autrement dite la volonté fatale dont le produit est la passion, était remplacée par une volonté rationnelle. Ma présence avait été comme l'agent provocateur de cette crise physique préparée par une volonté antérieure ; j'étais complaisamment remonté dans le domaine de la pure contemplation.

Quand je fus seul, je repassai dans mon esprit toutes les joies qui avaient fait déborder mon cœur pendant cette union de nos âmes. Je pensai aussi qu'en un temps, bien lointain déjà, j'avais savouré les mêmes délices. En ce temps-là, ma passion moins indomptable cependant n'avait pas trouvé d'obstacle. Ce soir-là je ne l'avais même pas embrassée. Je ne me suis pas demandé si j'avais été plus heureux ! J'ai eu tout et rien !

Je ne me sens plus abandonné ! J'ai son cœur, j'ai son âme, je suis tout entier à ma joie. Autour de moi tout me semble beau ; son amour a fait reverdir mon cœur, et je suis à m'interroger pour savoir si j'ai jamais souffert ! Depuis trois jours je passe de longues heures avec elle,

confondant mes pensées avec les siennes, voyant mon regard dans le sien, vivant de sa vie et je ne songe pas même au jour de demain. Le bonheur a-t-il un lendemain ?



XLIX



OUR la première fois mes lèvres ont rencontré les siennes !

Ce baiser m'a brûlé et j'ai senti une fièvre violente parcourir tout mon être. Une sensation indéfinissable m'a donné le frisson, une agitation inouïe s'est faite dans mon âme et, comme dit le psalmiste, mes os ont

été troublés ?

Le bonheur est-il donc le mensonge du désir ?

J'ai vu soudain au fond de moi-même ! Ces trois jours écoulés que j'appelais trois jours de bonheur, ont été pour moi les trois jours du tombeau. J'étais mort, c'est pour cela que j'étais tout entier à ma joie. Aujourd'hui je me réveille et mon malheur m'apparaît plus grand que jamais. Je croyais avoir épuisé la coupe des angoisses. Hélas ! je suis comme le voyageur égaré qui fait une halte et repart avec une vigueur nouvelle vers l'abîme où son mauvais génie le pousse. Dans cette lueur soudaine illuminant mon esprit, j'ai vu nettement le fond du précipice béant et dont les aspérités rocailleuses me meurtrissent les chairs.

Il est vrai que Jeanne m'aime, je l'ai voulu et c'est cet amour sollicité, commandé par moi, qui me tuera ! La pauvre femme ! Elle a obéi au besoin de sa nature aimante, elle a été droit devant elle, loyale avec ses aspirations

de dix-huit ans ; et je suis presque tenté de l'appeler infâme ! Elle est tombée dans le piège que je lui avais tendu et c'est à *moi*, qu'elle conte naïvement toutes ses tendresses pour *l'autre*. Je la vois frémir d'aise quand je m'approche d'elle : ses yeux brillent comme ils ont brillé pour moi, et cette lueur incendiaire est pour *l'autre* ; car aujourd'hui moi, j'ai pris l'enveloppe de l'autre ! Les frissons qu'elle éprouve lorsque je la serre contre mon cœur, sont autant de coups de poignard, car ils sont pour *l'autre* !

Et j'assiste ainsi à cette lutte terrible dans laquelle, poussé par un démon, je me vole moi-même ! Car je ne suis en réalité devenu faussaire que pour devenir le propre voleur de mon honneur ! Chaque marque d'amour, chaque baiser, chaque regard enflammé, chaque tressaillement de son corps est un outrage aux liens sacrés qui nous unissent. Je suis le séducteur, elle est mariée, et en face de moi vivant, elle m'outrage. Est-il une torture comparable à la mienne ? Je ne sais que dire, je ne sais que faire !

C'est donc vrai qu'il y a dans le cœur des sources inépuisables de douleurs ! J'ai voulu plonger mon regard dans l'abîme que moi-même je me suis creusé sous les pieds, et je suis atteint de vertige !



L



ANTÔT, elle a trouvé étrange qu'après l'avoir approchée de mon cœur et avoir couvert de caresses ses cheveux, je l'aie tout à coup rejetée loin de moi comme un objet d'horreur ! Elle est devenue pâle comme une morte, puis elle m'a regardé avec terreur. Il y avait de quoi ! J'étais anéanti. Moi son mari, j'ai écouté toutes les tendresses qu'elle contait à l'amant, j'ai senti son haleine parfumée envoyer son baume enivrant à son séducteur, et je l'ai vue se pelotonner frileuse dans les bras de *l'autre* qui a envahi son cœur ! J'ai tout vu, j'ai tout senti et je ne l'ai pas tuée, je l'ai seulement rejetée loin de moi. Ah ! comme, dans son cœur, je suis bien mort. Celui qu'elle aime et pour lequel elle donnerait sa vie, sacrifierait son honneur, c'est l'autre ! Elle n'a pas commis ce qu'on appelle le crime : mais elle le commettrait je dirais presque joyeusement : il est là devant moi indéniable, menaçant, hélas inéluctable ! et je pourrais assister de sang-froid à ce parjure de la foi donnée, à ce délire d'un amour adultère ! Non ! tout cela est au-dessus de mes forces, si elle eût repoussé ce nouvel amour c'est qu'elle m'eût encore aimé ! Or, elle ne m'aime plus ; j'ai voulu moi-même faire libeller l'acte irrévocable de ma condamnation, et cet arrêt implacable que j'ai été chercher a été rendu. Il n'y a plus d'appel ! Ah ! si tout d'un

coup je me levais comme un spectre vengeur ! Si je venais comme j'en ai le droit m'interposer entre elle et le nouveau séducteur ! Qu'arriverait-il ? Cette apparition réelle au moment de sa faute la foudroierait-elle ! Comment excuserait-elle cet amour né si vite sur les cendres à peine refroidies de l'amour défunt. Que me dirait-elle à moi à qui elle appartient de par son serment donné à Dieu et aux hommes ! Elle demanderait en son âme que la terre s'entr'ouvrît sous elle, et la terre serait sourde à ses prières comme elle a été sourde à mon chagrin ; elle invoquerait la mort, mais la mort ne viendrait pas et elle demeurerait seule devant son juge, anéantie, courbée sous la honte. Mais elle me croit mort et bien mort. Les morts ne sortent pas de la terre. Demain, tantôt, elle viendra à moi timide, inconsciente de la vulgarité de ce nouvel amour et des tortures qu'elle m'a infligées. Plus aimante peut-être, plus séduisante encore, elle viendra de nouveau affoler la raison de l'amant fasciné, et moi, je me tairai dans la crainte qu'elle ne m'échappe. Je deviendrai lâche : mon regard sera doux, mes paroles seront remplies de tendresse, je lui dirai que je l'aime ! Heureuse, rayonnante sous ce mot qu'elle attend, qui fait sa vie, elle inclinera sa tête caline sur mon bras, et, alors que je pourrais la briser et la plonger dans l'éternel sommeil au beau milieu de son rêve, je l'enlacerai plus étroitement dans mes bras, serrant sa poitrine contre la mienne, et moi-même peut-être avec une volupté âcre et terrible je piétinerai sur mon propre honneur. Je me verrai outragé chez moi, en ma présence, par celle que j'aime, et c'est de ma propre bouche qu'elle entendra l'adhésion à cette passion que je maudis et à laquelle je neveux ni ne peux me soustraire ! Tout cela est horrible. Il me faudrait la fuir de nouveau et cet effort est au-dessus de ma volonté. J'ai voulu son amour, il me faut l'endurer et une force invincible me contraint à lui demander toutes les plus cuisantes douleurs qu'il recèle dans les plis de ses roses ! Pourquoi lui en vouloir, c'est moi qui l'ai faite libre, et je l'ai moi-même entraînée dans le centre de l'adultère. – Sans cet autre qui est venu en don Juan usurper ma place, qui sait si elle ne m'aimerait pas encore ! Si je fusse revenu chez moi non pas en maître, mais en compagnon fidèle, qui sait si, marchant dans la voie droite, je n'eusse pas ravivé un amour qui n'était point mort ; qui sait s'il ne serait pas venu un événement pour lui dessiller les yeux et lui apprendre que

son mari, celui-là même qui revenait vers elle, n'avait jamais été l'amant de sa mère ! Avec quelle joie, elle se serait abandonnée à cet amour saint et sacré qu'un scrupule excessif lui avait mal fait refouler dans les replis cachés de son cœur ! Notre bonheur à tous eût été complet et ses rayons eussent vite effacé les mauvaises et sombres pages. Hélas ! il n'est plus temps !

LI



E chariot est lancé à fond de train sur une pente glissante, il doit arriver au bout disloqué, anéanti. Aucune puissance humaine ne l'arrêtera. Il roule avec une rapidité effrayante, le terme est de plus en plus proche, le dénouement fatal arrive ! Chère immaculée ; c'est moi qui ai sollicité ton amour ; j'ai abusé de mon expérience pour subjuguer ton cœur fragile. A force d'importunités, de séductions préparées de longue main j'en suis arrivé au viol moral. Le Code n'a rien à y revoir ; mais ma conscience supporte un lourd fardeau. Cette conscience, l'évidence du cœur, me fait déjà sentir le châtiment de mon cœur. Et s'il est vrai de dire que la conscience ne trompe pas l'homme lorsqu'il juge les actions d'autrui, elle ne me trompe point à cette heure lorsque je me juge ; je suis inexorable pour moi et je me fais seul coupable, et pour moi, le châtiment a déjà commencé. Jeanne, tu es pure comme aux premiers temps de notre union, et il m'a fallu la science machiavélique de ton cher cœur pour en arriver au point où j'en suis. Dieu qui m'a si terriblement puni pour une faute très éloignée de celle que tu supposes, et celle-là serait un crime, m'a châtié en toi et par toi d'une horrible façon. Je te veux de toute la puissance de mon âme et de mes désirs ; et, chaque pas que tu fais vers moi est comme une entaille faite à

mon cœur. Malheureusement on ne meurt pas au moral de la sensation d'une pointe aiguë dans cet organe vital ! Je n'ai qu'un désir, ma Jeanne, mon adorée, mon tout, c'est que tu ne me maudisses pas si un jour tu viens à savoir tout. Tu me pardonneras en faveur de la profondeur de cet amour qui t'a poursuivi jusqu'à mon dernier souffle. Tu pardonneras le crime dont tu auras été la victime en faveur de la ténacité de l'unité absolue de cet amour dont tu auras été la rayonnante étoile. Oui, je te reverrai, je m'enivrerai encore du charme que tu dégages si abondamment, je caresserai encore tes cheveux qui me donnent le vertige et mourant pa ta main d'une blessure que peut-être tu ne soupçonneras jamais, je prononcerai ces paroles qui me semblent avoir été écrites pour toi seule : « *in uno crine eripuisti cor meum !* » Oui, j'irai jusqu'au bout si j'en ai la force, je boirai, si je le puis, cette coupe de voluptés que tu m'offres, je la viderai jusqu'à la dernière goutte, mais c'est la dernière qui m'enlèvera ! Je t'inonderai d'amour, car je veux de cet amour faire un suaire à ton cœur, qui le défendra à l'avenir contre toutes les tentations maudites ; je veux perdre la vie dans tes bras et te donner, ne serait-ce qu'une fois, un avant-goût si profond des félicités humaines, ou plutôt – et cela sera – je veux rassasier en une seule fois ton âme et ton corps pour que à jamais tu n'aies de goût pour ces caprices qui usurpent le nom menteur d'amour ! Et alors, une fois mort, bien mort cette fois, le passant ne sera plus qu'une ombre et comme toute les fleurs fuient l'ombre tu t'en détourneras sans peine pour voir le soleil. Ton soleil sera par delà les sphères, ton soleil sera dans ton âme, dans la dernière feuille de rose qui forme ton cœur ; c'est là que tu réfugieras ta pensée et viendra le jour où enfin tu t'endormiras du sommeil éternel en aspirant son parfum léthifère. Et cette mort te conduira à l'éternité d'un amour immaculé consacré par Dieu-même.

Mais ton âme sera demeurée chaste de toute aspiration terrestre et ton cœur vierge de toute affection sensuelle. Tu auras connu l'amour dans sa plénitude divine, mais ton rêve aura été court comme tout ce qui est bon et beau ; et, en fermant pour jamais tes yeux à la lumière terne de notre globe, tu penseras que l'éternité du vrai n'est pas de ce monde.



LII



E supplice des martyrs durait des minutes, quelques heures seulement. La nature humaine, torturée par les bourreaux à gage des empereurs romains ou des inquisiteurs, n'eût pas résisté après deux jours de tortures. Voilà bientôt un an que mon martyre est commencé et trois semaines que les tortures effectives ont été inaugurées. Je vis encore mais je suis au bout. Je suis à la fois l'inquisiteur ou l'empereur, comme vous le voudrez, et la victime. Le bourreau c'est Jeanne, mon amour, ma folie. Pauvre chère femme ! si pure, si chaste au sein même de ses enivrements passionnés. Mais je ne l'accuse point : j'écris l'histoire d'une passion vraie que quelques-uns ont peut-être coudoyée, hélas, sans jeter la sonde. Nous avons si peu de temps dans la vie pour nous occuper du malheur des autres !

Mes bizarreries la confondent. S'il lui était donné de savoir ! Je ressemble à l'homme qui a envie d'une coupe remplie d'un vin généreux et qui, au moment où il va la saisir, recule épouvanté, car s'il la vide, la mort est au fond. Il peut bien en boire quelques gorgées, mais si la dose est trop forte, et elle sera trop forte, s'il se laisse entraîner à son ardeur, car le breuvage est savoureux, il tombera foudroyé. Ainsi de moi ; mes familiarités avec cette adorable créature jettent la perturbation dans mon

être et le font chanceler ; mais si je bois le nectar jusqu'au bout, si je la fais mienne par l'absolue possession, ce sera fini. Le but de mon rêve, de mon désir, est donc la mort. Comment résisterai-je ? la coupe est parfumée, couronnée de fleurs, elle m'enivre par ses émanations, je veux boire, car j'ai soif, et déjà les petites gorgées ne me suffisent plus ! Jeanne, Jeanne ! pourquoi t'ai-je revue ? C'était écrit : Je devais jusqu'au bout fouiller dans ma douleur et lacerer avec un scalpel mes plaies béantes. La crise la plus terrible, la dernière, est arrivée, la feuille de rose a fait déborder le verre.

Ainsi qu'il arrive en certaines années, l'automne, éclairé encore par les derniers feux de l'été, jetait sa dernière flambée, et cette flambée, plus que tiède, chaude, semblait arrêter la valse des feuilles mortes. C'était un relent des journées chaudes, parfumées et fleuries des restes des derniers jours d'août. Avant de se draper pour longtemps dans son manteau de froidure et de givre, la nature semblait se souvenir et envoyait à tous les cœurs un dernier baiser d'amour. La créature elle-même était surprise par ce retour brusque mais si doux. Chez elle aussi la grande puissance magnétique opérait. Le cœur était plus joyeux et plus épanoui. Jeanne avait fait la fête de son appartement. Des bottes de chrysanthèmes, qui avec leurs fleurs d'or en panaches, qui avec leurs fleurs de pourpre, qui avec leurs fleurs blanches comme l'âme des vierges, répandaient un doux parfum plein de charmes dans sa subtilité pleine de modestie.

L'aralia épineuse formait une corbeille avec l'amarillis jaune. Il y avait encore dans un grand vase à moi bien connu un bouquet de réséda. C'était une serre chaude admirablement distribuée et pleine d'invitations dangereuses. Des palmiers nains étiraient leurs palmettes élégantes le long de la cheminée, des bambous de l'Inde semblaient figés en terre à l'entrée des portières, des bégonias avec leurs feuilles tachées de rouge étagés avec art sur des gradins en chêne dissimulaient les encoignures. Et le soleil dardait sur tout cela ses rayons rouges et chauds. C'était comme un jour de fête.

En effet c'en fut un, mais il sera le dernier. Jeanne, dans un déshabillé tout noir, m'attendait. Un large ruban noir relevait à la grecque sa magnifique chevelure. Son cou rose et blanc, d'une pureté de ligne incomparable, émergeait triomphalement d'un plissé en crêpe lisse noir.

Elle était rayonnante de beauté dans ce long peplum de laine couleur de drap funèbre. Elle portait le deuil de moi. Mais son cœur était en fête comme l'appartement. Un amour vrai, profond, rayonnait dans ses yeux, myosotis du printemps oubliés dans cette froide saison. Elle vint à moi et me regarda longuement, attendant une parole et buvant moi regard. Tout d'abord je ne vis qu'elle, et fermant les yeux, m'abîmant dans une contemplation intérieure, j'embrassai sa chevelure faite dor et de soleil. Elle m'attira doucement sur le canapé et eut l'air de m'indiquer du regard ces verdure et ces fleurs, rassemblées là depuis la veille comme des courtisanes soldées pour une féerie. C'est alors que je vis tout. Je la regardai surpris.

– Moi, dit-elle, d'une voix à faire faiblir un ange, je n'oublie pas.

Elle se leva légère et presque rieuse, prit un calendrier et me montra un nom. Je tressaillis, j'avais oublié que je ne m'appelais plus Jacques et que j'avais, comme bien des comédiens, pris un nom de guerre. Je m'en souvins alors, je me nommais Maxime.

A quel degré d'abaissement la passion vous fait-elle tomber ! J'éprouvai un sentiment qui fut presque du bonheur pour cette attention qui, hélas ! enterrait si bien Jacques. Je ne pensai qu'à l'autre, tout disposé à faire son bonheur ! D'ailleurs n'était-elle pas auprès de moi, m'enivrant de son haleine, de son regard humide de bonheur, et ne me tenait-elle pas les mains. Ah ! je l'avais voulue ainsi à moi, pieds et poings liés, et elle était bien ainsi ; elle se fût roulée à mes pieds pour obtenir la faveur d'un baiser. Je ne le lui demandai pas et je la couvris de baisers brûlants, tout entier à ma passion, presque reconnaissant de tout ce qu'elle avait fait pour *l'autre* et augmentant le feu qui semblait brûler ses veines. Mon *moi* était bien loin ; on avait planté toutes ces fleurs et ces plantes sur sa tombe et elles étaient de bonne venue. Le don Juan d'occasion triomphait. Mes sens étaient heureux. Dans mes bras je tenais la plus délicieuse créature que l'on puisse concevoir, et cette créature m'aimait follement, elle le disait et ne mentait pas. La fête était belle, elle était complète. Je l'éloignai de moi et dardant le rayon de mes yeux dans les siens, je m'amusais à la fasciner et peu à peu je la rapprochais de moi jusqu'à ce qu'épuisée sous l'effluve passionnée de ma volonté unie à la sienne, elle se précipitât éperdue dans

mes bras. Alors mes caresses redoublaient et je faisais fléchir sur mon bras sa taille ronde et son corps s'affaissait comme une tige cassée qui va tomber à terre.

Mais c'était trop. *L'autre* était trop heureux, le triomphateur souriait par trop ironiquement au vaincu. Le moi se révolta. Une sueur glacée inonda mon visage et je me remis soudainement à fouiller dans mes douleurs. J'étais chez moi et j'assistais à la passion de ma femme pour son amant, car enfin l'autre n'était qu'un amant. Une douleur au cœur me fit redresser comme mû par un ressort et je la repoussai brusquement loin de moi. Elle tomba sur le tapis. Mais la lutte n'était pas finie, je voulais bien mourir, mais je voulais mourir exsangue par la torture. Je me précipitai à ses pieds et la relevai comme un enfant malade.

Elle, la pauvre enfant me voyant si pâle, n'eut qu'une pensée, mais c'était pour *l'autre*. Elle me demanda si je souffrais.

En souriant, je lui répondis que j'avais eu une douleur au cœur. Elle voulut me préparer un cordial, je l'arrêtai impétueusement.

– Non, lui dis-je avec passion, tes baisers seuls me guériront.

Et j'affolai de nouveau mes sens dans l'étreinte de ce corps charmant.

Je la voulais et je ne la voulais pas. Si j'en arrivais à la posséder, je me volais à moi-même mon honneur et sciemment je la faisais adultère.

Enfin ! fou et désirant mourir, je l'entraînai vers la portière de gauche. Derrière cette portière était sa chambre. Chère chambre, je la connaissais bien. Avait-elle été changée ? Elle comprit ce mouvement, et se dégageant de mes bras par une force suprême.

– Jamais ! s'écria-t-elle.

Ce mot fut bien doux à mon cœur, car elle se souvenait ! Jeanne, je te pardonne toutes mes tortures et ma mort pour ce mot. Tu as eu la pudeur du sanctuaire de nos amours, merci, sois bénie.

Un instant, je fus prêt à lui crier :

– Mais c'est moi, Jeanne, c'est ton mari qui t'aime et qui revient à toi.

Je ne le fis pas, car elle, après cet acte loyal de son cœur, craignant d'avoir contristé le cœur de celui à qui elle livrait les replis secrets de son âme, elle regardait *l'autre*, l'homme au mensonge, celui qui l'avait conduite à l'abîme.

Moi, que pouvais-je dire ! puis je l'aurais humiliée.

Nous restâmes un moment silencieux, quand la porte s'ouvrit. La femme de chambre entra, portant une carte.

– Je n'y suis pour personne, répondit-elle sans regarder le nom.

– Cette dame insiste et dit que vous la recevrez.

La femme de chambre n'avait pas fini de parler, qu'une dame en noir entra.

Jeanne poussa un cri : c'était la baronne de Khan en grand deuil.

Je me jetai dans l'ombre pour sortir ; mais la femme de trente ans a, sans doute, le cœur moins oublieux pour celui qu'elle a aimé, car elle reconnut Jacques !



LIII



autre est mort ! Il ne reste plus que *moi*, moi, désolé, anéanti sous le poids de mon malheur. J'ai quitté la maison pour la dernière fois ! Non, je n'entrerai *jamais* dans cette chambre sainte ; c'est elle qui l'a dit, elle a bien fait, et je ne le veux point. Je ne la reverrai plus non plus la chère aimée. Mme de Khan lui dira tout, désabusera son pauvre cœur et alors elle pleurera l'amour perdu. Pourvu qu'elle ne se brise pas sous le remords de cet amour nouveau que je lui ai inoculé. Mon Dieu, sauvez-la, il y a assez de moi de perdu !



LIV



'AI toujours eu horreur du suicide, ce courage de ceux qui n'en ont pas. Souvent je les ai plaints ces pauvres faibles qui, dans une désespérance d'amour ou fatigués de lutter contre la misère cette épousée avec laquelle chacun de nous se fiance en naissant, allaient au-devant de la mort avant qu'elle ne vînt à eux.

Tous ces célèbres, tous ces inconnus ont fait pitié à mon âme, car je me suis demandé ce que deviendrait la leur.

Jésus n'a-t-il pas dit que tout péché serait remis, grâce à la miséricorde infinie de Dieu, hormis le péché contre le Saint-Esprit ! Et le suicide est ce péché contre lequel il n'y a pas de pardon ! C'est la faute irrémissible pour laquelle les eaux du Jourdain couleront en vain !

Toute faute nous sera remise, tout outrage nous sera pardonné hormis ce dernier acte de la volonté humaine, parce qu'il ne laisse point place au repentir !

C'est donc surtout comme croyant à la nouvelle vie promise, c'est en ma qualité de chrétien que j'ai été plein de pitié pour ces déserteurs au milieu du combat. Si tout était fini avec la mort ! Mais le grand inconnu est là, en dépit de tout, il se dresse devant vous inexorable.

Après ces réflexions, mon crime sera donc plus grand encore que celui de ces malheureux qui ont arrêté la mort par le pan de sa tunique sans regarder sa froide figure. Ils n'ont point analysé son effroyable vestiture, ils se sont dit : son étreinte est le néant, la désertion à la souffrance : *Salve !* Et moi plus privilégié qu'eux parce que je crois, et que je sais que notre âme jouira d'une autre vie, je vais demander à la mort la cessation des douleurs que j'endure !

Cette insanité est donc vraie ? Cette rébellion aux lois de ma religion je l'embrasse froidement et de gaieté de cœur ! Froidement oui ! de gaieté de cœur non ! J'ai regardé au fond de l'abîme, je l'ai entrevu tel qu'il est : tel qu'aucun langage humain ne saurait le décrire, et penché sur la margelle du précipice je vais m'y laisser tomber non point en orgueilleux, mais meurtri, brisé, anéanti par les douleurs que j'endure.

Ma décision est irrévocable ! Un miracle seul me sauverait et Dieu ne fait pas de miracles pour ceux qui ont désespéré. Ainsi donc, avant le retour du jour, avant peut-être la consommation de cette lampe qui m'éclaire, j'en aurai fini avec les tortures qui brisent mon cœur.

Je ne réclame aucune pitié, je n'y aurai point de droit, car j'aurai été lâche, ce que je demande c'est un souvenir attendri d'Elle, d'Elle pour qui je meurs, d'Elle qui aurait pu me faire la vie radieuse, d'Elle en qui j'ai mis toutes mes complaisances, d'Elle en un mot qu'à la dernière heure je bénirais si un maudit pouvait oser dire sans blasphémer qu'il répand des bénédictions sur l'élue de son âme. L'amour souffle où il veut ! et l'amour a soufflé dans mon cœur avec une impétuosité voisine de l'ouragan.

Je l'ai retourné sur toutes les faces et à force de m'enivrer et d'en chercher une hypothétique quintessence, j'en suis arrivé à le rendre impossible. J'étais doué pour aimer follement. J'avais les yeux de la femme et en quelque sorte ses délicatesses extrêmes et de plus j'avais la force de l'homme dans mon cœur. Tout cela s'est heurté et épuisé contre des impossibilités. Il y a quelque chose de fatal dans ma destinée : j'ai, dans ma vie, aimé deux femmes, la première a été une maîtresse charmante, belle, adorable, mais je l'ai comme volée, car elle était mariée. Plus tard, le même destin m'a fait trouver en face de ce mari que j'avais volé, c'était pendant la guerre ; ennemi contre ennemi, je l'ai tué ! L'autre femme que j'ai aimée

c'est Jeanne, celle qui porte mon nom. Devant son charme et son amour saint et parfumé l'autre passion s'est évanouie comme une fumée. Je devais être heureux si là encore la fatalité ne s'était pas montrée. Après quelques jours d'une félicité céleste, le simôon a soufflé tout à coup sur les roses mousseuses dont le parfum nous ravissait et il a dispersé par son souffle desséchant toutes les feuilles embaumées. Jeanne a su que j'avais été l'amant de Mme Werner et elle croyait que M^{me} Werner était sa mère ! Son chaste cœur s'est soudainement isolé et détaché de moi, car alors elle ne pouvait dans sa pureté se prêter à un inceste. Je n'ai pu la désabuser et je suis parti pour m'engloutir dans les ruines de ma patrie. Ma patrie s'est abîmée et je suis resté vivant. Dans un combat corps à corps, j'ai tué le mari de celle qui fut ma maîtresse. Je lui avais volé sa femme et je l'ai tué. Je ne le regrette point ; cet homme était un juif prussien ! Depuis j'ai voulu revoir aussi celle que j'aimais. Je suis revenu vers elle comme un étranger. J'ai volé l'héritage du mort pour me faire aimer sous une nouvelle enveloppe. Ici, encore, la fatalité m'a suivi, j'ai réussi ! Ici est mon châtiment et c'est la fin de tout. A chaque pas que cette aimable créature a fait vers moi, – moi le mensonge – j'ai entendu le cri de ma conscience, et j'ai moi-même assisté à l'agonie du mari terrassé par l'amant. Je l'ai séduite et au moment où le dernier acte de la séduction allait s'accomplir, j'ai rejeté ma victime loin de moi. Je me suis volé moi-même et j'ai été épouvanté de mon audace. Jeanne, captive, enivrée par *l'autre*, le nouveau venu, a failli tromper son mari ; ce mari c'est moi et c'est moi qui ai préparé son crime ! L'intention est réputée pour le fait. Dans mes bras, son corps amoureux a failli tout avouer. Si elle n'a pas accompli le crime c'est que mon orgueil s'est réveillé. Je suis maudit, car c'est moi qui l'ai rendue coupable ! et celui qui aime le péril périra, a dit l'Ecriture ! Et je péris par ma faute, je justifie ces paroles saintes. Vivant, j'ai assisté aux funérailles de celui qu'on oublie. J'ai deux fois sué mon agonie. Je vais mourir, il est temps, il est plus que temps, Jeanne ; je suis l'âme damnée de ta vie, je suis le Méphistophélès de ton cœur, je dois en finir, je meurs ! L'aube éclaire déjà ma chambre, il est temps !

LV



A voici cette chère petite chemise que je lui ai dérobée au moment de la quitter pour toujours ! Elle est encore un peu parfumée du parfum qu'elle préfère et mieux encore de son parfum à elle, car elle ne l'avait pas encore fait laver ! Cher tissu béni, il ne m'a jamais quitté, il a même été inondé de mon sang sur le champ de bataille, le sang a passé du rose pâle à la couleur de rouille. Tout à l'heure des gouttes de pourpre te teindront à nouveau. Je vais te mettre sur ma poitrine, tissu béni qui as voilé son chaste corps. La balle saura te trouer et sans encombre ira jusqu'aux sources de ma vie qui semble ne vouloir point me quitter. Un baiser encore, tissu diaphane, qui as reflété les teintes roses de sa chair, un baiser et ce sera tout !

Je te l'ai donné, c'est à elle que je l'envoie ce baiser de la dernière heure. C'est fini !

Comme ton contact est doux, batiste chérie ! On dirait son jeune corps. Souvenir, va-t'en ! La balle sera moins terrible. Allons ! Pas de faiblesse, ma vie a été bien remplie ! J'ai vidé toute la coupe des douleurs !

– Pas encore ! a crié une voix.

J'ai laissé tomber l'arme de délivrance, ma porte s'est ouverte avec fracas.

Le compagnon de mes misères s'est précipité sur moi et a arrêté mon bras. Une femme en deuil était derrière lui, c'était la baronne de Khan.

– Jacques ! Au nom de celle que vous avez aimée et qui n'est plus !

– Jeanne !



LVI



L y a trois jours que ce songe horrible est passé ! Ce songe hélas ! tout est vrai, Jeanne est morte ! Quand je me suis réveillé de la catalepsie dans laquelle m'avait jeté cette apparition subite au moment où j'allais en finir avec la révolte de mon cœur, un prêtre et une femme étaient assis à mon chevet. Le prêtre était un dominicain et la femme, Mme de P..., l'amie de cœur de ma femme. – Le prêtre m'a parlé en homme de Dieu, Mme de P... m'a parlé en femme, en sœur avec attendrissement compatissant qui est un baume divin pour les cœurs ulcérés. Je les ai écoutés religieusement et sans rien dire. Je suis calme et mon cœur maudit la pensée impie que j'avais eue. Un miracle, ai-je dit, pouvait seul arrêter ma détermination, ce miracle a eu lieu, c'est l'âme de Jeanne qui, blanche colombe, s'est envolée vers l'Eternel et a prié pour le pécheur ! Pourquoi faut-il que ce miracle ait eu lieu par elle et de cette façon ? Ainsi Dieu l'a voulu, je me remets en ses mains ! Elle m'a sauvé ; pauvre chère femme, qu'elle soit bénie à présent et toujours ! Elle est morte dans le Seigneur en prononçant le nom de Jacques, demandant pardon à Dieu et à moi de sa passion Pauvre martyr ! Elle aussi a eu son agonie et non seulement elle m'a pardonné, mais encore elle m'a béni.

L'arrivée subite de M^{me} de Khan, celle que nous appelions M^{me} Werner, lui a donné une commotion dont elle ne devait pas guérir. Et quand, par elle, elle a appris qu'elle n'était pas sa mère et que celui qu'elle aimait était le Jacques de ses rêves, elle est tombée dans une convulsion au bout de laquelle une méningite terrible s'est déclarée. Elle n'a recouvré sa connaissance que deux heures avant de paraître devant celui dont la vue console de toutes les misères terrestres. Elle a mandé un prêtre, et ce prêtre est le frère qui m'a réveillé avec le cordial de la foi. Sa chère âme l'a adjuré de me faire sa confession. Pauvre infortunée, elle m'aimait encore dans ces élans passionnés qui la faisaient voler vers *l'autre*, vers l'imposteur ! Elle a chargé le consolateur de son âme de me demander mon pardon pour son souvenir. Mon pardon ! Humble, soumis, repentant, indigne de prononcer son nom adoré, je le lui envoie dans la tombe refermée d'aujourd'hui, car c'est aujourd'hui qu'on l'a enterrée.

Je suis donc seul ! Non, je suis avec son souvenir qui me conduira à Dieu, dans le sein duquel je la reverrai rayonnante de clarté, éblouissante dans la chasteté de son amour !

Je voulais en finir avec la vie et c'est cet amour qui me précipitait vers l'abîme qui m'a sauvé. J'ai conduit l'ange sur les bords de l'abîme et c'est l'ange qui m'a sauvé. Inénarrables vues de la Providence qui font servir la passion humaine à sa plus grande glorification ! Je suis tout autre ; je voulais mourir il y a trois jours et à cette heure je me demande si j'aurai assez de jours sur cette terre pour pleurer mon cri me !



LVII



'AI pu me lever. Dans deux jours je sortirai ! J'irai m'agenouiller sur la tombe de l'ange envolé. La terre nouvellement remuée doit être déjà ferme ! J'y resterai longtemps et mes genoux marqueront encore sur la glaise jaune ! M^{me} de Khan, m'a dit l'amie de Jeanne, a passé au cimetière une partie de la journée d'hier, après quoi elle est repartie pour Vienne. Elle va donner ses biens aux pauvres et s'enfermer dans un cloître. Elle aussi a été bénie par Jeanne !

LVIII



AI été au cimetière !. J'ai pleuré mes dernières larmes humaines ! Encore un instant je me suis remémoré toutes les tendresses de ma Jeanne, je me la suis encore représentée souriante de vie, de jeunesse et de bonheur, et cependant la mort a opéré son œuvre de destruction ! Je ne penserai plus désormais qu'à son âme, son âme indestructible et qui surgira glorieuse au dernier jour pour obtenir le pardon de la mienne. Ma femme n'existe plus, je l'ai tuée, l'ange seul est auprès de Dieu ! Je me suis incliné et j'ai baisé la terre qui la recouvrait.

De mes mains inhumaines j'ai creusé cette tombe qui renferme toute ma vie, je vais aller creuser la mienne ! Encore quelques jours et je serai à la Trappe. Le dernier d'entre les frères je dirai à ceux que je rencontrerai le « frère il faut mourir ». D'autres me répéteront ces paroles salutaires ; mais l'oreille matérielle seule entendra, car je suis mort !

A ceux qui liront cette relation authentique, je dis : Dieu vous préserve d'un amour adultère ! Dans un amour saint et sacré Dieu m'a puni de mon amour pour Blanche.

Avril 1875.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Moi et l'autre, par Charles Diguët

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551949f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. MOI ET L'AUTRE
 1. Chapitre – I.
 2. Chapitre – II.
 3. Chapitre – III.
 4. Chapitre – IV.
 5. Chapitre – V.
 6. Chapitre – VI.
 7. Chapitre – VII.
 8. Chapitre – VIII.
 9. Chapitre – IX.
 10. Chapitre – X.
 11. Chapitre – XI.
 12. Chapitre – XII.
 13. Chapitre – XIII.
 14. Chapitre – XIV.
 15. Chapitre – XV.
 16. Chapitre – XVI.
 17. Chapitre – XVII.
 18. Chapitre – XVIII.
 19. Chapitre – XIX.
 20. Chapitre – XX.
 21. Chapitre – XXI.
 22. Chapitre – XXII.
 23. Chapitre – XXIII.
 24. Chapitre – XXIV.
 25. Chapitre – XXV.
 26. Chapitre – XXVI.
 27. Chapitre – XXVII.
 28. Chapitre – XXVIII.

29. Chapitre – XXIX.
 30. Chapitre – XXX.
 31. Chapitre – XXXI.
 32. Chapitre – XXXII.
 33. Chapitre – XXXIII.
 34. Chapitre – XXXIV.
 35. Chapitre – XXXV.
 36. Chapitre – XXXVI.
 37. Chapitre – XXXVII.
 38. Chapitre – XXXVIII.
 39. Chapitre – XXXIX.
 40. Chapitre – XL.
 41. Chapitre – XLI.
 42. Chapitre – XLII.
 43. Chapitre – XLIII.
 44. Chapitre – XLIV.
 45. Chapitre – XLV.
 46. Chapitre – XLVI.
 47. Chapitre – XLVII.
 48. Chapitre – XLVIII.
 49. Chapitre – XLIX.
 50. Chapitre – L.
 51. Chapitre – LI.
 52. Chapitre – LII.
 53. Chapitre – LIII.
 54. Chapitre – LIV.
 55. Chapitre – LV.
 56. Chapitre – LVI.
 57. Chapitre – LVII.
 58. Chapitre – LVIII.
3. À propos de cette édition numérique